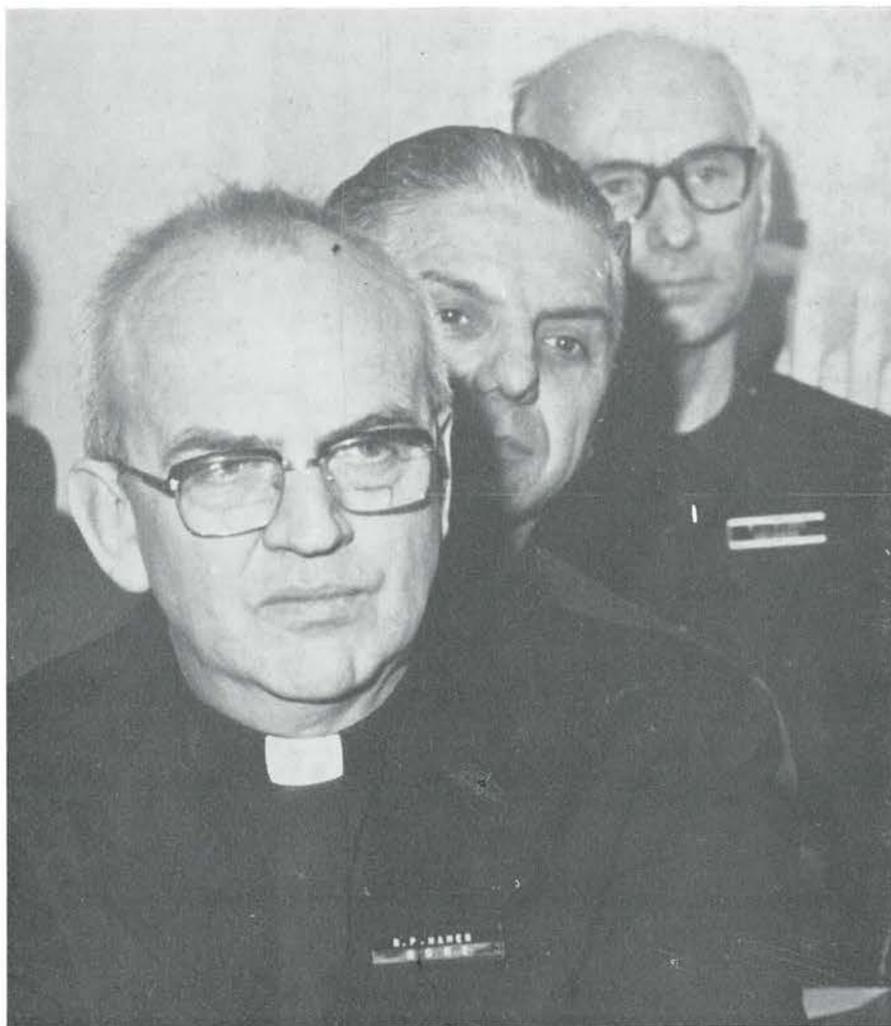


UNITÉ DES CHRÉTIENS

BIEVRES

72



UNITÉ DES CHRETIENS

●
Revue trimestrielle
de formation et d'information
œcuméniques
●

Rédaction - Administration

Unité des Chrétiens
17, rue de l'Assomption,
75016 Paris
Tél. 647.73.57

Abonnement pour la France :

Simple : 10 F par an.
De soutien : 30 F par an.
Etranger : 15 F par an.
A verser au C.C.P. Unité des
Chrétiens - 31.691.30 - La Source.

Abonnement pour la Belgique :

S'adresser au P. Philippe Lies-
sens, 35, rue Duquesnoy, 1000
Bruxelles-1. 100 F.B. par an à
verser au CCP Unité chrétienne
21.61.65 à Bruxelles.

L'abonnement part obligatoire-
ment du premier numéro de
l'année : les abonnés qui
souscrivent en cours d'année
reçoivent les numéros déjà
parus.

— Directeur de la publication :
Jacques Desseaux.

— Secrétaire de Rédaction :
Jérôme Cornélis.

IMPRIMERIE DE LA CENTRALE
10-12, rue de l'Hospice, 62-Lens

SOMMAIRE No 7

EDITORIAL

Pages

Jacques Desseaux : Bièvres 72 : faire le point 1

DOSSIER : BIEVRES 72

1) L'œcuménisme en France : résultats d'une enquête

Suzanne Martineau : Synthèse nationale : réponses de 69 diocèses 2
Michel Dubost : Lecture d'un sociologue 12
Yves Congar : Réflexion d'un théologien 15
Georges Appia : Bièvres 72 : à la Roche-Dieu 20

2) Annoncer ensemble Jésus-Christ

Fredo Krumnow : L'Unité des chrétiens n'est pas le problème
majeur des travailleurs 21
Danièle Léger : L'Unité des chrétiens, un problème jamais posé
dans les « groupes de base » 24
Julio Amaral : L'Unité des chrétiens, nous la retrouverons à partir
des pauvres et des opprimés 28
Christophe Roucou : Les jeunes ont dépassé la problématique
œcuménique 29
Echanges : Une évidence : l'œcuménisme n'est pas une fin, mais
un moyen 32

3) Conclusions

André Dumas : « Je reçois, je critique » 33
Bernard Sesboué : Réflexions conclusives sur la session 40
Dialogue final 45

INTERVIEW

Le père Jérôme Hamer répond à nos questions 46

Photo de couverture : « Je suis venu pour apprendre à mieux con-
naître la situation œcuménique en France » a dit à Bièvres
le Père HAMER, secrétaire du Secrétariat pour l'unité à Rome.
On le voit ici devant Gabriel Olivier (Avignon) et Robert Liotard
(Valence).



BIÈVRES 72 : FAIRE LE POINT

Par Jacques Desseaux

TOUS les deux ans se rassemblent les délégués régionaux et diocésains, les correspondants régionaux Protestants pour l'Unité des Chrétiens en France : les premiers au Séminaire des Missions étrangères, les seconds à la Roche-Dieu, deux maisons voisines situées sur le territoire de Bièvres au département de Corbeil-Essonnes, à une quinzaine de kilomètres de Paris.

La rencontre est divisée en deux parties : l'une « monoconfessionnelle » (1), l'autre « interconfessionnelle » : c'est-à-dire que durant un jour et demi Catholiques et Protestants prient et travaillent séparément et que durant un jour et demi ils se retrouvent ensemble avec des représentants anglicans et orthodoxes. Malheureusement, en 1972, ces derniers, retenus par la célébration de la Pâque à date différente, n'étaient point là. Il faut souligner que les Evêques du Comité pour l'Unité, des responsables des Eglises luthériennes et réformées, le R.P. Hamer, secrétaire du secrétariat pour l'Unité à Rome, ont participé à la totalité de cette rencontre : BIEVRES 72.

Il importe de souligner également que Mgr Beauvain, invité à représenter la Belgique, a dû, au dernier moment, s'excuser pour raison de santé.

Thème de la partie monoconfessionnelle, aussi bien protestante que catholique : étude des résultats d'une enquête sur la situation œcuménique en France.

Thème de la partie interconfessionnelle : Responsabilité commune des chrétiens dans le monde d'aujourd'hui.

Ce numéro d'U.D.C. offre en exclusivité à ses lecteurs les documents de la partie monoconfessionnelle catholique ainsi que les travaux de la partie interconfessionnelle. Le Pasteur Georges Appia y évoque le déroulement de la partie monoconfessionnelle protestante. Il est inutile d'insister sur la richesse d'un tel ensemble : Outre la présentation des résultats de l'enquête catholique par Suzanne Martineau, la lecture qu'en fait un sociologue, le P. Michel Dubost et les observations théologiques et pastorales qu'elle inspire au P. Yves Congar, ce dossier nous donne d'élargir notre regard jusqu'à la dimension universelle, à l'écoute du P. Hamer qui situe l'Eglise catholique dans le mouvement œcuménique aujourd'hui.

Cet élargissement du regard et donc cet enrichissement du cœur nous viennent aussi dans ces pages de l'appel pressant qu'elles lancent à la prise de conscience de notre responsabilité commune dans le monde d'aujourd'hui. Nous l'indiquons plus haut, la deuxième partie de Bièvres 72, par un parti pris délibéré de l'équipe des délégués régionaux catholiques, des correspondants régionaux protestants, du P. Greenacre, anglican, et des Orthodoxes consultés, portait précisément sur ce sujet : Julio Amaral, Fredo Krumnow, Danièle Léger, Christophe Roucou, par leurs interpellations ont brutalement congédié un certain œcuménisme trop intra-ecclésial et par conséquent oublié de sa finalité : « Afin que le monde croie ». Ils nous ont redit sans ambages que les hommes de ce temps ne peuvent s'offrir le luxe de nos séparations et de nos lenteurs dans la recomposition de l'Unité.

Le professeur Dumas et le P. Sesboué ont orienté théologiquement la réflexion à partir de ces constats.

Deux précisions :

• Nous avons volontairement gardé le style parlé des différentes interventions, croyant ainsi rendre ce dossier plus vivant. Tel quel nous le proposons donc à l'attention de nos lecteurs (2).

• Nous publions ces documents qui constituent un tout à titre d'information sans pour autant reprendre à notre compte chacune des opinions exprimées.

Le Petit Larousse nous apprend que « faire le point » signifie : au sens propre : « calculer la position d'un navire », au sens figuré : « déterminer où l'on en est exactement ».

Telle est précisément notre intention en publiant ce numéro 7 d'UNITE DES CHRETIENS (3).

(1) Les éléments de la partie « monoconfessionnelle » protestante seront publiés dans le numéro d'« Information-Evangélisation », 47, rue de Clichy - 75 - Paris 9ème.

(2) Nous recommandons également le compte rendu d'ensemble de Bièvres 72 paru dans « Vers l'Unité Chrétienne » (numéro 6-7, juillet-août 1972) sous le titre : « La situation œcuménique en France. Bièvres 1972. Point de vue catholique par J. Budillon et J.-P. Van Deth. Point de vue protestant par le pasteur G. Appia ».

(3) Ce numéro est dense, c'est vrai. Nous avons en effet le souci de faire partager aux lecteurs d'U.D.C. aussi complètement que possible les travaux de Bièvres 72.

SYNTHÈSE NATIONALE

Réponses de 69 diocèses par Suzanne MARTINEAU

En 1964, avait déjà été menée une enquête sur la situation œcuménique en France. Mgr Dumont, alors Directeur du Centre Istina, avait, avec le P. Michalon, rédigé un questionnaire en huit points auquel avaient répondu 37 diocèses. En 1963, le Pasteur Hébert Roux avait entrepris une semblable enquête dans le Protestantisme français.

L'étude de l'enquête catholique de 1964 avait été faite durant la rencontre nationale des délégués diocésains à Buzenval du 6 au 9 avril de la même année.

En 1971, début avril, les délégués régionaux réunis proposent de consulter les délégués diocésains sur un projet de « grille d'enquête » relative à la situation œcuménique en France. Les évêques du Comité pour l'Unité approuvent ce projet que la majorité des délégués consultés reprend à son compte.

Au commencement de février 1972, 69 diocèses ont répondu. L'analyse des réponses est faite du 21 au 26 février, par une équipe composée de Suzanne Martineau, Marie-Hélène Méridier, Claire Tjader, Claire Vannier, André Fabre, Etienne Farcet, Pierre Gressot, Roland de la Motte Saint-Pierre, Bernard Poirier. Suzanne Martineau est chargée par cette équipe de réaliser la synthèse terminale qu'elle nous présente ici.

Il faut ajouter que 11 délégués ont tenu à préciser les motifs de leur non-réponse : 10 par manque de temps ou d'aide pour réaliser l'enquête, très lourde, il est vrai ; le onzième par refus de l'enquête elle-même.

I - TROIS CONSTATATIONS GÉNÉRALES

Diversités des situations locales.

— Il est des régions qui vivent ce qu'on pourrait appeler « la grâce de la mixité » : il importe que leur voix soit entendue. A cet égard, il convient de remarquer que 340 000 protestants vivent dans les diocèses de l'Est.

— Il est aussi des secteurs fort désencombrés des problèmes d'une « chrétienté à prolonger ». Aux prises avec les problèmes de l'incroyance et de l'évangélisation, ils projettent sur les réalités œcuméniques une lumière renouvelée. Se trouver ensemble minoritaire face à un monde non chrétien rend humble, pauvre, compréhensif. On se trouve provoqué à chercher ensemble ce qui peut être fait ; ce qui nous embarrasse et nous enlise trop souvent dans d'interminables discussions, prend soudain un caractère très relatif. « La grâce de la pauvreté devant la mission » devient alors une « grâce porteuse d'unité ».

— Il est enfin des régions encore marquées par la peur et une certaine rigidité (souvent celles marquées par un douloureux passé ou celles où l'implantation protestante est très minoritaire). On se hérisse devant la « protestantisation de l'Eglise ». Exprimer un souci de respecter d'authentiques fidélités, ces réactions nous rappellent que la grâce de l'unité ne peut se concevoir en dehors de « l'enracinement dans la vérité et la continuité ».

Élargissement de l'œcuménisme vers l'universel.

Voici deux citations qui résument fort bien cet aspect de la question :

— « que nos communautés se fassent accueillantes aux communautés étrangères qui vivent et travaillent avec elles sur notre sol : qu'elles cherchent à s'enrichir de leurs richesses plutôt qu'à les assimiler trop vite. L'accueil et le respect de toutes les communautés étrangères (chrétiennes ou non) est dans notre département, pastoralement, plus urgent que l'œcuménisme interconfessionnel « national » ;

— « qu'on ouvre les Catholiques de France à une dimension européenne et mondiale. Trop insister sur les problèmes de l'Eglise en France risque de nous rendre imperméables à la préoccupation œcuménique ».

Dans cette perspective de « l'œcuménisme élargi », beaucoup de rapports demandent qu'au plan français on n'oublie ni l'Eglise orthodoxe, ni la Communion anglicane avec leurs apports spécifiques dans le dialogue et la marche vers l'unité.

Nouveaux horizons et nouvelles problématiques.

Depuis ces dix dernières années, la question œcuménique se situe chez nous, dans une problématique très différente. Il y a à ce propos une évolution considérable. En voici quelques traits :

— les Catholiques « actifs et en-

gagés » qui trouvaient vigueur dans la confrontation avec les Protestants ne la recherchent plus autant aujourd'hui.

— il y a un certain décalage entre le « style » catholique et le « style » protestant ; ce ne sont pas directement les questions doctrinales qui freinent contacts et dialogues, mais des attitudes, des mentalités, des pratiques pastorales : structures paroissiales solides, œuvres d'assistance et de charité... Un délégué écrit : « on ne se sent plus très à l'aise avec la pastorale protestante :

- aspect institutionnel apparemment assez lourd ;
- laïcs très enfermés dans des tâches de communauté ;
- un certain biblicisme plus qu'une lecture de la vie actuelle à la lumière de l'Évangile ;
- espèce de suffisance protestante alors que, peu ou prou, nous sommes devenus une Église qui s'interroge ».

Il ne nous revient pas de faire l'examen de conscience de nos frères, mais un nombre impressionnant de rapports font état de la souffrance des Catholiques devant le manque de renouveau du Protestantisme. Beaucoup ont l'impression qu'en face d'un Catholicisme en pleine évolution depuis le Concile, le Protestantisme est resté dans son ensemble un peu figé et conservateur (1).

— apparition d'une nouvelle question : l'unité à l'intérieur du catholicisme. « Devant l'unité existante à ne pas défaire, le problème de l'unité à refaire entre chrétiens historiquement séparés, semble se relativiser ».

— apparition (comme conséquence) de situations paradoxales vécues et inadéquates :

- « on reconnaît un pluralisme théologique au sein de l'Eglise catholique et on méconnaît l'unité doctrinale réalisée au sein d'un groupe de croyants »,
- « on reconnaît comme suffisante pour célébrer le sacrement de l'Unité, l'unité de catholiques juxtaposés en communauté eucharistique et on méconnaît l'unité de croyants qui partagent leur Foi, quelquefois leurs biens et désirent la réconciliation des Eglises ».

— d'où l'immense problème : jusqu'où peuvent aller les oppositions, les tensions, sans détruire l'Unité ? Quelle Unité garder et parfaire en étant non

(1) La synthèse de l'enquête protestante relève du reste ce fait.

seulement si différents, mais si opposés, dans la même Eglise ?

— et cette réflexion pour conclure : jusqu'à présent, les autorités d'Eglise ont été très préoccupées par les « ruptures d'attelage » en arrière. Il serait temps de se préoccuper des « ruptures d'attelage » en avant, sans oublier ceux qui glissent doucement et sans bruit vers autre chose.

II - LES CATHOLIQUES ET L'ŒCUMENISME :

Les catholiques — personnes et Communautés — sont-ils ouverts et sensibilisés à l'œcuménisme, comment se manifeste ce souci ?

Remarques générales :

1) Aspect négatif :

— **Beaucoup** d'indifférence et d'in-différents à cette question ; en certaines paroisses, on n'annonce même pas — voire on refuse d'annoncer — des réunions œcuméniques, la Semaine de l'Unité, les célébrations importantes d'autres Eglises (v. g. Synode, centennaires, etc...).

— Dans les mouvements d'Action Catholique, peu d'ouverture à l'esprit œcuménique ; les aumôniers sont souvent « fermés »...

— les catholiques qui s'intéressent à l'œcuménisme paraissent un peu « marginalisés » en certaines villes et paroisses.

— L'œcuménisme n'est pas intégré à la pastorale.

— Il a une audience assez limitée : chrétiens « cultivés » (enseignement, professions libérales) ; peu d'impact sur le monde ouvrier et sur les jeunes (moyenne d'âge, 45 à 60 ans !).

— On note : lassitude, stagnation, essoufflement, en parlant de la Semaine de l'Unité.

2) Aspect positif :

Il s'est produit une « décantation ». Parallèlement à la désaffection du grand public, stimulé par le Concile et une certaine nouveauté, on constate un « approfondissement » pour un nombre plus restreint de chrétiens.

L'œcuménisme a émigré :

— il est passé des villes aux campagnes. Actuellement, les petites villes, les gros bourgs et même des villages organisent conférences et souhaitent des rencontres. Le public est neuf !

— il est passé des militants aux milieux plus traditionnels (bien sûr, cela n'est pas vrai de toutes les régions, mais il y a une certaine imprégnation inconsciente).

Les groupes plus tournés vers la prière, la vie évangélique, se sont ouverts à la « spiritualité protestante » et à la dimension œcuménique.

Là où l'on « renouvelle » la Semaine de l'Unité en mettant l'accent sur la prière, de nouvelles formes de célébra-

tion, les réunions par petits groupes, le témoignage commun, il y a beaucoup moins de stagnation.

Relations - collaboration - influence en différents « lieux » du peuple chrétien

Pour préciser et illustrer la sensibilisation des catholiques à l'œcuménisme, on peut relever un certain nombre de faits, glanés dans les différents rapports et pris dans tous les « lieux » de l'Eglise.

1) Les Communautés chrétiennes en général :

Panneaux communs annonçant les offices des deux Communautés, à l'entrée des agglomérations.

Prêtres d'églises catholiques à la Communauté protestante, de plus en plus fréquents.

Lieux de culte communs : on bâtit de moins en moins de lieux de culte séparés ; projets et réalisations de plus en plus nombreux dans les quartiers neufs, les Z.U.P., etc... Encore que l'on note des réticences devant « l'œcuménisme immobilier ».

Collaboration entre paroisses sur des objectifs précis (jeunes, loisirs...) ; quelques rares bulletins paroissiaux communs ; quelques échanges scolaires et jumelages ont eu des incidences œcuméniques ; quelques rares échanges entre prêtres et séminaristes en Allemagne et en Angleterre...

Catéchèse plus ouverte et plus soucieuse d'authenticité ; on y parle de la recherche de l'unité de l'Eglise ; timides essais de préparation en commun pour la catéchèse des tout-petits, utilisation des mêmes documents ; quelques expériences de catéchèse commune pour les

plus jeunes ; le catéchuménat d'adulte s'ouvre à l'esprit œcuménique.

Fort aspiration de foyers mixtes vers une « catéchèse commune ».

La connaissance réciproque et l'ouverture à l'autre ont donné naissance à de nombreux **groupes interconfessionnels** de style très divers :

— Etude biblique et prière.

— **Recherches et réflexion communes sur des thèmes « religieux »** : la prière, l'Eucharistie, la Résurrection, les sacrements, les fondements du Credo.

— **Recherches et réflexion communes sur les événements qui nous interpellent en tant que chrétiens** :

- événements religieux (assez rarement) : Synode des évêques, Synode national de l'Eglise Réformée ;
- événements internationaux : racisme, non-violence, paix, faim,
- événements locaux : conflits ouvriers et sociaux, élections, problèmes des jeunes, des vieillards, des migrants, les bidonvilles, les malades...

Ces réflexions communes ont abouti en quelques cas à une **prise de position**, déclaration, manifeste, démarche près des « organismes concernés » (dans 3 ou 4 cas avec le Rabbini). Mais on en sent « le vide » ; quel est l'impact ? l'efficacité ? C'est plutôt l'occasion pour les chrétiens de « faire quelque chose ensemble » (exemple : la démarche pour la paix en 1967, accomplie presque partout mais finalement passée inaperçue ou presque).

Ces réflexions ont également **débouché sur une action** :

— campagne de presse suivie de gestes positifs pour la lutte contre les



Bièvres 72 : évêques, délégués, religieuses et laïcs étudient ensemble la situation œcuménique en France

oidonvilles ; nettoyage de graffiti anti-juifs ; organisation d'un service SOS-Amitié par téléphone ; collaboration de la CIMADE et du Secours Catholique. Pour l'opération « pelle de charbon », la CIMADE et le S.C. deviennent pour une semaine « Secours Chrétien ». Visites et aide aux vieillards ; Accueil des familles qui ont un malade à l'hôpital ; Accueil et prise en charge des migrants, alphabétisation ; Foyer pour passagers ; Aide aux gitans ; Etablissement d'un fichier commun d'entraide ; Détection des besoins pour en informer les organismes publics ou privés concernés.

— action commune (ou projet) sur les questions touchant les **loisirs des jeunes et des estivants** ; une session de pastorale ouverte à pasteurs et prêtres concernés.

Remarques :

— un rapport pose la question de la « **présence de l'Islam** » parmi nous (travailleurs nord-africains) à laquelle il semble qu'on soit moins attentif qu'aux communautés israélites.

— le passage à l'œcuménisme séculier pose des questions parce qu'il est imbriqué dans le socio-économico-politique.

● Trop de divergences sociales et politiques ne favorisent pas des prises de positions communes et si des chrétiens d'une même orientation politique se retrouvent, peut-on dire que leurs options temporelles représentent l'Eglise ?

● Les chrétiens se retrouvent avec d'autres hommes dans ces actions et ne voient pas pourquoi se retrouver et prendre position « entre chrétiens » ; ils voient d'abord une action « humanitaire » et de justice et ne sont pas sensibles à la dimension chrétienne et œcuménique.

Communautés et groupes « de base » réunissant des baptisés de différente appartenance ecclésiale.

On a senti la difficulté de cerner une réalité mouvante et fluide ; très peu de renseignements précis (1)

15 diocèses environ signalent des cheminement, des essais, des groupes en recherche.

Origine : parfois une protestation contre injustice, armement, guerre ; ou une action au plan local.

Des non-chrétiens ne sont pas exclus de certains de ces groupes, d'autres sont uniquement chrétiens et le problème œcuménique s'y trouve posé.

Dans un groupe on note : « pratique rare mais effective de l'intercélébration et de l'intercommunion ». Quelques membres seulement se mêlent difficilement aux rencontres œcuméniques plus générales, diocésaines ou nationales.

(1) Ces minces indications sur les Communautés et groupes « de base » doivent être rapprochées du témoignage donné à Bièvres par Danièle LEGER : voir p. 24.

Un autre forme : équipe œcuménique de recherche et d'expression de la foi ; publie un bulletin ronéotypé auquel collabore occasionnellement un prêtre ; recherche une expression religieuse, mais « c'est l'éclatement des Eglises » dit un pasteur.

Groupes parfois composés de seuls laïcs, parfois avec un prêtre et un pasteur. De toutes façons, nette tendance à la disparition des différences confessionnelles.

Remarque :

— Certains groupes de foyers mixtes et de chrétiens (foyers et célibataires) se retrouvent assez régulièrement et seraient très proches de ce qu'on pourrait appeler les « communautés de base ». Ce sont en fait des « laboratoires œcuméniques » où la recherche et la réflexion liées à la prière se font avec l'aide de prêtres et de pasteurs à la fois ouverts aux situations vécues et pleinement solidaires de leur Eglise et de ses responsables. C'est là que des « avancées » eucharistiques authentiques devraient pouvoir se réaliser en toute clarté.

2) Les jeunes :

Presque tous les rapports se sont exprimés sur ce sujet ; les jeunes sont l'Eglise de demain et leur façon de voir les choses risque d'être décisive sur l'évolution de l'œcuménisme.

L'unité leur apparaît parfois comme le résultat d'accords passés entre les Communautés en présence : qu'on dise clairement ce qui sépare les Eglises, sinon qu'on fasse l'unité et au plus vite. Les autorités et les théologiens sont responsables du « piétinement » des Eglises ; les difficultés doctrinales semblent « pures chinoïseries » ou refus de générosité, peur du risque de la Foi.

Ils sont surtout sensibles aux actions concrètes auprès des incroyants ; les questions de justice et de fraternité **internationales** les passionnent ; ils sont attentifs « aux critères d'utilité, de service, aux réalisations » ; un œcuménisme de docteur de la loi n'a guère d'audience parmi eux. Ils n'aiment pas « glisser dans des réflexions trop intellectuelles et trop abstraites ».

Ils apprécient « les lieux où l'on apprend à se réconcilier » (par exemple : Boquen, Taizé) ; mettent l'accent sur « la communion qui permet d'être unis dans un même but, une même recherche ».

Ils sont sensibles à l'authenticité de ce qui est vécu, à une dimension humaine chaleureuse, une dimension spirituelle exigeante ; à la beauté de la liturgie, au silence.

Devant les questions de la présente enquête, un aumônier de jeunes répond : « ce n'est pas ainsi que le problème se pose, me semble-t-il, aux jeunes. Catholique ? Protestant ? Qu'est-ce que cela veut dire, aujourd'hui, pour la plupart des jeunes de 15 à 20 ans ? Ces distinctions semblent d'un autre âge et le manque de crédit grandissant apporté par les jeunes aux différentes Eglises

vient de ce que leurs chefs hiérarchiques semblent incapables d'apporter une solution à leurs problèmes communs ».

Quand il s'agit des jeunes et de l'œcuménisme, on ne peut pas ne pas parler de Taizé, et ces rassemblements de jeunes ne peuvent pas ne pas poser une énorme question aux Eglises, même si l'on tient compte des ombres et des réticences que l'on ne peut passer sous silence. Dans ce climat de prière et d'authentique fraternité les jeunes (et aussi les moins jeunes !) ne voient plus de différences entre la messe et la liturgie eucharistique des frères : l'intercommunion ne pose même plus de question. « Il ne semble pas que l'attraction de Taizé réponde, avant tout, à une préoccupation œcuménique, ou même y conduise chez les jeunes. Ceux-ci sont pris par une ambiance spirituelle dynamique. Ils veulent vivre un nouveau printemps de l'Eglise ».

Dans plusieurs équipes de jeunes, l'unité est déjà vécue « de fait » : le sigle « C » sur des fiches signifie « chrétien » et non « catholique ».

Remarque :

On a très souvent relevé que les jeunes sont plus passionnés de Jésus-Christ et de l'Evangile que de la traduction qu'en donnent les Eglises. On ajoute aussi : « ils manquent de formation ». Peut-être ne faut-il pas considérer la question comme trop vite réglée, car l'exigence des jeunes est authentique et doit nous interpeller, nous et les Eglises (1).

3) Communautés religieuses et monastiques.

Sensibilisation de plus en plus nette et fréquente des communautés qui se traduit par une prise en charge dans la prière et l'accueil aux frères séparés (individuellement) et aux groupes interconfessionnels qui y trouvent souvent formation et soutien spirituel. On signale par exemple : le Bec Hellouin (très ouvert à l'Anglicanisme), Ligugé (pour foyers mixtes et sessions et retraites de religieuses), N.-D. de Tournay, St-Benoît-sur-Loire, En Calcat, Pellevoisin ; les sœurs de Bethléem autour de la chapelle des Corbières, l'abbaye de Martigné-Briant (Angers), Les Carmes à La Plesse, à Avon, les dominicaines de Bethléem à Paris... Impossible de tout citer.

Influence et accueil des communautés de Pomeyrol (Aix), des diaconesses de Brillac (Angoulême), de Paris et de Versailles, de Grandchamp (en Suisse).

4) Les prêtres.

Une bienveillance fraternelle, qui ne va pas toujours très loin ; une sensibilisation « en sommeil » qu'il faut sans cesse raviver (trop rares sont les prêtres qui pensent spontanément à la dimension œcuménique de la pastorale) ; bonne volonté, peu efficace.

(1) Voir le témoignage de Christophe Roucou p. 29 de ce numéro.

En fait, beaucoup de prêtres ne se sentent pas concernés parce que :

— l'œcuménisme ne leur semble pas la question essentielle. La question essentielle c'est l'incroyance ;

— ils ne voient pas comment intégrer le souci de l'œcuménisme dans leur vision pastorale (cette remarque revient dans presque tous les rapports) ;

— ils ignorent ou connaissent mal la foi des frères séparés ;

— ils se sentent peu préparés théologiquement et bibliquement au dialogue et ont quelquefois un sentiment d'infériorité « intellectuelle » face aux pasteurs.

Donc, il suffit d'un « spécialiste » (le délégué diocésain) pour les guider quand se présente un cas précis.

Beaucoup n'envisagent l'œcuménisme qu'au niveau de la rencontre et du dialogue avec « l'autre », mais ne le peuvent faute d'interlocuteurs ou d'occasions (absence ou trop faible présence des autres Eglises).

Chez certains prêtres, restes de défiance ou de méfiance qui tiennent à :

— persistance d'une mentalité type « Contre-Réforme » (l'autre est « l'adversaire, l'hérétique ») ;

— réflexes « traditionalistes » : « on se protestantise ».

A l'inverse, sentiment que l'œcuménisme est dépassé, inutile : il n'aboutit à rien, on piétine.

Un nombre restreint de prêtres est vraiment engagé et se sent concerné. Cela se traduit par :

— Rencontres régulières entre prêtres et pasteurs ;

— rencontres occasionnelles et préparation commune de la prédication, échanges de chaires (surtout pendant la semaine de l'unité) ;

— participation de pasteurs aux réunions sacerdotales de réflexion pastorale à des niveaux divers et d'une façon soit régulière, soit occasionnelle.

5) L'échelon diocésain.

— Niveau pastoral :

En général, peu de place au souci œcuménique ou souci plus administratif que pastoral, voire même réticences.

Rarement : un début de sensibilité et d'ouverture ; des responsables diocésains de la pastorale sont membres de la Commission diocésaine œcuménique ; le délégué œcuménique diocésain est membre du Conseil presbytéral ; le délégué diocésain est membre du Conseil épiscopal ; les autorités diocésaines comprennent et sentent tout de suite les aspects œcuméniques de la pastorale.

— Influence de l'œcuménisme sur les décisions à l'échelon diocésain :

Dans l'ensemble, elle n'apparaît guère si ce n'est en de rares occasions. On a tendance à considérer l'œcuménisme comme un « service » diocésain parmi



Suzanne Martineau, consultant du Secrétariat pour l'Unité à Rome, a élaboré et présenté les résultats de l'enquête nationale. Son dernier livre : « Vivre l'œcuménisme dans le quotidien de nos vies ». (Fayard-Mame)

d'autres et non comme une mentalité qui doit imprégner tout l'ensemble.

Le souci œcuménique a cependant parfois influencé des décisions et des nominations.

On note quelquefois la collaboration avec les Protestants pour la structuration des secteurs en expansion urbaine.

On souligne la présence habituelle ou occasionnelle d'observateurs protestants au Conseil presbytéral diocésain ; également la présence d'observateurs au Synode diocésain.

En négatif :

— présence d'observateurs refusée en un diocèse ;

— aucun désir de cette présence, voire même l'hostilité du clergé (« bons voisins mais chacun chez soi ») en un diocèse.

Question : Quel est l'impact de la présence d'un observateur aux instances diocésaines, sur la sensibilisation authentique du clergé ? N'est-ce pas une façon de se donner bonne conscience ?

Remarque : La présence d'observateurs catholiques aux instances protestantes (à tous les niveaux) est beaucoup plus fréquente : la réciprocité est loin de compte.

— Evêques :

— pendant la semaine de l'unité on signale parfois la participation de l'évêque ou sa co-présidence pour des Liturgies de la Parole ;

— lettre de l'évêque pour introduire la semaine de l'unité près des diocésains (3 ou 4 cas) ; lettre commune du pasteur et de l'évêque (un seul cas) ;

— des occasions (arrivée ou départ d'un pasteur, ouverture de nouveaux lieux de culte, démarches de groupes interconfessionnels...) permettent des rencontres informelles, des échanges, un dialogue.

6) La Semaine de l'Unité.

Il semble nécessaire de mentionner à part cette manifestation qui est à la fois moyen et signe de sensibilisation à l'œcuménisme.

Elle est marquée presque partout, souvent même en petites paroisses (selon la sensibilité et l'ouverture des prêtres) au moins sous forme de rappel :

— messe pour l'unité en semaine ;

— prédication et prière universelle le dimanche.

Préparation : Partout où la présence d'une autre Communauté le permet, la préparation se fait ensemble, depuis l'organisation matérielle et pratique, à la préparation en commun de la **prédication du dimanche sur le même thème** et à l'échange de **prédicateurs**. Partout où cela a eu lieu, on dit combien cet échange de chaires est positif, mais c'est encore bien peu répandu en raison des hésitations des responsables qui « n'osent pas » !

Célébration : Conférences, causeries, réunions de dialogue : on note une baisse d'intérêt pour les Conférences publiques de masse que certains ont essayé de renouveler en ayant recours à un orateur « vedette » ; mais est-ce la bonne méthode ? On a souvent cherché à multiplier les réunions à échelon plus petit (quartier ou paroisse) où les gens peuvent s'exprimer plus facilement et dialoguer avec prêtre et pasteur, ou une équipe plus large (prêtres anglican, catholique, orthodoxe, pasteur protestant).

— Réunions « liturgiques » communes : Liturgies de la Parole ou veillées de prière continuent à regrouper un public relativement plus nombreux que les conférences.

— Offices communs le dimanche avec suppression des offices particuliers dans deux paroisses catholique et protestante pour permettre une prière dominicale commune (cela en une grande ville).

Echos suscités par la Semaine de l'Unité :

On dit beaucoup : accoutumance, stagnation, mais « les gens s'étonneraient s'il n'y avait rien ».

Lassitude parce que pas d'issue, parce que coexistence pacifique et vie parallèle seulement ; parce que bloqués par l'Eucharistie ; parce qu'on se demande ce qui, finalement, nous sépare encore.

Contestation de la semaine en elle-même : rare sauf chez ceux (Jeunes surtout) qui contestent l'œcuménisme en bloc. On note trois ou quatre villes où, soit le prêtre, soit le pasteur, pensent que c'est totalement dépassé, qu'il faut faire quelque chose ensemble, mais comme on fait peu de chose, à la limite il ne se passe plus rien...

Certaines villes n'ont pas voulu marquer la semaine pendant une ou deux années pour attendre que les gens le demandent et ainsi les stimuler. (Est-ce la bonne méthode ?).

Remarque :

La semaine reste un temps fort, un moyen de sensibilisation, un rappel nécessaire : « Elle a été maintenue contre vents et marées et ce fut payant pour le diocèse ».

Mais attention qu'elle ne soit pas seulement « un pont-levis qu'on abaisse huit jours par an ».

III - QUE FAIT-ON POUR PROMOUVOIR L'ANIMATION ET LA FORMATION ŒCUMÉNIQUES ?

Le délégué diocésain et la Commission diocésaine

Les contacts avec les frères chrétiens sont partout « bons, très bons, cordiaux, fraternels, étroits, loyaux », « mutuellement réconfortants ».

On note parfois « pas assez fréquents » ou « difficiles temporairement », en raison de questions locales ou de personnes.

Là où ils sont possibles, les contacts s'étendent aux Orthodoxes et aux Anglicans.

Deux rapports évoquent des rapports cordiaux avec le pasteur Baptiste, mais « défiant » devant toute œuvre œcuménique.

En quelques diocèses, l'évêque a délégué ses pouvoirs (pour dispenses dans les mariages mixtes) au délégué œcuménique : cela facilite grandement ses contacts avec les prêtres concernés et aide à une efficace sensibilisation.

Parfois aussi, le délégué diocésain est membre du Conseil épiscopal ou du Conseil presbytéral.

La Commission diocésaine

Existence : Elle existe dans 32 diocèses dont 2 interdiocésaines.

— Elle a déjà 8 à 10 ans d'existence en 3 ou 4 diocèses ;

— Est en projet ou gestation dans 8 ou 9 diocèses ;

— Est contestée ou refusée en deux diocèses : « déjà trop de structures et d'organes officiels » ;

— Quand elle n'existe pas, les prêtres concernés maintiennent entre eux un lien informel.

Composition : de 4 à 5 membres le plus souvent, jusqu'à 15 à 18 rarement.

— Presque partout : prêtres, religieuses, laïcs ; parfois un foyer mixte ; presque toujours plus de prêtres que de laïcs ;

— en plusieurs diocèses, elle « s'est composée » de ceux qui « de fait »,

organisaient la semaine de prière ou se souciaient déjà de l'unité.

Fonctionnement : se réunit soit toujours seule, soit alternativement seule et avec pasteur ou commission protestante.

Rythme : réunions de 2 à 4 fois par an — presque toujours pour préparer la semaine de prière — « quand c'est nécessaire » — « pour répondre à ce questionnaire ».

But : coordination, animation, préparation de la Semaine au plan diocésain.

Remarque :

Il est important de noter l'évolution vers la constitution de Comités ou Equipes interconfessionnels avec prêtres, pasteurs, laïcs des diverses Communautés... Ceci constitue une équipe non officielle de chrétiens ayant des problèmes communs et travaillant ensemble (1) : la vie et ses nécessités nous font évoluer vers ce que certains pays désignent sous le nom de « Conseil Chrétien d'Eglises ».

Sessions et Journées de formation diocésaines

1) Pour les prêtres :

10 diocèses environ signalent des informations occasionnelles dans le cadre de : Semaine de l'Unité - Journées de prêtres - Journées théologiques - Mois sacerdotal.

Journée de formation en 1 ou 2 ou 3 villes du diocèse (signalé par 3 ou 4 diocèses).

Un diocèse a organisé une journée : une centaine de prêtres est venue avec les pasteurs travaillant sur le diocèse.

2) Pour les séminaristes.

12 à 15 diocèses signalent :

— journées de formation dans le cours des études ;

— voyages « découvertes œcuméniques » ;

— une semaine dans le cours des études du 1er cycle avec participation de membres des autres Eglises (orthodoxe, anglican, réformé) (1 diocèse) ;

— dans quelques diocèses, le délégué œcuménique est professeur ou supérieur du Séminaire, cela permet une « climatisation » plus facile.

3) Pour les religieuses :

Environ 15 diocèses signalent :

— sessions : régulières (ou annuelles ou trimestrielles) ;

— sessions ou journées occasionnelles ;

— réunions spéciales pendant la Semaine de l'Unité : dans le cours de recyclage et formation théolo-

gique ; dans le cycle des cours de l'internoviciat avec contacts avec des chrétiens et ministres des autres Eglises.

Le même prêtre est délégué œcuménique et chargé des religieuses : sensibilisation plus facile.

NOTE : Cette formation touche en général surtout les religieuses dites « actives » ; les moniales ont une formation à l'intérieur de chaque monastère, selon l'ouverture et les occasions de contacts avec des œcuménistes et des frères chrétiens.

Un seul diocèse signale une journée pour les contemplatives (avec permission de l'évêque, en 1966).

4) Pour les laïcs :

Peu de diocèses (6 à 8) signalent :

— des réunions-conférences en soirée ouvertes à tous ;

— des sessions ;

— des week-ends annuels ;

— un week-end occasionnel organisé par Vie Nouvelle ;

— des réunions-conférences avec échanges dans des paroisses et des collèges catholiques.

Remarque :

4 à 5 diocèses ont un BULLETIN paraissant 3 à 4 fois par an ; « lien diocésain » entre les équipes et le secrétariat diocésain, il permet de faire partager les expériences et de donner une information pratique.

Beaucoup de délégués diocésains utilisent les Semaines ou Quinzaines Religieuses, les bulletins diocésains, etc... pour rappeler au moins la Semaine de l'Unité.

Sessions interdiocésaines et nationales

Les sessions organisées par le Centre Unité Chrétienne de Lyon, en quelques points de France pendant l'été, depuis 1956.

Les sessions dites du « Chatelard » de 1945 à 1967 spécialement réservées aux prêtres.

Les semaines des « Avents » (Albi).

Les sessions pour religieuses à l'abbaye de Ligugé (Poitiers).

Les retraites communes pour religieuses catholiques et protestantes (comme suite des sessions de Ligugé) à Grandchamp (Suisse) et à Ligugé alternativement.

Tout cela rayonne sur l'ensemble des diocèses de France.

Il faut ajouter les rencontres organisées par « l'Amitié », association interconfessionnelle fondée vers 1930, d'abord ouverte aux membres de l'enseignement catholique (15 jours avec participation d'un prêtre catholique, d'un prêtre orthodoxe, d'un prêtre anglican, d'un pasteur).

(1) Ainsi dans la région parisienne : Rencontres mensuelles informelles (un déjeuner) de la commission œcuménique régionale (catholique, orthodoxe, anglican, réformé, luthérien) ; en projet : un secrétariat interconfessionnel.

Centres d'information et de formation

Plusieurs ont un rayonnement national ou interdiocésain :

— Les Avents (sessions d'été) édite « Les feuillets des Avents » ;

— le Centre St-Irénée à Lyon, (fondation dominicaine devenue interconfessionnelle) avec bibliothèques, rencontres organisées, journées bibliques ; édite « Foyers mixtes » ;

— le Centre Istina à Paris (dominicains) bibliothèque, rencontres, édite « Unité Chrétienne » et « Istina » ;

— le Centre Œcuménique St-Marc à Grenoble, noyau d'un œcuménisme permanent et de l'œcuménisme engagé ;

— les Centres Protestants de Pau, de Lille et de l'Ouest (Poitiers) très largement ouverts aux chrétiens et non-chrétiens (conseils d'administration interconfessionnels). Ils abordent toutes les questions socio-économico-politiques, et sont souvent un lieu de contacts fructueux entre frères chrétiens ;

— le Centre de Documentation œcuménique de Lille : initiative catholique. Bibliothèque, salle de réunion. Permanence assurée par les religieuses de Sion ;

— le Centre de Documentation œcuménique régional à Paris ;

— le Centre Unité Chrétienne (et la Maison « Abbé Couturier » à Chazay d'Azergues) ; édite Pages Documentaires - Unitas ;

— les Abbayes du Bec Hellouin et de Ligugé ;

— le Secrétariat National à Paris qui édite « Unité des Chrétiens » et est au service des évêques, délégués, prêtres, religieux et religieuses, laïcs.

Cours par correspondance

On signale le rayonnement des cours de Formation Interconfessionnelle (F.O.I.)

du Centre St-Irénée à Lyon, assurés par une équipe de prêtres et pasteurs. Des individus, mais aussi des groupes, utilisent ces cours comme base de travail et de réflexion.

Voyages et pèlerinages

Quelques rapports disent l'éveil œcuménique né des « pèlerinages œcuméniques » organisés par le Centre St-Irénée à Lyon et pris en charge conjointement par des prêtres et des pasteurs.

Régionalement ou par diocèse, bien des voyages du même type se sont répandus. Ils vont vers Taizé, Grandchamp, des communautés allemandes ou anglaises. Ils ont permis des contacts, des ouvertures, des relations qui se sont révélés des ferments d'œcuménisme.

IV - ORIENTATIONS POUR LA RECOMPOSITION DE L'UNITÉ :

En s'appuyant sur les faits relevés dans cette enquête, et sur les constatations générales signalées dès le début, que peut-on faire pour manifester visiblement l'unique Eglise de Jésus-Christ ? Les rapports fournissent d'amples suggestions qu'on peut résumer ainsi :

A) — Il faut « conscientiser » nos Communautés chrétiennes, et pour cela :

1) Situer l'œcuménisme à sa vraie place :

D'un côté, on trouve que l'œcuménisme va trop vite, brûle les étapes, se fait de manière désordonnée. On accorde tout aux protestants...

D'un autre côté, on assure que les discussions interconfessionnelles ont fait leur temps ; rien n'empêche maintenant l'union des chrétiens. Qu'est-ce que la foi, sinon la bonne volonté ? Son contenu n'a pas d'importance. Quand on a réuni des hommes dans une action

commune, on a réalisé l'union des chrétiens et des Eglises, etc...

On peut résumer en disant :

— ni critique acerbe et unilatérale de l'Eglise catholique : tout ce que font les Protestants est mieux, tout ce que font les Catholiques est dépassé ;

— ni naïveté de croire qu'on a réalisé l'union des chrétiens et des Eglises quand on a réuni des hommes dans une action commune : la Foi est autre chose que la bonne volonté ou l'idéologie partagée.

2) Insister sur l'œcuménisme de la pastorale :

On risque de se contenter d'un œcuménisme de relations officielles, tolérantes et fraternelles. Le véritable « dialogue œcuménique » reste à développer. L'engagement au service des hommes d'aujourd'hui pour leur révéler ensemble le salut en Jésus-Christ est encore tâtonnant, monoconfessionnel et en tentation de se diluer dans le monde.

La conscience que l'Esprit-Saint peut aussi se servir des autres communautés ecclésiales pour aider aux renouvellements indispensables n'est pas suffisamment claire. On se sourit les uns aux autres avec une certaine méfiance. On n'accepte guère les questions que les autres nous posent. On n'est pas véritablement « aux écoutes les uns des autres » et il n'apparaît pas aux yeux du monde que nous sommes frères chrétiens, partenaires d'une même mission.

3) Insister sur la formation œcuménique :

Les craintes et les déficiences constatées plus haut, amènent les rapports à demander la formation œcuménique des communautés.

— La développer dans les Séminaires, des recyclages de prêtres afin d'influencer la prédication : que les prêtres aient le souci de parler fréquemment de l'unité mais dans sa dimension globale : Jésus-Christ est venu « pour rassembler les enfants de Dieu dispersés ».

— La développer près de tout le Peuple chrétien afin qu'il soit prêt à comprendre et à accepter les « changements », les avancées liés à la marche vers l'unité (pour éviter en ces moments-là, tensions et durcissements).

Rôle du délégué diocésain :

— rappeler l'incidence œcuménique des projets et décisions ;

— suggérer et rappeler toutes les possibilités de travail et de prise en charge communs ;

— travailler à constituer de petites équipes prêtres-pasteurs et laïcs qui iraient dans les paroisses à majorité catholique « en mission œcuménique » pour éveiller les chrétiens ;

— travailler à faire réussir une retraite prêtres-pasteurs ou au moins inviter un prêtre anglican ou orthodoxe ou un pasteur à prêcher dans une retraite sacerdotale ;

— constituer une équipe interconfes-



Evêques à l'écoute : le Cardinal Gouyon, président du Comité épiscopal français pour l'Unité, entouré de Mgr Le Bourgeois, évêque d'Autun et Mgr Elchinger, évêque de Strasbourg, tous deux membres du Comité épiscopal.

sionnelle diocésaine et une permanence dans les grandes villes (à la fois comme témoignage et moyen d'information et formation).

Place du délégué œcuménique pour faciliter son rôle :

— qu'il soit de droit membre du Conseil du Presbyterium ;

— qu'il soit convoqué aux rencontres de responsables des activités diocésaines « au sommet ».

Rôle de la commission diocésaine :

— qu'elle prenne plus de responsabilités sur la maturation des questions pratiques concernant l'Eucharistie et les mariages mixtes ;

— qu'elle propose des buts nouveaux à la semaine de prière et qu'elle en envisage toutes les conséquences au long de l'année ;

— que le Chancelier (ou Official) chargé des questions de mariage en soit membre.

4) Insister sur l'œcuménisme spirituel :

Beaucoup de rapports s'inquiètent de la baisse de la spiritualité de l'œcuménisme ; il faudrait retrouver :

— le sens de la prière pour l'Unité ;

— la nécessité de la conversion ;

— la nécessité de se recentrer (individus et Communautés) sur Jésus-Christ ;

— nécessité d'un ressourcement spirituel (qui semble bien être aujourd'hui le besoin le plus urgent de l'Eglise et des Eglises) ;

— que l'on rappelle le cheminement normal d'un travail efficace : prière ; compréhension mutuelle ; loyauté à se montrer tel que l'on est ; honnêteté scrupuleuse dans la discussion ; approfondissement de chaque confession, car en Jésus-Christ seul peut se faire l'Unité.

B) — Il faut tendre à la « symbiose » progressive des communautés encore séparées, afin de tisser et d'aménager dans la fidélité à l'Esprit, le « tissu conjonctif » entre les Eglises.

1) Pastorale concertée à tous les échelons :

en commençant par développer ce qui s'esquisse déjà par endroits.

— justice et paix : collaboration systématique ; documents communs (et non séparés) afin que le témoignage et l'impact en soient plus forts ;

— catéchèse commune : demande qui revient très fréquemment dans les rapports :

● qu'on fasse des recherches, des expériences ; qu'on en soit informé ;

● effort de part et d'autre pour un enseignement moins divergent : « les protestants font quasi uniquement de l'étude biblique ; les catholiques accordent une place (et quelle place !) à des petits faits humains pour aboutir « enfin » à la Parole de Dieu ».

— réalisations commune au niveau presse, information, télévision... (cf. « Aujourd'hui la Bible » - « Fripounet » - « Bip-Snop ».

Pour aider à cette pastorale concertée :

— présence de plus en plus fréquente jusqu'à devenir habituelle d'Observateurs-Consulteurs chaque fois qu'il est possible (dans un diocèse, le Conseil épiscopal a invité tous les organismes, mouvements de laïcs, équipes de prêtres... à le faire). Importance de cette présence à la base : paroisses, zone, équipes apostoliques, caritatives...

— selon l'importance des communautés protestantes :

● soit « faire ensemble » tout ce qui est possible ;

● soit « informer systématiquement et officiellement » des projets et décisions, mais toujours écouter l'autre, lui demander suggestions, remarques, critiques, avant, pendant et après.

Remarque :

Qu'on se creuse un peu la tête pour voir comment accueillir les richesses spirituelles de l'Orthodoxie dont nous avons grandement besoin. Des groupes de jeunes et des monastères semblent des lieux privilégiés pour accueillir avec enthousiasme le message et la spiritualité orthodoxes ; de là, ils rayonneraient sur tout le peuple.

2) Mission et Unité :

Par une pastorale concertée on vivra déjà dans la perspective de la responsabilité commune de toutes les Eglises pour la mission, l'évangélisation.

Nécessité de « déconfessionnaliser » nos perspectives.

Nécessité de faire craquer nos mondes clos.

Nécessité de repenser ensemble nos problèmes doctrinaux dans la perspective de la mission :

— sens du Baptême : faire de tous les peuples des disciples (et non engendrer en vase clos des croyants-père-en-fils) ;

— sens de l'Eucharistie : étendre la Rédemption à la multitude (elle n'est pas l'alimentation interne d'une communauté déjà croyante) ;

— sens des ministères : être les « animateurs de l'ardeur missionnaire du peuple de Dieu » (Ad gentes, 38) (et non les services qui maintiennent le bon ordre de la communauté et sa sécurité spirituelle).

3) Réconciliation des ministères :

Il y a actuellement, en plusieurs domaines, une reconnaissance « de fait » des ministères ; en particulier au plan pastoral (foyers mixtes) et au plan du témoignage commun à porter au monde. Nous verrons plus loin (p. 10) l'urgence de cette question par rapport au partage Eucharistique. « Qu'on ne laisse pas passer le « temps favorable » qu'est la présente conjoncture œcuménique en

France et que l'on examine avec ouverture, sérieux, dans la prière et la réflexion théologique (avec le souci d'entendre en profondeur les recommandations du Décret sur l'œcuménisme concernant les futures impulsions de l'Esprit) cette question, dans les conditions et situations expressément prévues par les études théologiques déjà esquissées à ce sujet ».

4) Importance de la recherche théologique :

Rien de ce qui précède ne pourra avancer sans une sérieuse recherche théologique. Du reste, aucun rapport ne porte la moindre critique sur le travail des théologiens. Au contraire, on se réjouit des résultats, mais on demande instamment qu'ils débouchent rapidement dans le concret de la vie des communautés.

Les ministères et le ministère sacerdotal en particulier, la doctrine eucharistique, la primauté romaine et l'infaillibilité pontificale, le mariage, la mariologie... sont les sujets sur lesquels on demande un approfondissement et « qu'on nous donne de la doctrine ».

« Ne pourrait-on pas traduire dans un langage moderne ce sur quoi nous sommes d'accord et affirmer notre foi commune en une sorte de « Symbole œcuménique », même s'il est sujet à révision, à améliorations constantes ? ».

V - LES QUESTIONS EN ATTENTE :

Deux grandes questions restent en attente sur le chemin vers la recomposition de l'unité : celle des mariages mixtes - avec ses deux corollaires : le baptême et l'éducation chrétienne des enfants d'une part, la vie sacramentelle et ecclésiale d'autre part. Ce qui inclut évidemment le partage eucharistique. Mais l'Eucharistie commune ne se pose pas seulement pour les foyers mixtes, elle se pose pour tous les chrétiens et c'est là la seconde question en attente.

Les mariages mixtes

1) Faits recueillis.

Préparation au mariage :

Prêtres et pasteurs collaborent de plus en plus souvent : ils entrent au moins en relation plus facilement quand un cas se présente. Les contacts sont au niveau prêtre-pasteur concernés ; le prêtre fait parfois appel au délégué diocésain dans les cas plus particuliers.

On note que parfois, l'un ou l'autre des conjoints ne voit pas la nécessité de rencontrer le ministre de son Eglise (prêtre ou pasteur), parce qu'il est détaché de sa communauté.

Préparation en commun et très sérieuse avec participation de foyers mixtes en quelques diocèses encore trop rares.

Ailleurs, lente mise en route ou essai très récent car « on revient de loin », terrain délicat que prêtres et pasteurs n'osaient aborder, car demeure encore

une mentalité de « concurrence » avec notion de victoire ou de défaite selon l'Eglise où le mariage est célébré ; cela en régions au lourd passé de luttes.

Certains prêtres sont « paniqués » et perdus, les pasteurs sont plus au courant ; d'autres demandent encore la signature des cautions et mettent l'accent sur l'aspect « canonique » plus que sur l'aspect « pastoral » alors qu'ailleurs on ne demande plus de signature depuis déjà 10 ans, faisant confiance aux personnes.

Quelques essais ou projets de participation de fiancés « mixtes » aux Centres de préparation au mariage.

Célébration du mariage :

On signale de plus en plus de cas où le ministre de l'autre Eglise assiste au mariage : simple assistance ou une certaine participation : par exemple, il lit l'Écriture, assure l'homélie ou parfois remet la Bible. Ce n'est pas toujours bien compris de l'assistance ; il faut expliquer.

Quand le mariage est célébré à l'Eglise catholique, certains prêtres préfèrent éviter une Messe en raison de la participation à l'Eucharistie, mais des familles ressentent cela comme une brimade : pour eux, la Messe est une « cérémonie » qui rend le mariage plus solennel (l'Eucharistie passe au second plan !).

Quelques cas de mariages orthodoxe-catholique à l'Eglise catholique avec « hospitalité eucharistique ».

Un cas : prêtre et pasteur disent ensemble toutes les prières et la bénédiction nuptiale, mais seul le prêtre est en vêtements liturgiques et seul il reçoit le consentement.

Pastorale commune :

animée par un prêtre et un pasteur et souvent un ou deux foyers mixtes,

— selon les régions, ces foyers sont orientés vers des centres œcuméniques : St-Iréné, Ligugé, Le Bec Hellouin, Taizé, Les Voirons, Storkensohn...

— bon nombre de regroupements aux plans diocésains ou local avec réunions assez régulières dans quelques grandes villes ;

— quand rien n'existe d'organisé, cela reste une préoccupation et on cherche... Beaucoup notent la difficulté de suivre ces foyers en raison de la mobilité de la population, ou de l'éloignement en zone rurale ;

— question d'ensemble des mariages et foyers mixtes étudiée en réunion prêtres-pasteurs ou pastorale commune.

Remarques :

— Prêtres et pasteurs ne sont pas toujours disposés à travailler ensemble ; ils sont « gênés » par les dispositions juridiques catholiques et les questions touchant : divorce, régulation des naissances, avortement...

— Des foyers mixtes n'apprécient pas leur « ségrégation » et cherchent plutôt à fréquenter des groupes de foyers où l'on aborde d'autres questions.

Ceci est plus nettement ressenti par les jeunes foyers mixtes.

— On signale que des pasteurs n'aiment guère une célébration en présence des ministres des deux Eglises concernées ; cela donnerait naissance à une nouvelle catégorie de « mariages œcuméniques » d'où la nécessité de ne pas inviter l'autre ministre « à la légère », sans une réelle préparation commune qui se continuera par une prise en charge commune des foyers.

— Quand on a le souci de la préparation, les mariages mixtes provoquent, même chez des (ou un) chrétiens assez « faibles », un éveil spirituel qu'habituellement on ne trouve pas, à qualité spirituelle égale, en des mariages homogènes.

2) Souhaits aux plans juridique et canonique :

— Que les prêtres soient dûment informés des « Nouvelles Dispositions de l'Épiscopat français » (octobre 1970) (1) ; encore trop de prêtres font signer des engagements comme autrefois. (Des diocèses ont publié dans les « Quinzaine religieuse » un guide pastoral qui donnait tous ces renseignements).

— Que les délégués œcuméniques veillent à ce que les évêchés adoptent les formules de demandes de dispense conformes aux dispositions actuelles et les envoient dans les paroisses qui ont tendance à utiliser les anciennes tant qu'il en reste !...

— Qu'on ne trouve plus sur les registres la motivation « spes fundata conversionis partis a-catholicae ».

— Puisque le baptême protestant (et anglican) est reconnu valide, qu'on distingue sur les formulaires et les registres, le mariage entre un catholique et un non-baptisé de celui entre deux baptisés.

— Qu'on revienne sur la procédure de dispense et pour cela qu'on situe la déclaration d'intention au plan **pastoral** en la dissociant de la concession de la dispense.

— La dispense de forme canonique prendrait un sens positif si on l'appelait « délégation » au lieu de dispense, en précisant qui on délègue (le pasteur ou le maire ?) et si c'est le pasteur, qu'on convienne d'un minimum de forme, au moins l'échange des consentements en sa présence (et non une simple prière pour le mariage conclu ailleurs).

— La formule « faire son possible » apparaît comme une formule administrative destinée à sauver la face ; que signifie-t-elle au niveau de la conscience qui prendra la décision ?

— Des couples qui ont loyalement pris la décision d'élever leurs enfants dans l'Eglise protestante se sentent pénalisés pour leur honnêteté (lors du refus de dispense dans ce cas) et se braquent contre une Eglise non-miséricordieuse (2).

(1) *Publiés par U.D.C. janvier 1971.*

(2) *Voir à ce sujet C. de Pontevès « Education chrétienne en foyer mixte » dans U.D.C. 6.*

3) Le baptême et l'éducation chrétienne des enfants :

Le BAPTEME non-confessionnel.

Le désir de « déconfessionnaliser » le Baptême, d'arriver à un Baptême « œcuménique » reconnu par les Eglises en présence, est exprimé assez souvent. C'est la demande des fiancés et des jeunes foyers mixtes qui se sentent devant « un choix crucial ».

Cette interrogation sur une « question insoluble » entraîne le retard du baptême :

— parce que les parents ne savent pas se décider ;

— pour laisser à l'enfant le libre choix plus tard.

Deux rapports se demandent si dans l'un ou l'autre cas rencontré, ne se trouve pas aussi un certain refus des « institutions ». Un cas, le baptême a été remplacé par une simple « adhésion de foi » ; il s'agit là plus d'un refus que d'un délai.

Recherches, réflexions, expériences.

— Présentation de l'enfant dans les deux Communautés comme solution d'attente : un foyer mixte marié à l'Eglise réformée, a célébré dans l'Eglise catholique la « présentation de son enfant » avec engagement de l'éveiller à la foi. Geste discuté, préparé et célébré avec le prêtre et le pasteur de ce couple.

— Un prêtre et un pasteur ont réfléchi et travaillé sur la possibilité d'un baptême « concélébré » et enregistré dans les deux Eglises.

— Baptême dans l'Eglise catholique célébré par le prêtre, en présence du pasteur, avec double homélie.

— Baptême dans l'Eglise catholique où a eu lieu le mariage, avec présence du pasteur qui assure la liturgie de la Parole (comme il l'avait fait lors du mariage). Engagement d'élever l'enfant dans la foi chrétienne, la connaissance de Jésus-Christ et celle des deux Eglises, en laissant ouverte la question de la communauté dans laquelle l'enfant serait préparé aux sacrements. Baptême annoncé le même dimanche dans les deux paroisses. Acte qui veut affirmer l'espérance en l'unité que cet enfant verra peut-être réalisée.

(Certains rapports ont joint des textes liturgiques pour de tels baptêmes).

On cite le raisonnement de foyers mixtes : « puisque la validité du baptême est reconnue par les Catholiques et par les Protestants, peu importe la communauté où est célébré le baptême. Le fait de faire baptiser un enfant à l'église ou au temple **ne préjuge pas** de la Communauté à laquelle il appartiendra ».

Pour faciliter les solutions d'attente à cette question, importance de la préparation commune, de la réflexion en dialogue, de la pastorale des mariages mixtes. On ne peut en rester au niveau des papiers à signer ou même à rédiger. On demande un contact entre prêtres et pasteurs plus largement habituel.

Vœux : « On souhaite une recherche

sur le baptême chrétien, le baptême de Jésus-Christ ».

Remarque :

Pour marquer la valeur de notre commun baptême, on a suggéré de célébrer à Pâques une fête commune : Encourager les adultes, les pasteurs et les prêtres des communautés paroissiales résidant sur le même territoire à célébrer ensemble la Foi et leur Baptême au cours d'une fête commune à Pâques. Cette fête remplacerait avantageusement la Nuit Pascale actuelle et donnerait dès à présent la possibilité d'unir des assemblées interconfessionnelles dans une authentique célébration œcuménique.

4) L'Eucharistie dans les foyers mixtes.

Faits recueillis :

— Plusieurs cas de célébration de mariage où la partie catholique reçoit l'hostie dans la main et la partage avec son conjoint.

— Des foyers mixtes communient ensemble dans l'église où ils vont le dimanche (plus ou moins alternativement catholique et protestante) - on note qu'il y a une poussée en ce sens : « multiplication de cas individuels » ; de rares, les cas deviennent plus fréquents.

— Un foyer mixte communie quelquefois dans l'Eglise où communient ses enfants, par respect pour eux.

— des foyers mixtes qui n'ont jamais enfreint la discipline de leurs Eglises se disent à bout de patience et vont passer outre.

— des foyers mixtes en crise, ne communient plus dans aucune Eglise pour protester contre les lenteurs et incompréhensions des Eglises. Tentations de se marginaliser devant les difficultés invraisemblables et les retards de la part de « l'Eglise officielle ».

— Les foyers mixtes, lassés d'une longue attente, trouvent anormal que les Eglises séparent au moment de l'Eucharistie ceux que Dieu a unis au moment du mariage.

5) Ensemble des vœux et requêtes concernant les foyers mixtes :

1) Que la plus grande liberté soit laissée aux couples interconfessionnels pour décider par eux-mêmes de la façon dont ils conduiront l'éducation religieuse de leurs enfants.

Pour cela, on demande :

— d'achever de reconnaître la valeur du baptême protestant (et anglican) en autorisant les parents à faire baptiser leur enfant dans l'une ou l'autre Eglise, leur permettant ainsi de mûrir leur union sans angoisse face à cette première échéance.

2) Que la plus grande liberté soit laissée aux couples pour décider par eux-mêmes de la façon la plus authentique de célébrer le Seigneur dans l'unité de leur foyer (vie de prière ecclésiale).

Pour cela, on demande :

— que l'intercommunion soit **normalement** autorisée au moins à quelques moments forts de la vie de ces foyers :



Le Père Huot-Pleuroux, secrétaire général de l'Episcopat, en conversation avec le Père Jérôme Hamer.

mariage, première communion d'un enfant, sessions ou rencontres de foyers mixtes...

L'Eucharistie partagée

1) Hospitalité eucharistique « autorisée ».

L'hospitalité eucharistique catholique a été accordée :

— à des personnes éloignées de leur communauté (cas en particulier des Anglicans en France) ;

— à des individus : jeunes protestants ou anglicans fréquentant des collèges catholiques ou lors de recollection à l'aumônerie catholique ;

— à des groupes : foyers mixtes lors de recollections.

A noter que certains ne l'ont pas acceptée, faute de réciprocité.

Remarque importante :

La non-réciprocité de l'hospitalité eucharistique catholique, autorisée dans des cas précis, est notée comme produisant une réaction d'incompréhension, de souffrance ou d'indignation.

« Plutôt que l'hospitalité eucharistique à sens unique, le jeûne eucharistique (la grève de la faim est le procédé de lutte non-violente par excellence) jusqu'à ce que la situation apparaisse intolérable à tous. Partager la célébration de la Parole alors que l'on refuse celle de l'Eucharistie qui lui est fondamentalement liée, n'est-ce pas d'ailleurs une contradiction qui appelle une « objection de conscience » à nos célébrations œcuméniques tronquées ».

2) Justifications avancées pour une « intercommunion ».

Elles sont très diverses et varient selon les cas :

— il y a ceux qui ne comprennent pas grand-chose aux problèmes théologiques subsistant entre les Eglises ou ne souhaitent pas creuser des questions qu'ils jugent complètement dépassées. Ils trouvent dans toute Eucharistie le moyen de rejoindre Jésus-Christ (cas de gens « simples » ; de jeunes plus soucieux de Jésus-Christ que des Eglises).

— Il y a des chrétiens, fort avancés dans leur cheminement œcuménique qui, voulant bénéficier de l'Eucharistie comme « moyen de grâce » sont las des lenteurs des Eglises, ne comprennent pas que soient séparés ceux qui ont été baptisés en Jésus-Christ et partagent sa Parole ; ils déclarent prendre leur responsabilité en conscience et en adultes, certains après une réflexion authentique et longue. Leur geste exprime un « besoin » et un « signe » parce qu'il leur semble que ce soit souvent grâce à l'initiative de précurseurs que les choses aient avancé.

— beaucoup de gestes d'intercommunion ne se font qu'en cas et milieux assez précis et « au sein de groupes dont les gens se connaissent suffisamment et ont suffisamment avancé dans leur réflexion spirituelle pour que les barrières qui existent encore semblent s'être abaissées ». « La communauté ecclésiale n'est pas une structure, c'est la réalité du vécu. Notre communauté est bien plus « une » que les assemblées paroissiales où on ne fait aucune difficulté pour donner la communion ».

3) Les requêtes montent de partout.

Citons quelques extraits des rapports :

« La requête d'une avancée en ce qui concerne une Eucharistie commune » remonte très vigoureusement. D'une manière générale, on considère la recherche théologique suffisamment avancée en ce domaine pour permettre « qu'on fasse quelque chose ».

« La stagnation actuelle est un scandale, elle provoque à la tactique du fait accompli, de la désobéissance payante : plus grave, elle refuse aux « enfants » le Pain de la Table auquel leur baptême — dont nous disons reconnaître la valeur — leur donne droit. Luthériens et Réformés sont d'accord sur une doctrine eucharistique très nette : qu'est-ce qui empêche de passer de l'optique « Eucharistie d'abord signe d'unité » à celle de « Eucharistie facteur d'unité » ? (cf. I Cor. X, 17), celle du Sacrement « propter homines ».

« Je souhaiterais que l'on puisse pratiquer l'intercommunion à titre expérimental pour les mariages mixtes, les

foyers mixtes et même dans les rencontres œcuméniques, dans la mesure où les intéressés connaissent réciproquement l'essentiel de la foi de l'autre confession et donnent leur assentiment à une déclaration de foi commune sur l'eucharistie, du type de celle des Dombes et dans la mesure où cette intercommunion avec les Protestants et les Anglicans ne nous coupe pas d'une recherche semblable avec les Orthodoxes ».

« La poursuite du dialogue théologique avec les Protestants est d'une importance capitale sur le problème des ministères en particulier. La situation ici devient urgente... Faut-il passer à des expérimentations dans le domaine de l'intercommunion ? Comme tout se sait et se diffuse très vite, il convient que l'expérimentation ne précède pas de beaucoup « l'officialisation ».

« Il faut ouvrir la Table catholique. Le Concile en a remis la responsabilité aux Evêques, il faut que nos Evêques en prennent la décision, valable dans le contexte français pour ceux qui professent cette foi : Anglicans, Luthériens, Réformés. Le problème de la réciprocité sera posé à vif ; il pose aussi à vif celui de la valeur du ministère. Tant mieux ; il ne faut pas fuir les situations nettes ».

VI - ET SI L'ON VA JUSQU'AU « FOND DES CHOSES »...

— La question :

Rôle des institutions et de l'autorité.

Nous formulons ainsi ce qui remonte d'un peu partout en lisant les rapports, ce qu'un délégué traduit en image : « Les uns et les autres il nous faudrait marcher vers de nouvelles formes d'Eglise, mais le moteur crachotte, alors que les freins restent puissants ».

Ce qu'un autre exprime ainsi : « Dans l'œcuménisme actuel, il y a les théologiens (cf. travaux de Windsor ou des Dombes). Or, ceux qui sont à la tête des institutions et ont en main les décisions pastorales sont constamment crispés sur les freins et le conservatisme ! »

L'Institution est-elle actuellement frein ou moteur ? Allons-nous vers un conflit entre charisme et institution ou pouvons-nous les conjuguer ensemble ?

Vers un nouveau style œcuménique ?

« Après la période des pionniers et celle du « dégel » conciliaire, n'arrivons-nous pas à un troisième temps : celui de l'humilité dans la foi, de la docilité discrète mais ferme à l'Esprit ? ». Ce qui entraînerait :

— moins de déclarations, de manifestes, de démarches officielles, de proclamations œcuméniques,

— Qu'il y ait le moins possible de décisions, de permissions et d'interdictions ;

parce qu'on demande maintenant :

— des gestes significatifs porteurs de grâce (et à tous les niveaux de « la base au sommet »),

— des chrétiens remplis de foi et d'audace dans la foi, qui vivent la recherche œcuménique dans l'obscurité en s'en remettant au Seigneur,

— des croyants qui feront nécessairement surgir des initiatives œcuméniques à la base parce qu'ils vivent profondément de Jésus-Christ.

Un rapport conclut : « On demande des « ferments » ; l'heure est venue de « faire jaillir des sources » ce qui est plus important que d'aménager des structures. L'Eglise se rajeunit d'abord par l'accueil de l'Esprit dans la prière ».

LA REQUÊTE ESSENTIELLE :

Que l'initiative revienne aux Eglises locales (ceci en acceptant une évidente diversité de situations) et que l'autorité redevienne humblement et discrètement promotrice du mouvement œcuménique. Alors, avec « une audace prudente », nous avancerons vers un visage rajeuni de l'Eglise.

Nous atteignons ici ce qui est apparu comme la requête fondamentale concernant à la fois la réalité et les responsabilités de l'Eglise locale dans la communion du tout.

Compte tenu du pluralisme des situations locales, des expériences historiques, des implantations géographiques, il paraît souhaitable d'éviter que les décisions en tous ces domaines soient prises à un échelon tellement universel qu'on paraît méconnaître les expériences de vie et les expressions de la Foi en leur légitime diversité compatibles avec la plénitude de l'unité. On se situe ici dans la problématique de la lettre de Paul VI au Cardinal Roy concernant les responsabilités des Communautés locales.

Voici quelques extraits des rapports sur ce sujet :

« D'un diocèse à l'autre, une grande diversité apparaît de plus en plus nettement dès lors que les situations locales retiennent l'attention. Une égale diversité existe dans les Eglises issues de la Réforme. Nous pensons qu'une solution vers l'unité ne peut passer que par la vie des Eglises locales. Les avancées œcuméniques permettent de penser qu'il y a une Eglise chrétienne présente en un lieu ».

La « reconstitution » de l'Unité passera par les humbles réalisations vécues au niveau des Eglises et Communautés locales.

C'est peut-être ici qu'interviendrait le rôle du Comité Episcopal pour l'Unité qui, loin d'être un frein pour la recherche, pourrait être aux écoutes d'humiles expériences de communion pastorale réalisées dans des zones d'implantation réelle du protestantisme avec l'approbation des Evêques plus spécialement chargés des questions œcuméniques dans les Régions Apostoliques concernées ».

« Pas de « grandes décisions » : elles

ne sont pas possibles à l'échelon de l'Eglise universelle, ni même souhaitables à l'échelon d'un diocèse entier. Mais que soit reconnue, estimée comme appel du Seigneur, encouragée comme une annonce des choses à venir, toute initiative mûrie à l'humble niveau d'une communauté locale : un pasteur vivant en équipe avec des prêtres sa tâche pastorale quotidienne, un groupe pratiquant sans fracas ni scandale l'hospitalité eucharistique, un évêque participant aux travaux d'un synode réformé, un pape mettant l'anneau pastoral au doigt d'un archevêque anglican, tout cela existe, sans bruit ; mais tout cela a besoin d'être franchement reconnu et approuvé ; et surtout il faut, au lieu d'y subodorer des dangers, en souligner positivement la profonde signification pour l'avenir, et ainsi faire mûrir la théologie : telle est, en France, peut-être, la tâche la plus urgente de l'Eglise et de son épiscopat.

Pratiquement, cela aboutira — et aboutit déjà — au niveau d'une communauté locale à un accord très profond, tant doctrinal que pastoral, qui fait que cette communauté est mûre pour manifester visiblement l'unité retrouvée. Alors, que les autorités des Eglises concernées décident ensemble d'autoriser cette reconnaissance mutuelle des ministères, de l'eucharistie, de l'évangélisation en commun, au niveau de l'Eglise locale ou du groupe particulier en question. Quand d'autres groupes ou Eglises locales seront mûres à leur tour, on procédera de même, respectant ainsi le cheminement de chaque communauté. La prudence pastorale et la fidélité aux appels diversifiés de l'Esprit ne réclament-elles pas de suivre cette voie pratique, également éloignée de deux utopies extrêmes : l'une consistant à pratiquer en francs-tireurs une union locale en dehors de l'approbation des autorités légitimes de l'Eglise, l'autre à attendre pour réaliser cette union que toutes les Eglises de toute la terre soient mûres en même temps pour l'Unité. S'il est vrai, comme l'a rappelé providentiellement Vatican II, que l'Eglise Universelle est une communion d'Eglises-Sœurs manifestant chacune en son lieu la plénitude de la Catholica, n'est-il pas temps d'en tirer la conséquence pratique quant au processus à suivre pour la reconstitution progressive de l'unité visible, à partir des Eglises locales qui, de toute évidence, mais non sans une vocation particulière de l'Esprit, cheminent chacune à son propre pas ».

« A l'heure où se posent massivement des questions radicales au niveau de la Foi elle-même, il est temps de vivre en profondeur le mystère de la reconstitution de l'unité visible du Corps du Christ (qui est avant tout le travail du Seigneur lui-même). La crédibilité des institutions ecclésiales est déjà en jeu : cessons de nous ridiculiser aux yeux de ceux pour lesquels nous cherchons à être « un pour qu'ils croient ». « Confrontés à la poussée des jeunes, à l'incrédulité, à l'indifférence, nous devons nous demander si nous n'avons pas déjà manqué certains virages sur la route de l'Unité de l'Eglise de Jésus-Christ ».

LECTURE D'UN SOCIOLOGUE

par Michel DUBOST

LE Père LE BOURGEOIS, m'a donné prêtre. Je travaille à mi-temps à la SOFRES. C'est dire que j'étudie l'opinion publique par profession. Je n'ai aucune autre formation œcuménique que celle du prêtre moyen : aussi vous ne vous choquerez ni de la manière dont je prends les problèmes, en regardant les masses plutôt que chaque personne, ni de mes imprécisions dans la matière dont vous êtes spécialistes.

Quelques ordres de grandeur

Avant de commenter l'enquête je voudrais vous rappeler quelques ordres de grandeur.

En France on compte environ un million de chrétiens non-catholiques (500 000 Réformés, 300 000 Luthériens, 100 000 Orthodoxes) et quarante-quatre millions de Catholiques. Il n'y a qu'un seul département, le Bas-Rhin, où la présence des chrétiens non-catholiques soit vraiment sensible au niveau des masses puisqu'il y a plus de 25 % de Protestants ; sept autres départements (le Gard, le Doubs, l'Ardèche, le Haut-Rhin, la Drôme, la Lozère, les Deux-Sèvres) en comptent entre 5 et 25 %. Ailleurs le phénomène n'atteint que 5 % et il est en dehors des prises de celui qui étudie l'opinion publique.

C'est à partir de ces chiffres qu'il faut analyser l'œcuménisme et son évolution, ce que je ferai en trois temps :

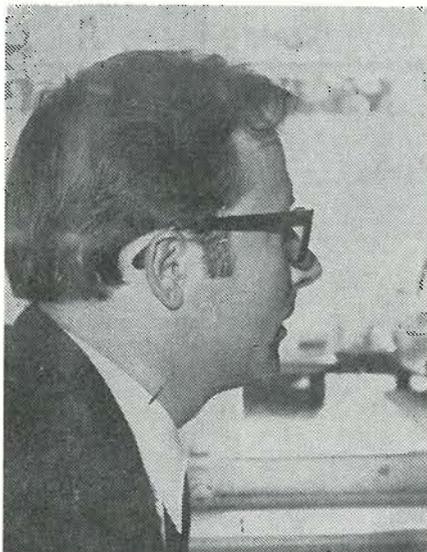
- 1) Mise en perspective des enquêtes 64 et 72.
- 2) Le contexte et l'évolution.
- 3) Les motivations et les freins à l'égard de l'œcuménisme.

I - Mise en perspective des enquêtes 64 et 72 :

Ces deux enquêtes n'ont pas pour objectif de donner des précisions quantifiées sur l'œcuménisme : elles veulent seulement brosser le paysage œcuménique de la France à huit ans d'écart, elles ont été mon seul « matériau » de travail, aussi je ne donnerai pas une allure scientifique à mon exposé... Ce que je veux vous présenter c'est une lecture de documents que vous avez entre les mains. Voici les trois conclusions que je tire de ces deux enquêtes :

Une extension et un approfondissement de l'œcuménisme.

Si l'œcuménisme ne concerne que les chrétiens (cela serait sans doute moins vrai pour les Israélites et faux pour les Musulmans) l'enquête révèle un changement considérable dans la présentation du Mouvement œcuménique : Plus de timidité, plus de peur : on sent



partout la certitude que l'autre est accepté.

Déjà le texte lui-même de l'enquête a changé : la formulation a pris de l'ampleur et perdu ses hésitations. Un exemple.

1964 - QUESTION 5 — A quelles difficultés se heurtent ceux qui participent à ces rencontres ? certains les considèrent-ils comme dangereuses ? Remarquez-vous quelque danger inhérent à ces rencontres ? Confusionnisme, indifférentisme ?

1972 - QUESTION 5 2e — Au terme de votre enquête et de ce rapport, pouvez-vous à titre de délégué diocésain, dire ce que vous pensez et ressentez vous-mêmes de la situation œcuménique de votre diocèse.

- 1) des aspects positifs
- 2) des aspects négatifs, difficultés, contradictions ?

En 1964 toute l'enquête semble dominée par le mot PEUR, réticence, méfiance : cela dépasse largement la réponse suggérée par le texte même de la question.

En 1972 cette méfiance a complètement disparu de vos réponses... c'est à peine si on en voit encore quelques traces.

L'enquête apparaît, dans sa forme, révélatrice d'un fond qui a considérablement évolué : depuis 1964 le nombre de réalisations positives est impressionnant. Si on peut attribuer à la personnalité du Père DESSEAUX, le passage de 37 diocèses répondant à l'enquête en 1964 à 69 en 1972... C'est un mouvement collectif et profond qui a permis de créer des lieux de culte

nouveaux, d'établir des bulletins paroissiaux ou diocésains communs, de lancer une pastorale commune des jeunes, d'avoir des réflexions sur la catéchèse ou des catéchèses communes, de se réunir dans 22 diocèses pour des études bibliques et la prière, dans un tiers des diocèses pour réfléchir sur des thèmes religieux et dans plus de la moitié de la France sur des événements locaux... Il faudrait encore citer les démarches communes dans la cité, les communautés de base, les Sessions œcuméniques, l'avancée sur les mariages mixtes.

On me dira : il y a un point noir : la Semaine de l'Unité. On constate une plus grande indifférence et une certaine lassitude. Mais là vous avez fait remarquer que cette lassitude touchait davantage les grandes conférences que la prière commune... N'oublions pas que entre 1964 et 1972 se trouve 1968 et le rejet proclamé des cours magistraux.

Tout le monde constate d'ailleurs que la Semaine de l'Unité gagne de nouveaux publics... dans le monde rural par exemple. Ma conclusion est qu'elle ne se porte pas si mal même si ses formes doivent changer.

Les fidèles concernés ne sont plus exactement les mêmes.

Les clercs.

En 1964 le modèle du prêtre œcuménique était le jeune prêtre engagé dans l'action catholique des milieux urbains. Pour lui, en 1972, l'œcuménisme n'existe plus : il est dépassé, parce qu'il pense que le vrai problème est celui de l'incroyance ou que les structures de l'Eglise — des Eglises — sont elles-mêmes dépassées... il peut être aussi ignoré par un regard porté exclusivement sur le milieu.

En 1964 on signalait des tièdes dont on se plaisait à souligner l'ignorance et la timidité. En 1972 quelques-uns sont sortis de cette masse ; il s'agit surtout des hommes en contact avec les pauvres : migrants, malades, enfants quelquefois : ces clercs sont passés à l'action œcuménique ; mais la grande masse est restée ignorante avec un reste de bienveillance supplémentaire et prête à tous les contacts d'homme à homme... mais elle ne veut pas s'engager dans un domaine qui lui semble mettre en cause des principes mal éclairés.

En 1964 on signalait encore des clercs hostiles à l'œcuménisme pour des raisons diverses : mépris des hérétiques, crainte de confusionnisme, sentiment de l'urgence des solutions à apporter aux divisions intra-ecclésiales. Il existe en-

core des gens pour penser cela en 1972, mais il semble qu'ils tendent à disparaître.

Les religieux et religieuses.

De 1964 à 1972 on ne peut parler que d'approfondissement et de diffusion de l'œcuménisme dans cette catégorie de chrétiens.

Les laïcs.

En 1964 l'enquête avait permis d'établir une typologie simple des laïcs à l'égard de l'œcuménisme : LES PASSIONNES (militants d'action catholique, une nouvelle paroisse universitaire, équipes enseignantes) LES CURIEUX, LES INDIFFÉRENTS LES HOSTILES. Ces derniers, l'enquête le précisait, étaient rares. Qu'en est-il aujourd'hui ? Il semble qu'on assiste à un double glissement : les militants d'action catholique désertent l'œcuménisme qui, au contraire prend davantage de place chez les spirituels (Fraternité Charles de Foucauld, Veuves d'Annecy, etc...)

Les jeunes sont indifférents à l'œcuménisme sauf peut-être à Taizé, mais « il ne semble pas que Taizé réponde, avant tout, à une préoccupation œcuménique ».

On sent naître une certaine lassitude chez les responsables de l'œcuménisme.

Alors que l'enquête de 1964 avait pour maîtres-mots « peur et réticence », la clef de l'enquête de 1972 est le mot « MARGINAL ».

Pourquoi cette impression de marginalité ? vous constatez, en effet, que l'œcuménisme est le souci d'un petit nombre de clercs spécialisés, de quelques apparatchiks et assimilés : une poignée de gens en somme. Les clercs, dans leur masse ont à son égard une bienveillance qui vous semble inefficace. L'opinion publique méconnaît.

Que sait-elle, en fait, de ce qui est au centre de vos préoccupations ? Pas grand-chose, 10 à 15 % peut-être connaissent la Semaine de l'Unité ; les mariages mixtes ne touchent qu'un nombre infime de gens... Taizé est apprécié finalement par très peu de jeunes : l'œcuménisme n'est pas un mouvement de masse.

Cela entraîne chez ceux qui s'en occupent un doute sur l'action qu'ils mènent. Est-elle nécessaire ? Correspond-elle à l'urgence actuelle, ne ferait-on pas mieux de s'occuper de l'athéisme ou de la sécularisation, voire des problèmes internes de nos Eglises ? ou encore de la justice et de la révolution ? Les moyens de cette action sont-ils efficaces ? Les délégués diocésains ne serviraient-ils pas d'alibis œcuméniques aux autres prêtres et ne les encouragent-ils pas par leur existence à ne rien faire ? Au reste peut-on faire quelque chose tant que les structures sont ce qu'elles sont, les évêques ce qu'ils sont ? etc...

Je crois que ces questions se posent surtout parce qu'on a l'impression que

l'œcuménisme a du mal à pénétrer les foules... Et ce qui me surprend, c'est qu'on puisse en être surpris : je vais m'en expliquer dans la deuxième partie que je commence maintenant.

II - Le Contexte de l'Evolution :

L'œcuménisme est, au fond, un message adressé à des personnes par d'autres personnes. Comme tout message, ceux qui le reçoivent le reçoivent non tel qu'il est donné mais tels qu'ils sont eux. Avant les psychosociologues, nos maîtres avaient dit « quidquid recipitur ad modum recipientis recipitur ».

Quels sont les Français auxquels le message de l'œcuménisme est adressé ? Quels sont les éléments de leur culture, de leur pensée, à travers lesquels ils le reçoivent ?

J'en vois trois qui me semblent fondamentaux en ce domaine : la place de l'Eglise catholique, la tendance à faire éclater les frontières, la régionalisation.

Mais avant d'en parler je voudrais faire une remarque qui est capitale. Vous comme moi, nous nous exprimons dans un langage conceptuel. Or la faculté de traduire des idées et des faits par des mots et vice versa est beaucoup moins répandue qu'on ne le pense généralement. Si on prend un exemple dans le domaine politique beaucoup de gens ignorent en France quel est le contenu du mot « OPPOSITION », du mot « SOCIALISME »... Cela conduit à des incompréhensions qu'on soupçonne rarement : ainsi des téléspectateurs habituels peuvent aller jusqu'à ignorer qui est Premier Ministre, quelle est la différence entre ministre et député, etc... On peut penser que les clercs n'ont pas toujours su, en France tout au moins, franchir le fossé de la conceptualisation... et s'adresser réellement aux hommes. Peut-être est-ce une des causes de l'attitude des Français à l'égard de l'Eglise.

Attitude à l'égard de l'Eglise.

En effet l'attachement à l'Eglise n'est pas un attachement intellectuel. Quelquefois on se souvient des formules du catéchisme, mais les chrétiens sont très loin des formulations dogmatiques qu'ils ne comprennent pas et qu'ils ignorent. Certains sont de « Christ » sans conceptualiser leur foi, d'autres usent de bribes de mots chrétiens pour conceptualiser des croyances différentes.

Pourtant les Français sont attachés à l'Eglise ; elle fait partie de leur univers ; elle les aide à ordonner le monde, comme l'église du village sert à ordonner la topographie de ce village. Liée à leur enfance, par leur mère souvent, elle leur permet de s'identifier et c'est pourquoi les changements peuvent être douloureusement ressentis comme une perte de soi-même.

Ce à quoi ont est le plus attaché c'est à la morale : non pas les principes, mais cette philanthropie, cette bienveillance qui respecte le petit, qui est libre et libérante.

Dans ce contexte, comment l'œcuménisme peut-il être reçu ? Tout d'abord on voit mal comment le « Peuple » peut en ressentir la nécessité puisqu'il y a très peu de non-catholiques et qu'intellectuellement il ne doit pas saisir les différences dans la Foi des uns et des autres.

Bien plus l'œcuménisme apparaît comme une certaine remise en cause de la topologie et doit contribuer à perdre les plus « paumés »...

Pourtant il est indéniable que l'œcuménisme là où il est expliqué, vécu, est reçu positivement. Je crois que cela s'explique par cette attente de justice, de bonté à l'égard de l'Eglise, mais je crois que cela s'explique aussi par d'autres raisons.

Une société qui arrive : l'éclatement des frontières.

Signalée par la synthèse de l'enquête protestante il est indéniable que « la désagrégation des anciennes communautés familiales, morales, éthiques favorise les contacts et brise les barrières ».

On peut dire en effet que les mouvements de population engendrés par la guerre, les mass media, les voyages, les échanges économiques ont contribué à créer un esprit universaliste. Les souffrances de 14-18 ou de 39-45, la bombe atomique et les menaces qui pèsent à cause d'elle sur le monde, la lutte commune pour l'accroissement du Produit National Brut renforcent les tentatives à l'irénisme, tandis que ceux qu'on a appelés les maîtres du soupçon (Marx, Freud, Nietzsche), l'esprit technique et les conflits politiques français (de la France Maréchaliste en 1940 à la France Gaulliste en 45, de l'Algérie française à l'Algérie Algérienne) ont contribué à rendre les hommes timides dans l'affirmation de leurs idées et de leur personnalité.

Universalisme, irénisme, impossibilité de se définir ont un terrain favorable à l'œcuménisme et, en effet, celui-ci peut se présenter comme la manière de dire qu'on ne veut pas de mal aux autres... et même qu'on est prêt à dépasser les barrières confessionnelles dont on voit mal le contenu.

Mais il me semble voir se dessiner un autre mouvement que j'appellerais le régionalisme.

Le Régionalisme.

C'est encore un phénomène d'élite mais il est appelé à se développer. Je voudrais pour vous le présenter faire allusion à l'intercommunion de la Pentecôte 68. Je vous lis une partie du communiqué :

« Par ce geste nous n'entendons pas nous séparer de nos communautés respectives. Nous tenons compte du fait que l'Unité réelle des chrétiens dépasse aujourd'hui les frontières confessionnelles. Les événements vécus ensemble depuis des années et récemment dans la rue nous ont fait avancer vers l'Unité plus que beaucoup de nos rencontres œcuméniques ».

On voit là clairement que les positions anciennes sont dépassées, mais le sens même du geste est de montrer qu'il y a une autre topologie, des solidarités nouvelles. Ce qu'on peut appeler un régionalisme.

Effectivement dans la société on assiste non pas à une diastase, mais les systèmes s'ouvrant davantage, beaucoup de gens pour ne pas se diluer, renforcent leurs racines : les problèmes du régionalisme viennent en partie de là. Le gauchisme aussi est un régionalisme.

Et ces régionalismes, solidarités étroites dans un univers large, font naître de nouveaux conflits dont l'Eglise n'est pas et ne sera pas exempte.

Dans l'Eglise en effet on voit une tendance à parler de pluralisme, d'acceptation des différences et même de la violence. Depuis quatre ans on voit naître une région autour de ceux qui acceptent la lutte des classes.

Dans cette perspective, si elle est juste, l'œcuménisme ne peut être considéré comme inutile : je te reconnais le droit de penser différemment, d'avoir une foi différente, tout en vivant en communion avec moi. Il peut être aussi considéré comme dépassé puisque pour certains les Eglises structurées ne sont plus les lieux des solidarités mais d'autres régions qui sont « à cheval » sur les frontières des communautés.

Puis-je me permettre d'ajouter que l'œcuménisme me semble urgent dans la mesure où le régionalisme dont je parle pourrait peut-être, si on n'y veille pas, se cristalliser sur d'anciennes frontières. Je pense surtout aux communautés numériquement faibles.

III - Les motivations et les freins en vue d'une action future.

Voilà le paysage, ma caméra n'a fouillé que quelques plans, mais le film continue : que va-t-il se passer ? Je n'en sais rien. Ce que je sais un peu, c'est sur qui on peut s'appuyer pour fonder une action œcuménique.

La volonté du Christ.

Je n'insiste pas, ce n'est pas mon propos, c'est ma conviction et je ne peux pas ne pas la dire. Mais la volonté du Christ de faire l'Unité est, telle que je l'exprime, une idée abstraite pour bourgeois de 45-55 ans du milieu enseignant, pour foyer mixte ou cleric vieillissant et, faut-il le répéter, la volonté du Christ est pour la grande masse un appel au meilleur de soi-même un point c'est tout : le reste est trop abstrait pour être compris.

La motivation seconde.

Aussi peut-on faire appel à des motivations secondes, plus concrètes.

Pour me faire comprendre je vais prendre quelques exemples dans l'histoire de l'œcuménisme.

L'œcuménisme a eu quelquefois des buts politiques : je pense aux Eglises



De droite à gauche : le Pasteur Jacques Maury, président du Conseil national de l'Eglise Réformée, le Pasteur Hercod (Montbéliard) et le Père Schmitt (Metz).

confessantes contre Hitler, à l'Instruction du Saint Office « Ecclesia Catholica » de 1950 qui avait une finalité nettement antisoviétique.

L'œcuménisme a eu souvent des retombées caritatives qui à leur tour lui servaient de moteurs : pensons à la CIMADE par exemple.

Certes l'enquête fait quelques allusions à ces motivations secondes, mais peu, et cela m'inquiète : certes je reconnais que des intentions peuvent être purement spirituelles mais mon métier m'a souvent obligé à reconnaître que cela était peu fréquent. Alors je vous pose une question pour demain. Sur quoi s'appuie ce que vous voulez promouvoir ?

Le besoin de communication.

Un des besoins fondamentaux de l'homme peut servir d'appui à l'œcuménisme. Il s'agit du besoin de communication.

L'homme d'aujourd'hui se sent déraciné. Pas simplement le jeune, mais tout homme : une récente enquête nous a montré que — les ruraux mis à part — on trouvait dans toutes les catégories de la population une majorité de gens pour se sentir seuls. L'homme veut s'exprimer, être reconnu ; il a soif de rapports simples, cordiaux, vrais.

Et il attend de l'Eglise qu'elle l'aide à combler ce besoin : certes il dit encore qu'elle se doit au service des pauvres, mais, c'est en partie stéréotypé car pour les pauvres il pense surtout à l'Etat et à la Sécurité Sociale. Il attend d'elle une diaconie de la communication. N'est-ce pas là la clef du succès de Taizé ?

• Mais ce besoin n'est pas totalement pur. Il est accompagné de tendances « œdipiennes » : je veux dire par là, par cette expression plus imagée qu'exacte, qu'il cherche à éviter le conflit et même ce minimum d'opposition qui fait que je suis moi et que tu es toi,

dans le dialogue sexuel par exemple. Le dernier numéro de « Paris Match » donne à propos du catéchisme de l'an 5000 un exemple de ces tendances.

Il est souvent vécu comme a-temporel et a-urbain (pour les hommes de la ville).

La foi, la relation en général sont réservées au week-end à la campagne et permettent de vivre un quotidien sans chaleur humaine, accepté comme tel... On pense à H. Marcuse.

Seules comptent les valeurs d'échange, la vérité ne compte pas. L'instauration d'une pareille réalité unidimensionnelle ne signifie pas que le matérialisme règne, que les préoccupations spirituelles, métaphysiques et les activités bohèmes ont disparu. Au contraire... mais ces formes de transcendance n'entrent plus en contradiction avec le statu quo, elles ne sont plus négatives. Elles constituent la partie cérémonielle d'un béhaviorisme pratique, sa négation inoffensive... elle font partie du régime de santé.

Peut-être est-ce là la force du thème de la fête.

La relation venant satisfaire ce besoin se proclame indicible... son langage exclut la rationalité de l'objectivation. Dans ce domaine une évolution se produit sans doute : certes on refuse le langage « automatique », le discours, mais on cherche des éléments de rationalité entrecoupés d'un constant « tu y crois toi ? »

Voilà les quelques réflexions que je me suis faites en lisant le compte rendu de l'enquête à laquelle vous avez répondu... Puis-je ajouter une conclusion ? Malgré toutes les lacunes, depuis huit ans, les clercs dans leur masse et les chrétiens ont progressé un peu sur cette voie de la communication qui me semble être la voie royale de l'œcuménisme qu'elle en porte ou qu'elle n'en porte pas le nom.

RÉFLEXION D'UN THÉOLOGIEN

par le Père Yves Congar

MON exposé se limitera à quelques remarques au sujet du rapport consacré à l'enquête sur la situation œcuménique en France. Six points retiendront mon attention et me permettront de présenter quelques réflexions nées de mon expérience ou de mon travail qui est d'ordre historique aussi bien que théologique. Ce que je ne regrette aucunement, car ce qui nous manque beaucoup dans l'Eglise catholique, c'est une culture historique qui permettrait de mettre nombre de choses au point et de garder la sérénité à travers les incidents plus ou moins dramatiques que nous connaissons.

La Semaine de l'Unité

Le premier point que je retiendrai du rapport concerne la Semaine de l'Unité où l'on constate «une certaine lassitude». J'évoquerai à ce sujet le propos que tenait un Américain au Père Bouyer : « On a un peu l'impression de deux fiancés qui réuniraient leurs amis chaque année pour célébrer l'anniversaire de leurs fiançailles mais ne se marieraient pas ». En effet qu'après quarante années de pratique, la Semaine de l'Unité connaisse une certaine lassitude, cela pourrait paraître normal encore que, durant ce laps de temps, d'énormes progrès ont été accomplis dans tous les domaines.

Nous pouvons noter que l'œcuménisme, comme l'Eglise et comme le Christ lui-même, constitue une plénitude avec de nombreux aspects. C'est ainsi que nous avons l'œcuménisme spirituel, l'œcuménisme théologique, l'œcuménisme séculier, l'œcuménisme institutionnel et que l'ensemble forme un tout homogène. Or, dans cet ensemble, la prière occupe une place centrale ; elle est l'âme et le cœur de l'œcuménisme. Nous répétons assez souvent d'ailleurs que l'Unité n'est pas une œuvre humaine, mais une grâce à recevoir dans la prière. En fait nous avons à reconnaître que les résultats obtenus depuis quelques décennies sont dus en très grande partie à ce cœur de prière que l'Abbé Couturier avait véritablement animée quand il en avait donné la formule et surtout l'exemple. Donc loin d'être périmée, la Semaine de l'Unité reste très actuelle. Et si nous songeons à ces nombreux jeunes qui redécouvrent la prière et se réunissent régulièrement pour méditer en silence, nous n'avons pas le droit de minimiser ou de négliger cet aspect de l'œcuménisme.

Par ailleurs, la Semaine de l'Unité a au moins le mérite d'exister et d'être fixée à une époque favorable : la fin du mois de janvier se prête avantageusement à des réunions de prière. Ce ne serait plus le cas si l'on choisissait

la neuvaine entre l'Ascension et la Pentecôte comme le Pape Léon XIII l'avait proposé. Il est certain que la Semaine de l'Unité risque parfois de devenir un rite formaliste. Mais pour vaincre la routine, de nouvelles formules peuvent être envisagées et il n'est pas nécessaire de la célébrer chaque année. Elle constitue un moment dans l'ensemble de la vie de l'Eglise actuellement soumise à une révision constante.

Priorité au problème de l'incroyance

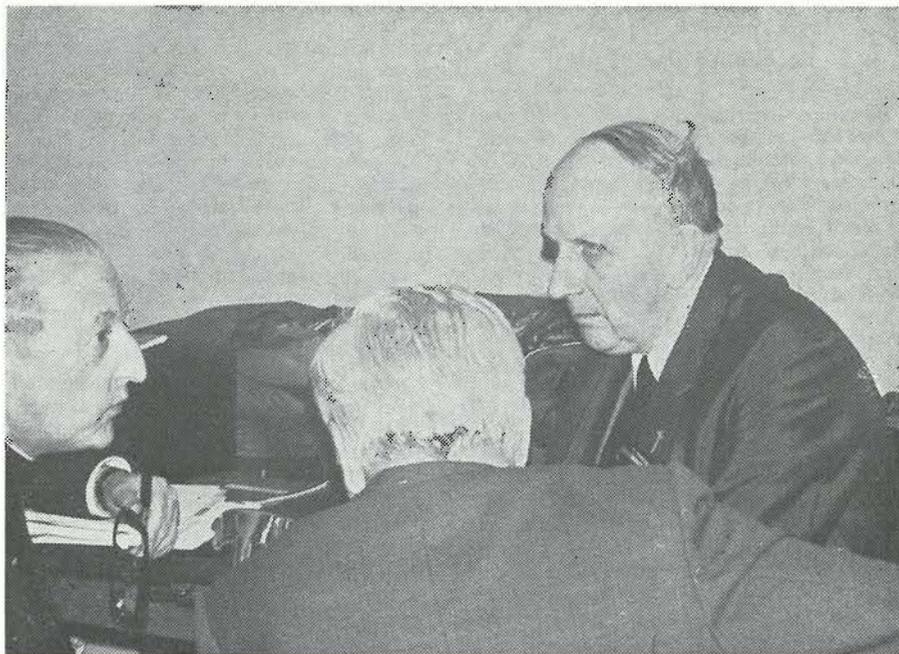
L'enquête a révélé que beaucoup de prêtres ne se sentent pas concernés parce que l'œcuménisme ne leur paraît pas la question essentielle et qu'ils accordent la priorité au problème de l'incroyance. Cette réaction vaut contre un certain ecclésiocentrisme qui privilégie de façon excessive les questions d'Eglise et de structures ecclésiastiques. Le danger d'un tel ecclésiocentrisme n'existe pas trop en France où la préoccupation apostolique et missionnaire l'emporte sur le souci des structures et fait donc considérer le problème de l'incroyance comme la question la plus importante.

A ce propos Karl Rahner a avancé que le véritable œcuménisme devrait consister à répondre ensemble aux questions de l'incroyance. Cela permettrait de constater que les réponses adoptées par les différentes Eglises sont les mêmes. Il n'en reste pas moins que les

questions intraecclésiales subsistent et ne sont pas sans rapport avec le problème de l'incroyance. L'un des grands obstacles sur le chemin de la foi est l'ensemble des structures de l'Eglise telles qu'on les voit, mais parfois telles qu'elles n'existent plus.

Dans un article récent de M. Granel, professeur de philosophie de la Faculté de Toulouse, paru dans la revue « Esprit » de janvier 1971, l'auteur note que la question de Dieu est continuellement posée par les étudiants alors qu'ils sont indifférents aux problèmes d'Eglise. Ainsi Dieu intéresse, le Christ de l'Evangile intéresse énormément nos contemporains tandis que l'Eglise leur reste en travers de la gorge. Ceci prouve que les questions de structure ecclésiale, si on les aborde sous l'angle des réformes en cours aux différents niveaux de l'Eglise, puissamment animées par l'œcuménisme, ne sont pas sans apporter des éléments de réponse au problème de l'incroyance.

Une deuxième remarque montrera que ces questions ne sont pas étrangères l'une à l'autre. Il est évident en effet que les divisions des chrétiens ont joué un grand rôle dans la cause de l'incroyance. C'est ainsi que les guerres de religion ont suscité l'incroyance du XVIIIème siècle qui s'est d'abord présentée sous la forme du théisme, mais nous savons que le théisme est l'antichambre de l'athéisme puisqu'il exclut la foi. Il est d'ailleurs incontestable que



Le Père Congar en conversation avec Mgr Elchinger.

la division des chrétiens est l'un des grands obstacles sur le chemin de la foi.

En troisième lieu, nous remarquons que la coopération avec nos frères chrétiens, les orthodoxes et surtout les protestants que nous côtoyons plus souvent, est pour nous un précieux moyen de confortation de la foi. Naturellement le dialogue met en question des points de notre foi qui ne sont nullement secondaires, comme la question de la messe-sacrifice, la présence réelle, le sacerdoce ministériel ou si l'on veut, le ministère presbytéral ou épiscopal, comme objet d'un sacrement original et non pas désignation d'un ministère dans un laïcat consacré. Malgré l'importance de ces questions, il n'en reste pas moins que nous avons en commun un ensemble de convergences importantes sur l'existence de Dieu, sur le Christ, sa divinité et sa résurrection. Or l'apport de nos frères protestants peut être pour nous et a été pour moi un élément de confortation dans la foi, d'autant plus qu'ils ont l'art d'aborder ces points sans notre « à priori » ou préalable dogmatique, de façon plus libre et même plus critique, en sorte que nous trouvons un précieux soutien lorsqu'ils arrivent à des conclusions positives comme c'est fréquemment le cas en France.

Ces différentes remarques montrent qu'on ne peut séparer complètement l'œcuménisme et la question de l'incroyance. Ces deux domaines sont liés entre eux. Cependant le problème le plus important reste celui de l'incroyance. L'idéal serait que les chrétiens l'abordent ensemble et même avec les Juifs, malheureusement moins sensibilisés à ce problème. Il faut d'ailleurs le regretter, car ces derniers auraient beaucoup à nous apporter dans cette lutte pour la cause de Dieu.

La protestantisation de l'Eglise catholique

Certains reprochent à l'œcuménisme d'être un facteur de protestantisation de l'Eglise catholique. Le fait me paraît incontestable et je vais essayer d'en préciser les raisons. Mais je veux tout d'abord souligner la nécessité de garder le spécifique catholique, non pas sous son aspect de Contre-Réforme mais sous son aspect de tradition profonde. Cette tradition profonde est celle de l'Eglise des Pères et de la liturgie, de l'Eglise indivise du premier millénaire que le Concile Vatican II a finalement récupérée en passant à certains égards par-dessus le second millénaire. Il nous faut donc garder la tradition catholique en profondeur ; nous n'avons pas à épouser les insuffisances de la Réforme, sa méconnaissance de la tradition orientale ou son manque de sens de l'Eglise comme sacrement et mystère en continuité de l'Incarnation. Le juridisme de Calvin qui fut un très grand esprit souffre d'une limite assez grave.

Nous n'avons donc pas à abandonner notre tradition profonde ni la tradi-

tion orientale. La faveur que connaissent les Pères grecs s'explique d'ailleurs fort bien par le fait qu'ils nous apparaissent plus modernes que les auteurs du Moyen-Age. Leur vision est plus personnaliste, plus historique, plus concrète et plus synthétique. Lorsqu'ils abordent un sujet comme l'Eucharistie, ils ne peuvent s'empêcher d'évoquer en même temps la Rédemption ou la Trinité parce qu'ils sont toujours au cœur du mystère chrétien dans sa totalité. Leur apport à la tradition profonde de l'Eglise est donc considérable.

Dès lors pourquoi est-il vrai et à mon avis normal, heureux même, que nous nous protestantisons d'une certaine façon et nous rapprochions de la Réforme ? Nous participons actuellement à des recherches qui nous font découvrir une certaine particularisation du catholicisme au cours des siècles. Historien de l'ecclésiologie, je suis persuadé que l'on a accumulé des précisions qui ajoutent à la tradition profonde de l'Eglise d'une façon qui ne relève évidemment pas de la foi. Encore faut-il considérer qu'il est extrêmement difficile de mettre en cause une forme historique de la foi sans mettre en cause la foi elle-même.

Pour ce qui concerne la Papauté, par exemple, il est évident qu'elle a pris dans l'histoire la forme d'une espèce de monarchie assez temporelle et très juridique avec toutes sortes de structures de service comme la Curie romaine et les Nonciatures. Ce système cohérent et efficace a été mis en place progressivement et de façon définitive avec la Contre-Réforme et la création de la Curie romaine, puis au XIX^{ème} siècle avec la restauration catholique de Grégoire XVI, Pie IX et Léon XIII. Or, il est certainement légitime de mettre en cause certaines formes historiques de l'exercice de la Papauté. C'est ainsi qu'il n'est nullement de la substance de la primauté romaine de nommer tous les évêques puisque, par exemple, pendant sept siècles, en Angleterre, les Papes n'ont nommé aucun évêque. Saint Augustin divise son diocèse, en crée un nouveau et y nomme un nouvel évêque, sans la moindre intervention de Rome. On pourrait donc envisager un autre système d'élection ou de nomination épiscopales. Le problème est délicat, car il est toujours difficile de dissocier la primauté elle-même de son existence au cours de l'histoire. Il faut éviter la précipitation, pratiquer la patience, cultiver le sens des délais pour ne pas compromettre l'essentiel.

Actuellement nous assistons donc à une révision générale de cette accumulation incroyable d'éléments secondaires qui représente finalement l'apport spécifique du Moyen-Age, constitué par des dévotions et pratiques particulières. Or, l'Orient séparé de Rome et la Réforme du XVI^{ème} siècle sont des refus du Moyen-Age, vu sous cet angle particulier, comme ils sont l'un et l'autre un refus de la Scolastique. Au nom d'une théologie plus priante et plus mystique, l'Orient, à l'encontre de la Scolastique, éprouve le besoin de ne pas définir ; la Réforme va dans le même sens. La

première grande dispute de Luther, avant celle des indulgences, était dirigée contre la Scolastique. Or nous pouvons constater que nous abandonnons, nous aussi, la Scolastique, comme nous abandonnons le particularisme des dévotions et autres particularités propres au Moyen-Age.

Le Moyen-Age est encore caractérisé par le développement d'une papauté assez temporelle. Faut-il rappeler que les deux tiers des conflits de la papauté pendant des siècles ont été livrés pour le pouvoir temporel. Cette situation pouvait s'expliquer durant le Haut Moyen Age où le pouvoir était lié à un territoire. Après, il n'en était plus ainsi. Or ceux qui critiquaient cet état de choses — et il y eut des critiques dès le XI^{ème} siècle — furent systématiquement éliminés. Leur reproche tenait essentiellement dans cette formule : « Tu es l'Eglise de Constantin et non celle de Pierre ». Il fut d'ailleurs repris par le grand saint Bernard. S'il avait été accueilli, la Réforme du XVI^{ème} siècle aurait pu être évitée. D'autres critiques étaient dirigées contre l'autonomie du pouvoir juridique. Gerson, l'un des grands théologiens du concile de Constance, récuse une autonomie du pur juridique et affirme qu'un tel pouvoir est limité par le bien de l'Eglise. Mais ces critiques ne trouvaient aucun accueil à un moment où se développait le juridisme absolu.

La Réforme a été le refus de ces développements. Les Réformateurs prétendaient se rattacher à la tradition des Pères. Dans la Préface de « **L'Institution Chrétienne** », dédiée à François 1^{er}, Calvin écrit : « Si vous interrogez saint Augustin, il est nôtre ; les Pères sont nôtres ». Et il admettait l'Eglise jusqu'à saint Grégoire le Grand. Ce qui n'est pas si mal et nous ramène à l'Eglise indivise. Or Vatican II a, en réalité, en bien des choses enjambé le second millénaire pour se rattacher au premier. Vatican II a récusé certains développements dérivés de la Scolastique, comme on peut le constater dans la déclaration sur la liberté religieuse. Il a redécouvert le sacerdoce universel, les charismes, l'Eglise locale et la collégialité. La valeur œcuménique du Concile Vatican II est moins dans le décret « **Unitatis redintegratio** » que dans cette tendance d'ensemble à enjamber le second millénaire et à se rattacher à la tradition profonde de l'Eglise. De ce fait nous rejetons ou critiquons certains accroissements médiévaux Scolastiques ou de juridisme ou de papauté temporalisée et nous sommes en consonance avec la Réforme. Nous nous apercevons que, sans nous protestantiser, nous refaisons pacifiquement la démarche que nos frères protestants ont accomplie au XVI^{ème} siècle dans un climat de violence et d'incompréhension.

En outre la Réforme est contemporaine du monde moderne sans pour autant épouser son rationalisme. L'opposition de Luther à Erasme, accusé de ne rien comprendre à la grâce, est significative à ce sujet. Il n'en reste pas moins que la Réforme a vécu à partir des mêmes racines que le monde mo-

derne. Il est frappant que les Réformateurs ont récusé une théologie ontologique à la manière de saint Thomas d'Aquin et ont adopté un point de vue plus personnaliste qui, au niveau du rapport religieux entre la créature et Dieu, ne peut être qu'un rapport entre le pécheur et le Saint et a inspiré à Luther sa doctrine de la justification par la foi seule. En cela les Réformateurs ont été des esprits modernes et le protestantisme a par rapport au monde moderne une espèce d'avance sur nous. Assurément tout n'est pas à approuver dans ce processus. Mais il est normal que, dans la mesure où nous essayons de nous familiariser avec la culture moderne — et c'est l'effort de beaucoup de théologiens actuellement — nous nous rapprochions de certaines positions protestantes et que, comme on le dit, nous nous protestantisions.

Sous cette influence protestante et dans la confrontation avec le monde moderne, nous connaissons le risque de perdre le spécifique catholique. C'est ainsi que, pour m'en tenir à un exemple, nous remarquons la tendance à privilégier certains aspects de l'Eucharistie au détriment des autres. Certains mettent presque exclusivement en valeur, soit le signe ou ce que les Scolastiques appellent le « Sacramentum », soit la réalité spirituelle ou ce qu'ils appelaient la « res ». Et ils laissent quelque peu tomber ce que les Scolastiques nommaient le « Sacramentum et Res » ou la présence réelle du Christ lui-même. Ils soulignent l'aspect de réunion fraternelle ou de repas en commun qui

constitue le signe. Ils privilégient également l'aspect final de charité qui d'ailleurs se traduit aussi en diaconie et service du monde. Mais ils oublient parfois la présence réelle du Christ encore que celle-ci n'entraîne pas nécessairement tout le développement médiéval du culte du Saint Sacrement. Le Moyen Age a en effet valorisé l'aspect de présence réelle avec ce qui en résulte pour la dévotion, l'adoration et les processions. En opposition à cette tendance, certains suivent le courant actuel qui est un courant de désir communautaire et de réduction à l'homme. Ils mettent donc en valeur l'aspect humain du sacrement et leur essai d'interprétation est inspiré par la philosophie interpersonnelle qui est la grande « tarte à la crème » de la pensée actuelle. Cette concession à l'esprit moderne en consonnance avec la tradition protestante s'est encore accentuée lorsque certains ont tenté d'interpréter la présence eucharistique en termes de transsignification ou de transfinalisation qui recouvrent bien des valeurs positives, mais insuffisantes.

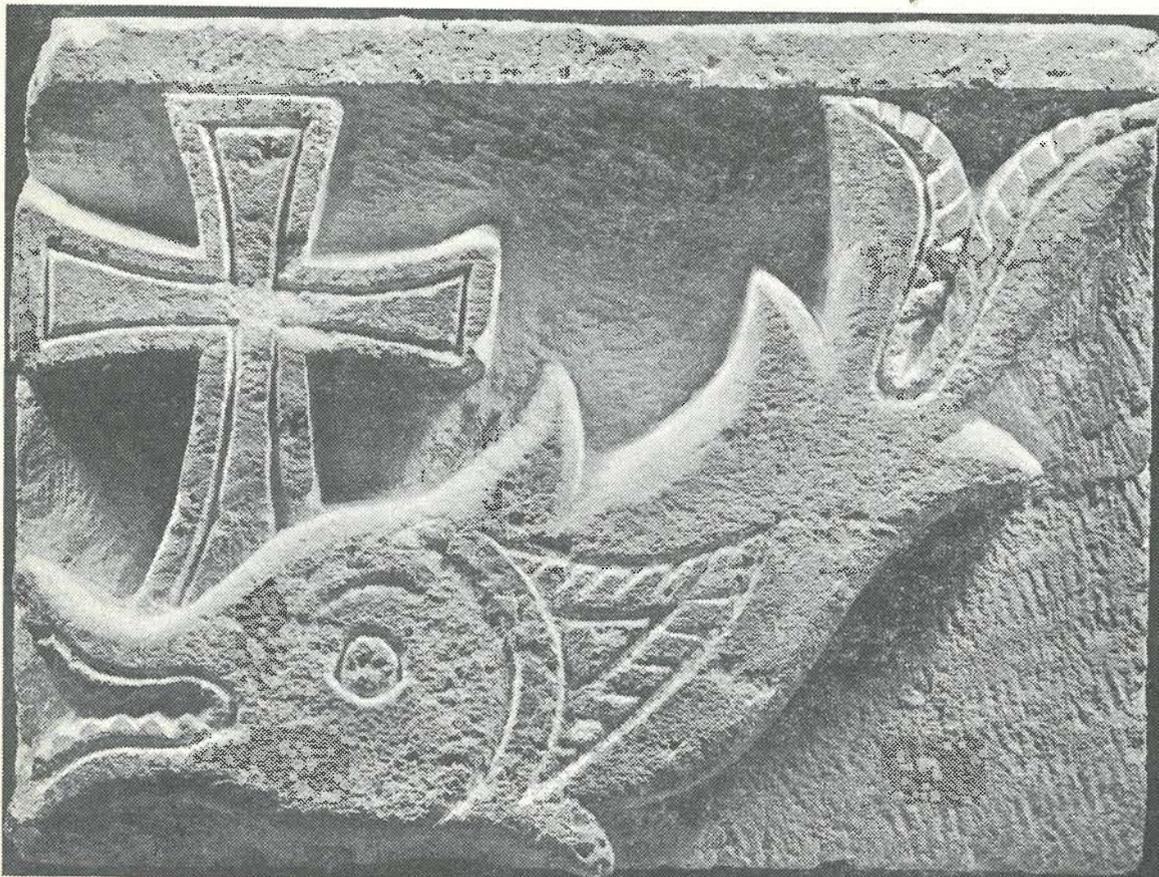
Ces quelques exemples suffisent à prouver et à justifier le fait d'une certaine « protestantisation », mais aussi à en montrer les limites et à attirer l'attention sur les dangers de l'opération.

Institutions et petites communautés

L'enquête révèle une certaine désaffection à l'égard des institutions et un

certain engouement pour les petites communautés qui pourraient jouer un rôle important dans la restauration de l'Unité chrétienne. Cet engouement se situe dans le mouvement général de l'Eglise actuelle qui porte des promesses de vie pour l'avenir. Je suis extrêmement frappé du fait qu'en ce moment, dans l'Eglise catholique, beaucoup de grandes institutions disparaissent alors que naissent beaucoup de petites communautés. Ainsi, des statistiques nous apprennent qu'au début de 1970, on comptait 17 300 institutions tenues par les religieuses en France : écoles, orphelinats, dispensaires, hôpitaux, maisons de vieillards, etc. Au cours de cette même année, 1 200 de ces établissements ont disparu alors qu'on enregistrait 1 500 autres fondations si bien qu'il en résultait un accroissement des communautés de religieuses. Ce phénomène est d'autant plus étrange que les vocations ont diminué. Que s'est-il passé sinon que de grandes institutions ont été supprimées alors que se sont multipliées les petites communautés ? Cette hypothèse repose sur des faits que j'ai pu moi-même constater. Il apparaît que les petites fondations récentes ne pourront pas tenir exactement la place des grandes institutions disparues mais qu'elles auront, par leur intention et leur animation, une valeur significative d'Evangile.

L'Eglise d'aujourd'hui et de demain ne pourra plus, comme l'Eglise d'hier, tenir tout le quadrillage d'institutions qui couvrait la France au XIX^{ème} siècle. Ce quadrillage a été facilité par l'existence des paroisses rurales et la mul-



Symbole de notre foi commune en la Résurrection : une croix portée par un dauphin. (IV^e siècle, musée du Louvre à Paris).

tiplication des œuvres : patronages, universités, syndicats qui formaient le double catholique des structures sociales existantes. Actuellement, la pénurie des vocations et surtout la complexité de la vie moderne nous empêchent de garder cette prétention et nous devons nous contenter de créer un certain nombre de signes porteurs d'Évangile qui sont à la fois des témoignages réels et de vrais services d'Église ou du monde. Ces signes s'incarnent dans de petits groupes informels ou communautés de base qui apportent des éléments valables de renouveau.

Naturellement, ce phénomène ne va pas sans poser des questions et ces groupes ou communautés s'interrogent eux-mêmes sur le problème de leur insertion dans l'Unité et la communion de foi. Car la belle formule selon laquelle l'Église est une communion de communautés est plus facile à admirer qu'à réaliser. Quant à savoir si l'œcuménisme se fera plus par petites initiatives sectorielles, comme disent les sociologues, que par les grandes décisions générales, il faut reconnaître la nécessité et la complémentarité de ces deux moyens de réconciliation, car l'Église est une plénitude qui assume tous les aspects de l'œcuménisme, et sûrement son aspect institutionnel. Mais nous constatons cependant que les institutions se vident et qu'au contraire la vie renaît dans un grand nombre de petites initiatives. Si telle est la loi générale de la vie de l'Église en ce moment, pourquoi ne serait-ce pas la loi pour l'œcuménisme lui-même ? Mais alors se pose la question de l'insertion de ces initiatives œcuméniques dans l'Unité et la communion avec l'Église totale.

Œcuménisme et Églises locales

Normalement surgit ici le problème de l'initiative des Églises locales en matière œcuménique. Nous savons qu'il y a l'Église dès qu'il y a célébration de l'Eucharistie. Imaginons cependant un groupe d'étudiants ou de guides en camp volant avec un prêtre qui célèbre la Messe. Appellerons-nous ce groupe une Église ? Nous ne le pourrions guère parce qu'une Église suppose une certaine stabilité et une certaine structure du ministère. Les mots n'ont pas toujours la même densité, même s'ils recouvrent la même réalité. Nous pouvons le constater pour la question des ministères et des services dans l'Église. Le même mot grec « diakonia » désigne les uns et les autres. Et pourtant il y a toutes sortes de services très utiles auxquels nous ne pouvons donner le nom de ministères. La notion de service évoque quelque chose de plus occasionnel et de plus spontané tandis que la notion de ministère requiert quelque chose de plus stable éventuellement homologué par en haut et même liturgiquement consacré. De même, un groupe rassemblé occasionnellement pour la Messe sera appelé « communauté » et non « Église ».

Normalement, l'Église locale est l'Église qui a la plénitude de ses moyens de ministère. Or, cette plénitude suppose l'Épiscopat qui en est la clef de voûte depuis la fin du 1er siècle, à partir des Épîtres pastorales et avec le témoignage d'Ignace d'Antioche vers l'an 110. L'Église locale est donc le diocèse auquel s'applique la très belle définition de Vatican II dans le décret « Christus Dominus » sur le ministère des Evêques : « une certaine portion du peuple de Dieu sous la pastoration d'un évêque aidé par des prêtres et des diacres et dans laquelle portion du peuple de Dieu existe l'Église Une, Sainte, Catholique et Apostolique ». Telle est l'Église locale ou particulière par rapport à l'Église dans sa totalité.

Cette Église locale jouit-elle d'une autonomie totale ? Pourrait-elle éventuellement décréter une union ? Pour répondre à ces questions, il faut d'abord se souvenir du fait que l'œcuménisme, par définition, est avant tout un mouvement que l'on ne peut définir en termes statiques. Au moment où l'on s'efforce de le fixer, on le trahit. Nous devons donc aimer le mouvement œcuménique et le suivre en le favorisant, en le critiquant, en apportant des éléments de réflexion directifs et non conclusifs et qui ne suppriment pas les possibilités d'avenir.

Ainsi maintenant un grand nombre de foyers mixtes se prétendent d'accord sur la foi et revendiquent de pouvoir communier ensemble. Ils n'ignorent pas en effet que nous en sommes arrivés à un point de maturation très avancé dans le consensus doctrinal et spécialement en matière d'eucharistie. Il s'agit de la substance de la foi et non pas de la théologie. S'il est nécessaire d'admettre le dogme de la présence réelle objective, il ne faut pas imposer absolument l'explication technique de la transsubstantiation. Et si un tel accord existe sur l'essentiel, des foyers mixtes ou d'autres groupes se demandent si la division persiste. Ils ne se sentent plus ni catholiques, ni protestants, mais unis dans une même communauté. Ils sont prêts à communier ensemble dans une même Église. Cependant, une telle démarche pose une question redoutable. Quels rapports vont-ils entretenir avec leurs Églises respectives qui restent divisées dans des contextes sociologiques différents et avec leurs structures et leur pesanteur ? En anticipant ainsi sur l'union future, ne vont-ils pas occasionner de nouveaux schismes à l'intérieur de leurs propres Églises ?

La même question se pose au sujet des Églises locales. Peuvent-elles pousser leur niveau d'indépendance jusqu'à se constituer elles-mêmes en Églises autonomes et à agir en conséquence dans le domaine œcuménique ? A quoi certains répondent que l'histoire connaît des cas où la communion s'est maintenue entre deux Églises sans persister avec une troisième. C'est ainsi que lors du schisme de Méléce, saint Basile est resté en communion avec un évêque schismatique sans rompre la communion avec l'évêque de Rome. Ce-

pendant, ces cas sont de rares exceptions sur lesquelles on ne peut fonder une pratique générale. Et par ailleurs, un canon du Concile de Nicée professe le caractère indivis de la communion entre les Églises. Ainsi, celui qui est en communion avec l'évêque de Versailles l'est également avec l'évêque de Strasbourg.

Sans doute faut-il reconnaître que l'Église primitive a connu une plus grande diversité qui ferait aujourd'hui problème et créerait des oppositions et des ruptures de communion. Nous ne pouvons biffer dix-neuf siècles d'histoire et nier l'évolution qui a conduit l'Église de l'Unité à l'uniformité. C'est ainsi qu'un Pape a supprimé la belle liturgie mozarabe pour la remplacer par la liturgie romaine en avançant le motif que, si l'on a la foi de Pierre, on doit aussi avoir la liturgie de Pierre.

Dans le mouvement qui porte les Églises locales à réagir contre cet esprit d'uniformité, il y a de nombreux aspects. Il y a l'aspect critique que représente l'Église hollandaise avec son attitude, non pas antipapale mais anticuriale. Il y a aussi l'aspect de pluralisme qui s'impose aux jeunes Églises des pays de mission, comme l'Afrique où ce pluralisme s'inscrit dans la vérité des choses. Mais ici encore la précipitation est mauvaise conseillère et la patience active est secourable. Un autre facteur universel qui favorise le pluralisme est l'information mondiale qui nous rend présent en chaque endroit du globe et au moment où surgit l'événement.

L'ensemble des données qui caractérisent le mouvement actuel va imposer sans doute un nouveau style au magistère. L'appellation de « magistère », mot assez nouveau, fait difficulté. Le magistère sera appelé à suivre le mouvement actuel en donnant des documents directifs plutôt qu'à le précéder ou à l'étouffer en donnant des documents conclusifs. Un exemple récent de ce nouvel exercice du magistère est la lettre de Paul VI au Cardinal Roy où le Pape donne de précieuses directives, sans éléments proprement conclusifs, et où il demande même à chaque pays de trouver sa voie. Pour la première fois, nous recevons un document qui répond à cette nouvelle situation d'un pluralisme très difficile à respecter du fait des exigences de la communion et de l'Unité.

Sans doute cette nouvelle attitude est-elle plus malaisée à adopter que la simple uniformité. Nous avons souvent une vision militaire et monolithique de l'Unité. Cette simplification doit faire l'objet d'une critique constante. Nous devons parvenir maintenant à une conception de l'Unité qui permette les tensions et un certain pluralisme. La pratique qui en résultera ne sera pas sans embûches. Et certains partisans du pluralisme ne facilitent guère l'ouverture lorsqu'ils veulent exclure de l'eucharistie ceux qui ne partagent pas leur opinion. N'a-t-on pas posé la question : « Peut-on célébrer eucharistiquement Dieu et Mammon ? ». Ainsi patrons et ouvriers ne pourraient communier ensemble. Ce

monorecrutement ou cette monoparticipation à l'eucharistie est un contresens par rapport à la réalité de l'Eucharistie qui est précisément le dépassement des oppositions humaines et l'anticipation de l'eschatologie.

La question du baptême non confessionnel

Il y a quelques années, un noir musulman que j'ai baptisé me demandait s'il ne pourrait recevoir le baptême chrétien et non le baptême catholique ou protestant. Je lui ai répondu par une citation de Karl Barth que « pour travailler à l'instauration de l'Eglise indivise, il faut se situer quelque part dans l'Eglise divisée ». Tout en étant l'insertion au Corps du Christ, le baptême est aussi l'entrée dans une communauté et dans une Eglise. Ce dernier aspect est d'autant plus important que le rôle de la communauté dans la participation aux sacrements est actuellement revalorisée. C'est ainsi que la Pénitence sera considérée tout d'abord comme la réconciliation avec la communauté et ensuite avec Dieu. Le Baptême est donc l'insertion dans une Eglise et d'autant plus qu'il est lié à la confession de Foi. Bien que l'on se contente de réciter le Credo qui est commun à tous les chrétiens, la confession de foi à laquelle on adhère est celle de la communauté qui accueille le néophyte.

A ce propos, le pluralisme dans l'Eglise catholique et les différences de conscientisation chrétienne ou dogmatique qu'on y trouve pourraient me faire croire que j'ai une substance plus riche d'accord même eucharistique avec certains protestants qu'avec certains catholiques indifférents ou ignorants. Ce qui peut être vrai ici au plan humain ou phénoménologique ne l'est plus au plan dogmatique ou au plan de la vérité objective. Nous connaissons la tendance actuelle à dévaloriser cette notion de vérité objective au profit de la vérité subjective ou de la sincérité. Or, comme j'aime à le répéter, il n'y a pas eu plus sincère que Hitler qui fut un fou et un criminel. La sincérité n'arrange donc rien et il nous faut maintenir le respect de la vérité objective. En ce qui concerne notre problème, nous devons admettre que le catholique pauvre en conscience doctrinale et en conscience eucharistique est quand même lié intentionnellement et objectivement à la plénitude de foi de l'Eglise. Il ne s'agit pas évidemment de légitimer la foi implicite du charbonnier : « Je crois ce que croit mon curé. Et mon curé croit ce que croit son évêque... ». Cette foi par procuration contre laquelle s'est élevée la Réforme peut être d'une pauvreté catastrophique. Mais il n'en reste pas moins que le croyant qui est dans la communion de l'Eglise a, par son intention, la plénitude de la confession de foi. En réalité vécue, il ne l'a pas et il est vrai qu'un protestant, conscient de sa foi eucharistique, peut vivre une foi plus authentique.



Le Concile et l'Unité : Jean XXIII en visite dans les bureaux des Congrégations Romaines reçoit le Secrétaire pour l'Unité (7 janvier 1962).

Le problème de l'intercommunion

En abordant ce problème de l'intercommunion, je ne peux cacher l'agacement que provoque en moi l'attitude de ceux qui commencent par enfreindre la discipline en posant des actes irréguliers, puis s'adressent aux responsables, évêques et théologiens, pour demander des solutions. Placés devant le fait accompli, ces responsables sont invités à trouver des formules pour l'entériner comme s'il leur était possible de créer de nouvelles doctrines.

Il n'en reste pas moins que le mouvement actuel de réconciliation est voulu et mené par l'Esprit Saint. Les requêtes des jeunes ou des foyers mixtes en matière d'intercommunion ont une signification profonde pour la vie de l'Eglise d'aujourd'hui. Par ailleurs le consensus doctrinal au sujet de la foi eucharistique est une promesse assez extraordinaire. L'accord de Windsor, l'accord des Dombes et l'accord entre luthériens et catholiques aux Etats-Unis est significatif à ce sujet et il faut y ajouter, pour les Etats-Unis, l'accord sur la doctrine du ministère. Ces progrès vont créer une situation qui exigera une attitude nouvelle d'ouverture, mais en conformité avec la tradition profonde de l'Eglise. Lorsque nous parlons d'accord sur la foi, nous ne pouvons isoler la foi eucharistique. Il s'agit aussi au moins de la foi trinitaire et christologique, celle que nous professons dans le Credo. Quand cette foi est reconnue, je suis personnellement favorable à une large ouverture à l'hospitalité eucharistique que l'on pourrait également appeler l'admission à l'eucharistie.

Dans l'impatience des jeunes et des foyers mixtes nous reconnaissons volontiers un aspect profondément spirituel. Pourtant nous ne pouvons nous dis-

simuler l'aspect individualiste d'une telle requête. Un fidèle ou un couple ou un groupe ne peut s'isoler de son Eglise. Quand il use de l'hospitalité eucharistique, il engage son Eglise. Les évêques et les prêtres ne sont pas seuls à engager l'Eglise : chaque chrétien reste responsable.

Par ailleurs la pratique de l'hospitalité eucharistique pose la question insoluble de la réciprocité. Il m'est arrivé de rencontrer cette question dans la vie d'un foyer mixte. Le père protestant est admis à la communion dans certains cas, mais la mère catholique pourra-t-elle à son tour communier à la Sainte Cène lors d'un voyage à Taizé ? Pour ma part j'accepterais en vue de sauvegarder l'unité du couple et à condition d'écarter toute ambiguïté de la démarche. C'est ainsi que, pour éviter cette ambiguïté, j'ai demandé que les enfants en soient exclus ; ce qui m'a d'ailleurs été accordé. Alors la partie catholique donnera à sa communion à la Sainte Cène le sens que lui donnent les protestants eux-mêmes, à savoir qu'elle est le mémorial de la mort et de la résurrection du Seigneur. Elle ne pourra y voir la plénitude du dogme catholique.

Nous butons ici sur la difficile question de la réconciliation des ministères. Il n'y a pas en effet d'équivalence : un prêtre n'est pas un pasteur et un pasteur n'est pas un prêtre. Pour nous, l'ordination épiscopale ou presbytérale ou diaconale est l'objet d'un sacrement proprement dit qui, à mon avis, engage une participation nouvelle au sacerdoce du Christ. Je sais que cette position n'est pas admise par tous les catholiques et certains confrères même récuseraient l'idée d'une participation nouvelle au sacerdoce du Christ. Pour ma part, j'estime que cette idée est exigée par le dogme catholique et par le Concile Vatican II.

A propos de la réconciliation des ministères, je critique aujourd'hui la voie que j'ai proposée dans un article de « **La Nouvelle Revue Théologique** » d'octobre 1971. Et tout d'abord je comprends mieux aujourd'hui la nature de la succession apostolique qui n'est rien d'autre que la permanence de l'unicité de la Mission donnée aux Douze. Ceux-ci se sont naturellement adjoint des aides et des successeurs, sans leur communiquer tous leurs pouvoirs mais en se les associant pour l'unique Mission que mentionne la finale de saint Matthieu. Or nous ne connaissons pas d'autre garantie concrète d'entrée dans cette succession apostolique que l'imposition des mains par l'évêque en même temps que se trouve assurée la continuité de la foi

à laquelle sont si légitimement attachés nos frères protestants.

D'autre part, dans mon article, je mettais en cause la « réception » et « l'économie ». Or ayant consacré récemment deux importantes études à ces deux sujets, je me suis aperçu que ni la réception ni l'économie ne sont créatrices. Parfois l'Eglise admet tel ministère et rejette tel autre alors que l'un et l'autre ont bénéficié de la célébration du rite. C'est donc qu'en plus du rite il y a la réception par l'Eglise. Cependant cette réception n'est pas créatrice et suppose toujours le rite célébré dans la foi de l'Eglise.

Toujours dans la perspective d'une réconciliation des ministères, on répète

volontiers aujourd'hui qu'une vraie communauté doit avoir et a de vrais ministères. Or Vatican II a reconnu à la communauté protestante la qualité de vraie Eglise. Il ne faut cependant oublier que, pour Vatican II l'Eglise du Christ et des Apôtres subsiste dans l'Eglise catholique qui est en communion avec les évêques présidés par le Pape. Et lorsqu'on affirme que les Eglises et les ministères protestants sont de vraies Eglises et de vrais ministères, je remarque seulement qu'ils le sont dans un certain sens. Mais s'agit-il de la pleine vérité du ministère issu des Apôtres et de l'Eglise issue des Apôtres ? Ma réponse est négative et j'attire votre attention sur le fait que des simplifications hâtives n'ont jamais favorisé une véritable avancée de l'œcuménisme.

BIÈVRES 72 : A LA ROCHE DIEU

par le Pasteur Georges Appia

LA partie mono-confessionnelle protestante qui se tenait à la maison de la Roche Dieu avait un caractère intime (une quarantaine de participants). Le climat en fut fraternel malgré un programme trop chargé. En bref, retenons trois regrets exprimés et trois pôles qui dominèrent nos entretiens.

Les regrets :

On a constaté le nombre insuffisant des délégués laïcs, si l'on pense au rôle important qu'ils jouent à la base. L'absence des représentants des « œuvres et mouvements », qui vivent souvent dans leur praxis un œcuménisme apparenté à la recherche séculière de l'unité. Enfin les Eglises ou communautés dites « évangéliques » (Réformés du Midi non rattachés à l'Eglise Réformée de France, Baptistes, Pentecôtistes) qui adoptent depuis deux ans une attitude plus ouverte, moins anti-catholique et anti-œcuménique, auraient vraisemblablement accepté d'envoyer des observateurs. Résultat : assemblée trop homogène malgré la présence d'un bon nombre de nouveaux venus.

Les trois pôles :

A) D'abord, bien sûr, l'extrême intérêt soulevé par les enquêtes. Hébert Roux, analysant la synthèse protestante par comparaison avec un questionnaire quelque peu analogue de 1963, nous obligea à une prise de conscience du déroulement historique. Un peu plus de réalisme en ce domaine permettrait que l'im-

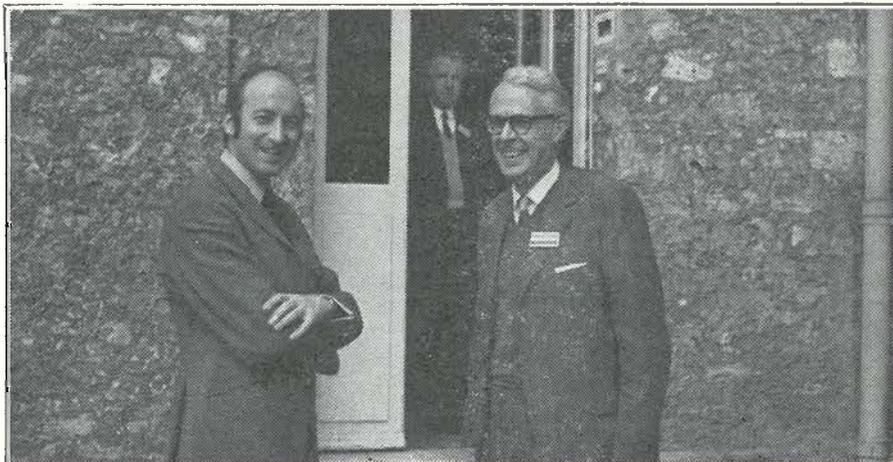
patience manifestée par certains fasse place à la louange pour tout ce que Dieu a fait en si peu d'années pour l'unité de son Eglise. Au Pasteur Asmussen revint de nous présenter la synthèse catholique ; il s'attacha à mettre en lumière à quel point, sans agressivité mais avec une lucide charité, elle constitue une interpellation que le Protestantisme doit recevoir.

B) Un travail en quatre carrefours par thèmes qui, au-delà d'un inévitable désordre, permit à chacun de s'exprimer librement dans un effort de discernement des priorités pour demain.

C) Le thème suggéré par les correspondants est traité par un responsable d'Eglise, le Pasteur

Jacques Maury, un théologien, le Professeur André Dumas, un expert catholique, le R.P. Moingt, s.j. : l'identité du Protestant aujourd'hui, le rôle du Protestantisme français dans le contexte de l'Eglise globale pour demain.

Ces trois approches complémentaires nous contraignirent à un effort de lucidité libéré de tout souci apologétique comme de tout repliement conservateur. Force nous est enfin de constater que le service eucharistique qui nous rassembla renouela notre souffrance de ne pouvoir, au moins en une occasion aussi privilégiée, partager le Corps et le Sang du Sauveur avec les frères qui sont avec nous attelés à la même tâche dans la même obéissance au Christ Jésus.



A droite le Pasteur APPIA en compagnie du P. Roger GREENACRE, vicaire épiscopal de l'Eglise anglicane en France.

L'Unité des Chrétiens n'est pas le problème majeur des travailleurs

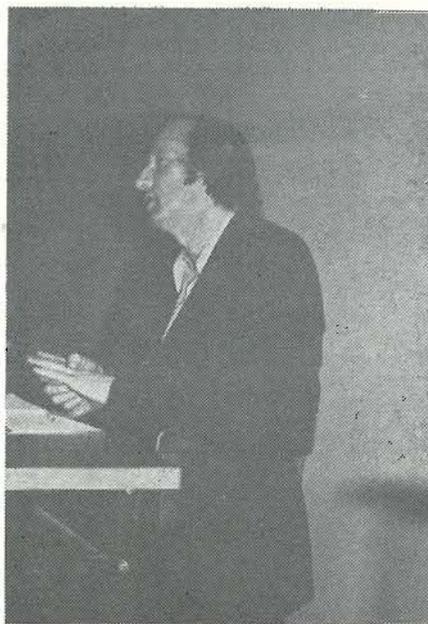
par Fredo KRUMNOW

J'ai rencontré le Christ à 18 ans

JE suis né à Mulhouse. J'ai travaillé là-bas dans le textile pendant 15 ans, d'abord comme ouvrier puis comme employé. Ensuite j'ai été licencié. Je suis devenu secrétaire général, en 1960, de la Fédération C.F.D.T. textile. J'ai été élu en 1970 au 35ème congrès, à la commission exécutive de la Confédération dans laquelle j'ai la responsabilité de ce qu'on appelle chez nous l'action revendicative, c'est-à-dire d'essayer un peu de faire le lien entre tous les conflits - et il y en a pas mal - pour analyser leur signification politique, soutenir les luttes, coordonner les efforts.

J'ai quatre enfants : 2 filles, 2 garçons.

Je suis un militant ouvrier qui essaiera de vous amener quelques réflexions. J'ai beaucoup hésité avant de venir ici, d'abord on me le demande peu. C'est très rare que mon Eglise fasse appel à moi pour ce genre de témoignage. C'est un accident : quelqu'un m'a écouté une fois dans une réunion œcuménique donner un témoignage, il s'en est souvenu et m'a proposé. Qu'est-ce que c'est qu'un témoignage ? Parler de Jésus dans notre vie pendant vingt minutes ? c'est impossible, vous le sentez bien. J'ai rencontré le Christ à 18 ans, donc à un moment où je n'étais plus un enfant auquel on pouvait raconter des histoires. C'était tout de suite après la guerre. La guerre nous avait vieillis, c'était une autre jeunesse que celle d'aujourd'hui : Je vivais en Alsace, mon enfance et ma jeunesse étaient une bataille pour survivre, ce qui conduit à un attachement extraordinaire à la vie et donne un certain optimisme. C'est à ce moment-là, début 45, qu'on m'a demandé un jour de regarder mes copains autrement... c'est-à-dire avec plus d'amour, avec un plus grand sens de responsabilité, j'ai trouvé le Christ à travers la J.O.C. La rencontre a été tout de suite passionnée, totale, absolue, mais cela aussi n'est pas nouveau. A 18 ans, on a besoin d'absolu et heureusement aussi après. Je suis un peu gêné, d'autres se posent peut-être la question : pourquoi ils ont rencontré le Christ, moi j'en suis, au bout de 27 ans, de difficile coha-



bitation, à me poser la question : pourquoi est-il encore là ? pourquoi n'ai-je pas, malgré toutes les contradictions qu'on rencontre dans une vie de militant ouvrier, réussi à m'en défaire ? J'ai beaucoup de camarades militants ouvriers qui ont été amenés à l'abandonner avec beaucoup de bonnes raisons. Je crois que c'est ça la question qu'il faut se poser continuellement quand on est militant et chrétien, surtout dans la classe ouvrière : Qu'est-ce que le Christ vient faire là ? il apparaît tellement comme un corps étranger. Pour moi, s'il est toujours présent, ce n'est pas une question de fidélité romantique, sentimentale, à la guimauve. Il y a différentes façons de vivre la foi : Ou bien s'aplatir devant elle, ça arrive ! Ou bien lutter avec elle, tous les jours l'interroger continuellement, la mettre d'une façon permanente à l'épreuve des questions qui se posent. Dans le deuxième cas, on vit en général à la frange - je mettrai cela au pluriel aujourd'hui - des Eglises, à la frange intérieure, la frange vivante. On n'est pas toujours sûr d'y être, on n'est pas toujours sûr de partager la vérité commune.

Prendre conscience du monde qui nous entoure

Après cette petite introduction, j'essaierai tout simplement d'aborder l'une ou l'autre contradiction qui, pour une vie de militant ouvrier, vient obligatoirement et qu'il faut, bien sûr, surmonter. Contradiction entre la vie militante et la foi. Nous parlons ici de Jésus à un moment où beaucoup le découvrent d'une façon étrange : quand on voit les affiches, la publicité à Paris sur Jésus. C'est surprenant qu'il devienne une vedette qu'on met à toutes les sauces. Cela répond, bien sûr, à une sorte de besoin d'absolu des jeunes, mais aussi à un besoin d'évasion et de rêve et c'est extrêmement dangereux. C'est une deuxième vague d'opium pour le peuple, ce Christ sauveur, refuge, ce Christ évasion. C'est déjà une première contradiction : les chrétiens passent pour des sentimentaux, des irréalistes, des rêveurs, ils s'attardent sur de petits faits. Nous sommes - au moins pour ceux qui sont militants ouvriers - continuellement accusés d'être des rêveurs, des irréalistes, des gens qui ne font pas une analyse scientifique et rationnelle du monde dans lequel nous sommes. Il faut absolument que le chrétien, pas seulement parce qu'il est chrétien, mais comme tout homme dans ce monde d'aujourd'hui, fasse continuellement une analyse rationnelle de son environnement, de la société dans laquelle il est engagé, analyse la plus objective et scientifique possible. C'est une des données de l'action, de l'action syndicale, politique d'aujourd'hui, que d'examiner le monde avec une intelligence collective. Cette analyse est une nécessité, un besoin de survie de l'humanité et de l'homme. Pour le Chrétien, c'est une façon de vivre son amour pour les autres, et pour les choses d'aller plus loin dans la recherche de la vérité. Cela me semble très important. Que voulez-vous que fasse l'amour en dehors des réalités objectives, sinon de se tromper, être sur des chemins qui ne sont pas les bons ? Le Christ d'ailleurs s'est incarné dans les réalités de son temps. Aujourd'hui elles sont différentes mais où voulez-vous que les hommes trouvent le Christ si ce n'est dans cette vie réelle, matérielle dont ils cherchent la signification ? Il y a un grand problème entre nous et les ma-

térialistes là-dessus. Pour moi, en fin de compte, et je ne suis pas le seul, il y a une sorte d'option très optimiste. La recherche de la vérité objective, de la situation dans laquelle nous vivons, ne peut pas aller à contresens de la recherche de Dieu, ce n'est pas possible. Il faut compter que s'il n'est pas possible aujourd'hui de parler d'amour et de charité sans évoquer le christianisme, en 1972, ce serait une erreur, une malhonnêteté intellectuelle, de parler d'analyse scientifique d'une situation sociale et politique sans recourir à Marx. C'est une des données du problème. Le chrétien engagé a ce besoin de se situer, de prendre conscience du monde dans lequel il est. Il faut être conscient des rapports politiques, économiques et sociaux d'exploitation, de domination, d'aliénation, de concentration de la propriété aux mains de minorités, de la monopolisation du pouvoir au plan international, de l'accaparement des fortunes, de la propriété, de l'accroissement des inégalités. Dans un monde capitaliste, cela suppose un diagnostic de la société, un examen lucide du prototype qui nous est proposé pour l'avenir de l'humanité, en particulier celui des Etats-Unis du Nord avec un corollaire de problèmes insurmontables : guerres coloniales sans fin, colonialisme économique à défaut de guerre coloniale, ségrégation raciale, inégalité entre les hommes et les femmes, interrogations profondes de la jeunesse par rapport à une société de plus en plus absurde, chômage, degré critique de pollution, gaspillage, etc... C'est une exigence constante pour le chrétien de se prêter, à l'encontre de ce qu'on lui reproche, à une volonté collective d'approcher les données objectives de la situation dans laquelle il est, et cela non pas à partir des principes mais des faits et de la matérialité des faits.

La dimension sociale et politique de l'amour

Moi, je ne crois en Dieu que parce qu'il est Amour et en Jésus parce que par lui ce Dieu amour s'est révélé. Bien sûr, au début, comme beaucoup, je l'ai rencontré d'une façon partielle, un peu infantile, incomplète, par le petit fait, la petite action, le petit geste, pour soulager la misère, les injustices, pour lutter pour la dignité. Je me rappelle très bien le premier qu'on m'a demandé de poser. C'était au lendemain de la libération ; il y avait des réfugiés qui arrivaient à Mulhouse : ils n'avaient pas de lits, ils n'avaient pas de quoi se loger. On m'a dit : « tu as des copains, il faut que tu cherches des lits pour ces gens-là ». Je m'y suis mis, les copains s'y sont mis, on a trouvé des lits, des couvertures, tout ce qu'il fallait. Puis, j'étais à l'époque dans une petite Caisse d'Epargne à travailler comme apprenti. On m'a

dit « il y a une injustice en matière de salaires ». Je suis allé au syndicat et on s'est bagarré pour essayer d'obtenir un rappel qui nous était dû. C'est important tout cela parce que c'est l'action qui provoque la foi, qui provoque l'amour et en fin de compte avec lui l'esprit d'accueil, la disponibilité. Une succession de « oui » à toute une série de sollicitations pour l'action est extrêmement importante. Dans le monde d'aujourd'hui, le geste, cette petite intervention partielle est forcément limitée et devient insuffisante. L'amour prend alors obligatoirement une toute autre dimension, collective donc sociale, économique et politique. Je voudrais prendre quelques exemples très simples ; on est tous interpellés par les problèmes de ce genre-là.

Il n'y a pas tellement longtemps, j'ai dû faire un séjour à l'hôpital, j'ai cohabité avec un ouvrier portugais. Il ne comprenait pas un mot de français, j'étais son petit secrétaire, on est arrivé à se comprendre, on a fraternisé. Après l'hôpital, je suis allé lui dire « je viendrai te voir chez toi ». . . — « Oh ! non, non, j'irai te voir chez toi . . . » — Il est venu chez moi, à un moment je lui ai quand même proposé d'aller le voir chez lui. Il était gêné parce qu'il habitait dans une cave avec sa famille (2 m x 2,20 m). Il payait d'ailleurs 180 F. de loyer pour ça, à un autre Portugais qui avait acheté une maison et qui la louait par petits carrés. La charité simple, celle du « j'ai été malade, vous m'avez visité . . . » c'était de trouver une solution. Alors une femme et moi nous sommes mis à chercher, cela a pris 3 ans, maintenant il a trouvé un peu mieux. Ça c'est la petite dimension, la grande, c'est qu'il y a un émigré sur cinq à St-Denis, qu'il y a un scandale collectif, qu'il faut mener une action

syndicale et politique puissante, remuer le monde, arriver à organiser les actions politiques, mobiliser les masses, provoquer une prise de conscience. Il y a là, un problème qui est actuel pour tous les chrétiens. Comment donner au message d'Amour une dimension sociale et politique ?

La lutte des classes

Les classes existent, ce ne sont pas les travailleurs qui les ont faites. C'est un processus d'exploitation qui a été mis en place par ceux qui dirigent la société actuelle. C'est une réalité. Au début de ma vie active dans les milieux chrétiens, j'avais l'impression qu'on voulait résorber ce problème d'une façon artificielle. Il s'agit d'un terrible fossé entre des gens dans des situations absolument différentes : ceux qu'on peut licencier et ceux qui peuvent licencier les autres ; ceux qui profitent du travail des uns et ceux qui se font exploiter ; ceux qui sont dominés d'une façon permanente et ceux qui sont en position permanente de domination. Sur ce fossé, les chrétiens prétendaient vouloir jeter des ponts par la vie de foi, l'eucharistie, etc ; un peu comme quand on met un filin d'un côté du fossé jusqu'à l'autre et qu'on fait les funambules dessus ; je n'ai jamais été pour les funambules, je suis trop réaliste. Il y a une autre façon de combler le fossé, c'est de prendre des bulldozers, de rallier, si possible, tous le même côté. Que les chrétiens abandonnent l'autre rive, celle des exploités, des profiteurs, des riches, de ceux qui accaparent le pouvoir, la fortune et les biens. Ce serait vite fait, mais il y en a qui s'y accrochent. C'est des gens qui auront du mal à passer par le trou de l'aiguille dont le Christ



« Être conscient de l'accroissement des inégalités . . . »

parle quand il évoque les riches et leur passage au Royaume. C'est du domaine de l'im-pos-si-ble. Pour moi, c'est cela la lutte des classes. On est engagé dans une guerre permanente. Pour nous, c'est un problème réel. C'est une obligation de notre temps que de lutter contre une société d'exploitation et d'aliénation. Dans la mesure où l'on a ce projet, il est évident qu'il faut s'y situer comme un acteur. Je m'y suis toujours situé d'une façon active me rappelant d'ailleurs que dans la même situation que nous, le Christ, lorsqu'il est entré au Temple et qu'il a vu les marchands, les voleurs, les ripailleurs, les escrocs occuper le plateau, le Christ lui-même, le Christ si doux pour présenter habituellement la deuxième joue, s'est fait un fouet de cordes pour les en chasser. Nous sommes dans cette situation, nous sommes en face d'un monde où une certaine minorité usurpe ses droits et exploite les autres. C'est notre devoir d'homme et de chrétien de les en chasser.

La Foi frein ou moteur

Une autre critique à laquelle nous devons faire face, c'est celle du chrétien « frein ». Je suis allé plusieurs fois en Yougoslavie. J'ai discuté avec des communistes. J'ai demandé à un gars du Comité central du P.C., si on était toujours exclu du parti Communiste de Yougoslavie, si on ne faisait pas une profession d'athéisme. « Non, nous n'en sommes plus là, mais ça ne va pas ensemble, car comment un chrétien veut-il et peut-il travailler pour l'émancipation des hommes et de la classe ouvrière en croyant ? pour lui, le monde est au-delà, ailleurs ». J'ai essayé pendant toute une soirée de lui expliquer que justement il se trompait parce que pour le chrétien le monde est « ici » et que pour lui, son état est d'être amour ; que ça l'obligeait à aller plus loin, beaucoup plus loin qu'un autre qui ne croit pas. Au moins aussi loin dans la lutte pour l'émancipation et la liberté des hommes ; en fait beaucoup plus loin dans la prise en charge des réalités de la lutte dans laquelle nous sommes engagés, car l'amour doit le conduire plus loin. A la fin de la discussion, il m'a dit : « Tu comprends, si le christianisme n'était plus un frein... ça se poserait tout autrement, on pourrait certainement faire du chemin ensemble ». C'est de cette façon-là, que la question se pose dans la classe ouvrière. Le jour où le christianisme ne sera plus un frein mais un moteur de la lutte des opprimés et des exploités... Mais la preuve reste à faire tous les jours.

Je crois en la Résurrection

La foi ce n'est pas quelque chose qui ne s'explique pas. C'est une recherche continue d'explication. Je voudrais prendre l'exemple de la ré-

surrection, puisqu'on est à Pâques. On se pose des questions, on recherche. Il m'est déjà souvent arrivé de discuter de la mort et de la résurrection avec des gens qui n'ont pas de foi, avec des militants. J'explique toujours que le problème n'est pas de savoir si on croit en la résurrection ou pas, mais si on croit en l'Amour ou non. Si on croit en l'Amour, la résurrection en est la conséquence logique. Imaginez que cette humanité qui en est à son début d'une lutte pour maîtriser les richesses, le progrès, arrive un jour à une société dans laquelle l'amour trouvera sa place, qu'elle en arrive à ce point débouchant sur l'amour et donc forcément sur le Christ puisque Dieu est amour. Pouvez-vous imaginer alors que maîtrisant enfin les données de la vie notamment la connaissance de la vie et de la mort, pouvez-vous imaginer que des hommes et des femmes en arrivant là, puissent vivre dans une société d'amour sans se retourner en arrière, sans redécouvrir tous ceux qui les ont amenés par la lutte, la souffrance, le sacrifice, la mort jusque là ? Pouvez-vous imaginer qu'une humanité arrivant à vivre l'Amour dans toute sa dimension individuelle et collective accepte que des générations se soient sacrifiées pour elle ? Ce serait un monde d'égoïstes s'il n'essayait de ressusciter tous ceux qui l'ont amené jusque là. Je ne sais comment ils feront, mais le jour où on me remettra sur pieds, j'aurai du boulot, parce qu'on en aura des joies à ressusciter, des camarades qu'on a rencontrés, qu'on a vus à l'œuvre, qu'on a vus vivre autour de nous généreusement, qu'ils aient ou non la foi, ceux qui ont vécu pour les autres. Je vous dis tout simplement cela pour expliquer à partir d'un aspect de la foi du chrétien que la vie d'engagement donne une tout autre dimension aux données de la foi. Elle

ne peut pas être individuelle, elle est forcément collective.

L'Unité des Chrétiens ? Vous savez, ce n'est certainement pas la première question que se posent les travailleurs, catholiques ou protestants. Ce n'est pas eux qui font des distinctions, ne vous faites pas d'illusion là-dessus. Ou bien ils sont dans le feu de la bagarre ou ils sont de l'autre côté de la barricade. Les différences théologiques ne les embarrassent pas. Si les chrétiens étaient effectivement unis pour se trouver dans le coup de l'aventure humaine, mais alors en plein dans la lutte !

Je suis allé en Alsace dimanche dernier ; j'étais à la Messe. Au retour, un vieux curé nous demande : « C'était bien la Messe ? » — « Oh ! oui, comme opérette latine, c'est très bien, la chorale est bonne ». Un moment donné, ma femme dit : « Il y a quand même un peu trop de latin ». Il répondit : « Vous êtes toujours critique... Nous, il faut que l'on contente tout le monde, les vieux, les pauvres, les riches... ». J'ai dit : « Alors là, non ! l'Eglise n'est pas là pour contenter tout le monde ». Là, il y a le fond du problème, celui de l'engagement, de la participation. Dans un combat, forcément on prend parti. On ne peut pas être là pour tout le monde. Ce qui est important pour le chrétien, c'est de se battre, donc de prendre parti.

J'ai pensé souvent au problème de l'Unité des chrétiens, mais ce n'est pas le problème majeur dans la classe ouvrière. Le problème majeur de la classe ouvrière, c'est de rencontrer les chrétiens et de les trouver chrétiens dans la lutte, c'est cela le problème majeur. Alors si on peut mieux surmonter cette contradiction ensemble que séparé, tant mieux, mais c'est ça le problème majeur.

Comprendre ce qui se passe aujourd'hui

Le climat de Bièvres était extraordinairement confiant et fraternel. La présence, le jeudi 6 avril après-midi, d'un syndicaliste chrétien, d'un responsable de la Cimade, d'un étudiant de la J.E.C., d'une sociologue, membre d'une communauté de base fut un événement dans cette assemblée de type très nettement ecclésiastique. Le fait que les prêtres, les pasteurs, des évêques, les responsables d'Eglise aient entendu cette interpellation au point d'en être profondément secoués est un fait positif. La présence de responsables fut une bonne chose. Leur attitude marque un effort de leur part pour véritablement comprendre ce qui se passe aujourd'hui et pour envisager dès maintenant certaines modifications dans la façon dont ils percevaient les différents aspects du problème de l'Unité. Ne serait-ce pas la performance essentielle de Bièvres 72 de nous avoir tous convaincus que nous n'avons encore parcouru que les tout premiers kilomètres d'une route toujours difficile et passionnante, celle de l'Unité voulue par le Christ ?

Georges APPIA (Paris)

L'Unité des Chrétiens, un problème jamais posé dans les "groupes de base"

par Danièle LEGER

Fluidité du phénomène « petite communauté »

J'ai 25 ans, je suis parisienne, de milieu universitaire. J'ai fait Sciences Po - des études de Droit - et puis mai 1968 état intervenu, je me suis retrouvée en train de faire de la sociologie et plus spécialement de la sociologie des Religions.

Je viens de terminer une thèse sur les représentations politiques et les représentations religieuses chez les Etudiants catholiques en France au cours des cinq dernières années.

Maintenant je travaille sur les Communautés de base.

Je fais moi-même partie d'une « Commune » qui ne s'est pas d'abord réunie pour des raisons religieuses, mais essentiellement pour des raisons politiques.

Nous sommes un groupe : 4 ménages et 3 célibataires. Nous avons un projet politique commun, mais il se trouve également que nous avons une expérience religieuse commune. Notre préoccupation a été précisément d'établir une certaine circulation entre ces deux types d'expérience, en essayant finalement de les concrétiser l'une et l'autre dans notre mode de vie le plus quotidien, dans la façon d'élever les enfants de la Communauté et dans la façon de gérer nos biens, c'est-à-dire de les partager.

J'ai hésité également à venir pour une raison bien simple qui tenait au fait qu'on m'avait demandé d'être en quelque sorte le porte-parole des groupes de base et que je m'en sentais bien incapable, car il est impossible de parler des groupes de base, des communautés de base et des groupes informels comme d'une réalité uniforme.

En effet, ce n'est pas la peine de détailler cette extraordinaire fluidité du phénomène des petites communautés, des Communautés informelles plus ou moins dissidentes. Ce n'est pas la peine de détailler non plus la variabilité des raisons qui font que des individus se réunissent dans ces petites communautés plus ou moins clandestines, plus ou moins séparées de toute institution homologuée. Ce sont quelquefois des raisons exclusivement religieuses. Ce sont plus souvent un ensemble de raisons qui font de ceux qui se réunissent dans des Communautés, des « dissidents sociaux » sur tous les fronts. Je n'évoquerai pas non plus la diversité

de leur mode d'organisation. Que ce soit des groupes à réunions épisodiques ou que ce soit, ce qui est plus rare, des « communes » où les gens vivent complètement ensemble. Donc, tout ce que je pourrai dire est bien précaire et j'en suis très consciente. Je voudrais simplement présenter quelques éléments de réflexion qui viennent à la fois des rencontres que j'ai eues pour des raisons professionnelles quasiment avec des communautés de base et de l'expérience dans laquelle je suis moi-même partie prenante. Ma première difficulté était donc de préciser ce dont je parlais.

Le seul problème : croire en Jésus-Christ

Ma seconde difficulté plus intimement liée au thème qui m'a été proposé, c'était que le problème spécifique de l'unité des chrétiens n'est jamais posé en tant que tel dans les groupes de base, qu'ils soient homogènes catholiques, homogènes protestants ou mixtes. Je puis témoigner du désintérêt total de ces groupes, parmi d'autres désintérêts, d'ailleurs s'agissant de leur institution religieuse de référence : parmi ces désintérêts, il y a en tous cas le désintérêt pour tout ce qui concernerait une coordination des stratégies ecclésiales programmée par le haut et dans laquelle, il ne faut pas le cacher, sont interprétées spontanément les initiatives officielles en matière d'œcuménisme. La méfiance à l'égard de toutes les initiatives des appareils s'étend en particulier aux initiatives œcuméniques.

Aussi, tout à fait récemment, au cours de la dernière Semaine de l'Unité, j'étais avec un ami, membre d'une communauté de base, devant une affiche qui avait été apposée dans un Centre Etudiants indiquant une réunion commune, protestants-catholiques, dans une église parisienne. Et ce garçon de s'exclamer : « non, ce n'est pas possible, ils en sont encore là ! Mais l'Unité est faite, à la base et dans l'action, et contre eux par-dessus le marché ! ». Je n'ai pas relevé sur le moment ce que la formule pouvait avoir d'abrupt. Je n'adhère d'ailleurs pas à cette proposition, à mon avis rapide. Je crois qu'elle était surtout motivée par une volonté de prendre le strict contrepied de toutes les tentatives des institutions pour ac-

order des violons dogmatiques, théologiques. Car le seul problème qui se pose est : « est-il encore possible de croire en Jésus-Christ ? » Cette question est suffisamment brûlante pour que le problème de relations entre institutions, de relations entre confessions, soit passé au second plan.

Se distancer

par rapport aux Institutions

Les traits communs des groupes de base, si tant est qu'on peut identifier des traits communs dans ce phénomène multiforme, me semblent être malgré tout, un souci d'établir une distance entre des expériences qui se veulent limitées — prudentes quelquefois — audacieuses quelquefois — mais avant tout, autonomes, et les institutions ecclésiales quelles qu'elles soient.

On est tenté, bien sûr, quand on songe à la protestation développée par les groupes de base, à l'encontre de la structure ecclésiale dominante, qu'elle soit catholique ou protestante, de s'arrêter au cas des plus radicaux d'entre eux, de retenir par exemple, les comportements dissidents les plus caractérisés (par exemple les groupes de base qui célèbrent l'Eucharistie sans prêtre) ou de retenir les formulations critiques les plus explicites, les plus abruptes, du genre de celle que je vous ai citée tout à l'heure. Mais nombreux sont les groupes qui, au sein même des paroisses et sans violence verbale à l'encontre de l'institution ecclésiale ou de ses instances de pouvoir, entendent simplement aménager les rapports interpersonnels entre leurs membres en vue de faire pièce à l'anonymat de l'assemblée dominicale. Leur propos avoué est essentiellement de faciliter au sein d'un groupe restreint l'expression religieuse la plus spontanée possible de tous, qu'implique à leurs yeux une vraie fidélité ecclésiale.

Alors, vous me direz : « rien de très extraordinaire là-dedans », sans doute, mais il reste que ces expériences limitées, en vue d'assouplir et de simplifier les rapports entre clercs et laïcs, ou plus généralement entre responsables reconnus comme tels et fidèles, peuvent être analysées comme la tentative la plus élémentaire de redistribution de

l'autorité au sein de la structure ecclésiale. Elles sont moins lointaines en ce sens des groupes les plus autorégulés, les plus indépendants, les plus émancipés qui constituent la pointe la plus avancée du phénomène, que ne consentiraient à l'admettre les uns et les autres.

Ce qui est en jeu dans ces Communautés de base, sous quelque forme que ce soit, timide ou très audacieuse, c'est un mouvement d'appropriation de l'initiative qui établit la distance entre ces groupes et l'institution ecclésiale, par rapport à laquelle ils se définissent, ne fût-ce que pour nier le lien qui les unit à elle. Je voudrais simplement vous apporter quelques faits d'observation.

Le refus de toute suscitation extérieure

D'abord, ces groupes ne demandent à personne l'autorisation de se créer. L'initiative de la création revient, dans la plupart des cas, aux groupes eux-mêmes et en tout cas les intéressés ne se sentent plus tenus d'investir leurs énergies militantes ou leurs exigences de recherches dans les cadres préétablis d'un mouvement ou d'une paroisse. Et ceci est aussi vrai, à ma connaissance, pour les groupes protestants que pour les groupes catholiques. Ils refusent très largement de faire leurs, sans examen, la doctrine ou les objectifs apostoliques pré-définis, d'une organisation déjà existante. Ils tentent au contraire, d'élaborer eux-mêmes les modalités pratiques selon lesquelles ils entendent se regrouper. Ils entendent se tenir à l'abri de toute programmation extérieure de leurs activités, en vue de définir eux-mêmes ce que peut être un groupe religieux dans un contexte sécularisé. Les intéressés ont la volonté de ne pas référer leur action à une stratégie pastorale décidée et mise en œuvre par une instance organisatrice en dehors d'eux.

Le refus du système d'emprise des institutions ecclésiales aboutit dans certains cas à une recherche d'autonomie aussi complète que possible. Dans le même mouvement, l'appui d'une ecclésiologie ou d'une théologie homologuée est fréquemment refusé, en tout ou en partie. La volonté s'affirme sous des formes diverses d'élaborer une ecclésiologie de la base, de retrouver un discours religieux propre, précaire sans doute, révocable, mais qui soit ajusté à l'expérience individuelle et collective des membres du groupe. Et vous voyez à quel point, dans ces conditions, le problème de l'unité ne peut pas être un problème posé en général, dans ces termes abstraits, de relations entre des institutions négociées par leurs appareils respectifs.

Pour ces groupes, si unité il y a, elle se réalise dans la recherche concrète, sur le terrain, avec des protestants ou des catholiques rencontrés. Et la plupart du temps, d'ailleurs, on ne peut pas dire que ces groupes « mixtes » passent beaucoup de temps à confronter des différences de confession : ils sont beaucoup plus préoccupés de faire face ensemble à cette étrangeté du langage religieux tenu aussi bien par l'une, que par l'autre, de leurs institutions de référence.

Le refus de toute programmation de la pensée, radical dans certains groupes, au point de les convier à refuser toute adhésion à une espèce de corpus doctrinal prédéterminé et absolutisé, se double d'un refus, partiel ou absolu, de toute programmation de l'expression religieuse et notamment de l'expression culturelle.

Un seul objectif : dire Jésus-Christ

Réfléchissant au problème de l'unité, je constate évidemment que l'existence de confessions différentes, inscrites dans des institutions différentes, est un fait. Mais j'ai une impression d'étrangeté en ce sens que, par ailleurs, je vois des gens qui se posent le problème de façon absolument différente. Et je suis persuadée qu'alors que dans les deux cas se joue finalement la même chose, c'est-à-dire la possibilité de dire Jésus-Christ aujourd'hui, les uns et les autres ont le sentiment de ne rien avoir à se dire. Voilà pour moi, la difficulté que je perçois d'être aujourd'hui ici alors que de façon beaucoup plus quotidienne, je rencontre des gens pour qui, par exemple, l'intercommunion est de fait pratiquée, parfois fréquemment (simplement, on a compris qu'il ne fallait pas le crier sur les toits si on voulait avoir la paix !). Bien sûr, on est tenu de noter qu'il y a une distance très fréquemment observable entre ce que les gens voudraient faire, aussi bien en matière d'Unité d'ailleurs, qu'en tout autre domaine, en matière de spontanéité liturgique, etc. Mais il faut bien admettre que cette revendication là est pratiquement présente dans tous les groupes de base qui réunissent à la fois des catholiques et des protestants. Régulée la plupart du temps dans une pratique semi-clandestine de l'intercommunion, elle pose aujourd'hui le problème de leur intégration à des institutions religieuses homologuées. La question de l'intercommunion rejoint d'ailleurs un problème plus général, qui est celui des sacrements. Par exemple, pour les groupes catholiques, la place accordée dans chaque groupe à la vie sacramentelle et au prêtre cons-

titue un révélateur très significatif des rapports que le groupe de base consent à entretenir et entretient de fait avec le corps ecclésial institutionnalisé — et je pense que dans bien des cas on mesure mal ce qui se joue de grave pour ces gens-là, s'agissant de leur appartenance ecclésiale, quand ils posent simplement le geste de refuser de faire baptiser leurs enfants ou de refuser — disons — les formes traditionnelles de formalisation religieuse des actes essentiels de la vie comme le mariage, par exemple. A fortiori quand ils vont jusqu'à admettre — j'ai vu le cas dans des groupes où cela a été l'objet d'une décision collective — au partage eucharistique des incroyants déclarés qui demandent à s'associer à un signe de fraternité.

Ne croyez pas que ces gens-là, même les plus radicaux d'entre eux, se jettent dans des expériences de ce genre tête baissée parce que c'est la mode. Quand des gens se posent réellement le problème : « nous partageons le même type de lutte, nous partageons le même type d'engagement et de recherche, nous sommes, les uns, incroyants déclarés, les autres, croyants déclarés, nous pouvons partager le pain ensemble, étant entendu qu'on sait très bien que les uns y verront un signe de communion fraternelle, les autres y investiront une « charge religieuse différente ». Il y a là une question vitale pour eux. Je ne juge pas ici de la validité de l'opération. Et je ne prétends pas d'ailleurs qu'elle soit fréquente. Je veux simplement dire que, compte tenu des problèmes que pose, dans la plupart des groupes, le fait même du partage eucharistique, la question de l'intercommunion est seconde, sinon secondaire.

Il faut avoir bien conscience que dans ces groupes de base, s'opère, selon une formule de Jean SEGUY, « la prise de l'autorité par le chrétien non clerc : la régulation du sacrement, forteresse de la spécificité sacerdotale, passe, quelle que soit la modalité du rite, des ministres au bénéficiaire. Il n'y a plus de consommateurs laïcs, mais des laïcs qui se font servir, des laïcs qui régulent le sacrement ». Même si les formes prises par ce mouvement sont — je le répète — limitées et dans bien des cas assez distantes des proclamations verbales. Reste que c'est ça qui est en jeu et que c'est pour ça que les institutions officielles ont raison de s'inquiéter du développement des groupes de base.

Pour ma part, je suis persuadée que c'est un phénomène d'effervescence très difficilement contrôlable, mais je pense qu'il y a des raisons de se poser aujourd'hui le problème de l'appartenance ecclésiale pour tous ces groupes, « radicaux » ou non.

La critique de l'Institution ecclésiale

Dans un certain nombre de groupes, (c'est massivement le cas des groupes étudiants), cette opération de reprise de l'initiative s'ancre dans une critique ouverte de l'institution ecclésiale et de son fonctionnement. Grosso modo, trois axes à cette critique.

D'abord, les Eglises sont pétrifiées et de ce fait elles sont répressives, l'institution a englué l'inspiration chrétienne.

Pour ma part encore, je le répète, je prendrai quelques gants avant de faire appel trop facilement de l'inspiration contre l'institution : c'est si facile de faire appel de Jésus-Christ contre l'Eglise ! Cependant, il a bien fallu à un moment ou à un autre, qu'on en parle de Jésus-Christ ! Le support institutionnel de la prédication est une réalité historique et sociologique. Il reste que ce qui est mis en cause c'est, quelles que soient les formes que cela peut prendre selon les Eglises, l'existence d'une bureaucratie, l'existence des corps de spécialistes du langage, du discours et de l'expression religieuse — la pesanteur, l'absence de circulation de l'information.

La critique porte surtout dans ces groupes, sur le rôle joué par les « idéologues », que sont les théologiens — étrange retournement quand on songe au rôle de libération par rapport aux discours officiels qu'ont pu jouer des théologiens il n'y a pas si longtemps. Si l'Eglise se voit aussi reprocher d'être une structure répressive pétrifiée, c'est souvent parce que l'on considère qu'elle reproduit, à son échelle propre, (je dis l'Eglise parce que je pense surtout à des communautés catholiques que je connais, mais je connais des groupes de protestants pour lesquels le problème se pose dans les mêmes termes) les mécanismes de domination et de répression intellectuelle qui sont ceux de la société globale et qu'elle tend à justifier en termes religieux. Un lien direct est établi entre la distribution du pouvoir dans l'Eglise et la compromission de cette Eglise avec les forces sociales détentrices du pouvoir dans la société globale.

Corrélativement, elle se voit reprocher sa participation à l'idéologie dominante. Dès lors, tous ceux que leur choix politique, leur solidarité de classe conduisent à contester l'organisation sociale et politique dans toutes les institutions sociales, se découvrent de fait et sans l'avoir nécessairement cherché, marginalisés au sein de l'institution ecclésiale, dont ils mettent en cause la fonction sociale. Bien sûr, toutes les communautés de base ne développent pas une analyse politique aussi systématique. Il reste que la plupart d'entre elles ne veulent

plus entendre parler de ces institutions « ouvertes à tous », entre guillemets, de ces prêtres « hommes de tous » entre guillemets. Il faut avoir conscience que l'objectif de ces groupes est souvent de provoquer les Eglises à devenir des Eglises partisans, en choisissant leur camp.

Ne voyez pas dans mon propos une volonté polémique. Simplement, à travers le mouvement des communautés de base, à travers l'expérience que je mène moi-même, tant sur le plan politique que dans une communauté précise, je constate la connivence de fait des appareils avec un ordre social déterminé. Quel que soit le mode d'explicitation du fondement politique de cette proposition, très variable selon les groupes, elle peut être formulée de la façon suivante : L'Eglise ne peut



Danièle Léger :
« La véritable question est celle de la crédibilité même du message chrétien aujourd'hui... »

pas prendre ses distances par rapport aux autres groupes sociaux, elle ne peut pas réclamer au nom de la Révélation dont elle se déclare porteuse, sa mise à part au sein de la société globale. Avec des degrés divers dans l'opposition, c'est contre cette prétention des corps religieux que s'inscrivent en faux les communautés de base que j'ai observées et aussi celle à laquelle j'appartiens.

D'où cette espèce d'étrangeté, je le répète, qu'on peut éprouver en voyant des groupes négocier en quelque sorte l'unité (sans caractère péjoratif du tout), comme si elles étaient elles-mêmes unifiées, sûres de leur consensus interne, alors qu'en fait, elles sont elles-mêmes traversées par une série de conflits et de luttes qui ont plus

de réalité, me semble-t-il, que les homogénéités dont elles se prévalent les unes et les autres. Y a-t-il bien deux interlocuteurs face à face ?

Reprenons si vous voulez la problématique développée par les plus politisés des groupes de base à référence religieuse. Elle permet, je crois, d'éclairer la façon dont est posée (ou plutôt, n'est pas posée) par eux, la question de l'unité des chrétiens. (Inutile de préciser que les considérations qui suivent ne valent pas pour l'ensemble des groupes de base mais seulement pour certains d'entre eux. Je suis bien consciente de choisir parmi eux...).

Rendre son contenu à la notion de « Salut »

Ce qui me paraît important, c'est le renversement de perspective qui s'opère dans ces groupes. On n'attend pas du groupe religieux qu'il prépare dans la société l'irruption du Royaume, mais on attend une transformation globale de la société, parfois très explicitement d'une révolution socio-politique, qu'elle manifeste la plausibilité des propositions religieuses développées par le groupe religieux.

L'engagement socio-politique des chrétiens ne peut pas rester un détournement apostolique tendant à imprimer à la société un ordre chrétien qui serait finalement régulé par l'Institution ecclésiale. Ce qui compte finalement, c'est que, dans ces communautés se joue une volonté de renouvellement radical de la Société qui englobe à la fois la société politique et la société religieuse.

On attend de la critique socio-politique des institutions ecclésiales qu'elle permette aux chrétiens de remplir valablement leur mission prophétique, leur tâche d'annonce du Royaume. On attend de la participation concrète des chrétiens aux tâches de désaliénation qu'elle rende quelque contenu à la notion chrétienne de Salut. Non pas sur le mode de la superposition des objectifs politiques et de cette annonce chrétienne du Salut : mais « quel sens cela peut-il bien avoir de prononcer le mot « salut » quand concrètement, les institutions, les groupes religieux, les corps religieux ne sont pas engagés dans une lutte pour rendre la notion de libération plausible aux hommes d'aujourd'hui ? ». Telle est la question abondamment posée dans les communautés de base.

Tous les groupes de base sont loin d'explicitement une telle problématique politico-religieuse, mais je crois qu'on doit prendre acte d'un fait très généralement observable et qui n'est pas sans rapport, je pense avec cette redéfinition entreprise par certaines communautés de base

des relations entre adhésion religieuse et engagement politique. C'est le souci non seulement affirmé, mais très généralement mis en œuvre qu'une option religieuse commune ne soit pas le seul principe du regroupement, mais que la Communauté soit d'abord un lieu d'échanges à tous les niveaux, un lieu où il soit possible de mettre en œuvre une recherche intellectuelle, une recherche politique, une recherche pédagogique, etc... et une recherche proprement religieuse.

C'est la participation commune à cette recherche intellectuelle, à la vie locale, à la tâche politique, qui rend légitime et possible, selon les participants, la vie proprement religieuse du groupe. C'est en fonction de cet acquis commun, de cette histoire commune, que les individus se proposent de redéfinir le contenu d'une recherche qualifiée de religieuse. L'emploi des termes, je le répète, est lui-même significatif d'un retournement du mode de fonctionnement familial aux regroupements traditionnels. Loin de constituer la référence constante, c'est le contenu de la foi qui devient problématique, alors que les modes de participation à la vie sociale sont définis a priori, sans référence religieuse explicite, en fonction de solidarités de classe concrètement vécues.

Cela ne requiert pas forcément que tout le monde dans ces communautés appartienne au même groupe politique. Cela veut dire que d'après les intéressés, il n'y a pas de possibilité d'accéder à une expression religieuse si un accord minimum, (un accord qui suppose un engagement concret sur le terrain) n'existe pas en ce qui concerne l'organisation même de la société.

Voilà, si vous voulez, très sommairement le contexte général de beaucoup de ces groupes. Que devient dans ces conditions la question de l'unité des chrétiens ? si tant est que le problème se pose, je le répète. Il est clair que nombreux sont les groupes de base où les solidarités religieuses sont infiniment moins vigoureuses que les solidarités non religieuses. Je m'explique.

Des solidarités fondatrices d'une recherche commune

Les solidarités non-religieuses, celles qui se jouent dans l'action politique, dans le travail intellectuel, etc... font éclater les différenciations confessionnelles. Elles sont fondatrices d'une recherche commune, d'une expression commune en matière de foi religieuse qui tend à prendre ses distances par rapport à toutes les Eglises.

Je reprends la question de l'Eucharistie commune.

Pour des individus qui, par exemple, sont amenés par leur engagement politique à se poser concrètement le problème de la signification de l'amour, pour d'autres qui, parce qu'ils pratiquent les Sciences humaines, sont amenés à décaper aussi loin que possible leurs représentations religieuses, il faut un long chemin pour qu'une Eucharistie commune soit possible, pour qu'on puisse célébrer ensemble et que la « Pâque du Christ » veuille dire quelque chose. Mais quand on accède, souvent très douloureusement à cette possibilité, on ne se demande plus guère si on est catholique, si on est protestant, s'il est « permis » de célébrer. La référence à des formulations dogmatiques, qui ne « parlent » plus guère à moins de prix que la communion qui naît de la recherche commune.

Quand on a fait ce long chemin ensemble pour savoir ce que ça signifie pour des militants politiques, pour des gens qui sont en analyse, pour des gens qui font de la sociologie, etc... ce que c'est que de croire des différenciations confessionnelles, on finit presque par sourire quand se pose enfin la question d'une expression religieuse commune.

Ceci n'est pas simple car il reste que, de fait, il y a des Eglises. Alors on se livre à des pratiques communes, à des intercommunions en sachant très bien que les appareils réprouveraient ces pratiques et en se disant qu'on s'en moque parce que ce qui est fondamental, c'est l'affirmation du Christ vivant aujourd'hui, et c'est infiniment plus fort que toutes les directives émanant de quelconque instance de pouvoir. Voilà, direz-vous, une conception pauvre ou erronée des institutions. C'est en tout cas ainsi que les perçoivent nombre de gens engagés dans des communautés de base. Et c'est cela qui importe pour mon propos.

Je ne sais pas si à travers ce Mouvement des Communautés de base se dessine un nouveau modèle du christianisme. Pour ma part, je le souhaite, mais je crois que la réponse va demander beaucoup de temps parce qu'elle va demander une réflexion très approfondie sur le statut de la religion et des corps religieux dans l'univers culturel où nous vivons.

L'histoire des institutions ecclésiastiques depuis cent ans, c'est l'histoire du reflux de son influence politique, juridique, économique et intellectuelle, jusqu'à l'établir dans la période récente dans une situation d'extra-territorialité sociale qui semble croître. C'est par rapport à ce processus de disqualification des évidences religieuses qu'on est amené aujourd'hui à poser le problème de la foi, et je crois que le développement des groupes infor-

mels est une tentative de réponse parmi bien d'autres, qui n'exclut pas la recherche même des institutions religieuses homologuées sur ce genre de problèmes.

En tout cas, une chose est sûre, les tentatives historiques, soit pour intégrer la société à l'Eglise, en christianisant le monde, soit pour intégrer l'Eglise à la société en qualifiant religieusement les valeurs du monde, tout ceci répondant à des problématiques pastorales bien connues, ont fait la preuve de leur inefficacité. Il n'est plus possible, aujourd'hui, de penser l'achèvement du christianisme comme l'unification religieuse de la société, sous l'égide de l'Eglise.

Dans le cas de communautés de base nombreuses, l'amenagement du crédit fait à l'institution dans la société, du crédit fait aux organes de pouvoir de ces institutions, et les requêtes qui s'y rattachent quant à la prise de l'initiative, quant à la transformation du rôle social des institutions religieuses, sont à la jonction d'un double appel : appel des définitions habituelles de la mission du chrétien et de l'Eglise dans le monde dont le déphasage est patent d'avec la situation concrète de l'Eglise dans la société. Appel encore d'une société qui prive de plausibilité la proposition religieuse d'un changement de la vie qui aille jusqu'au retournement de la mort elle-même. Tant que concrètement la possibilité de poser le problème du sens de la vie, en passant par la lutte pour mettre fin à toutes les pratiques sociales qui émiettent l'homme, tant qu'une lutte concrète n'aura pas été engagée pour restaurer la crédibilité de cette problématique du sens (aussi ambiguë soit-elle à certains égards), comment est-il encore possible de parler de Salut ?

Aussi bien, le problème de l'Unité (c'est notre problème ici), s'il est posé comme concertation des appareils pour faire face ensemble à la menace extérieure qui pèse sur eux — dans la crise on se serre les coudes — apparaît à la plupart des groupes de base, qu'ils soient homogènes ou non du point de vue confessionnel comme un problème d'arrière-monde. La véritable question est celle de la crédibilité même du message chrétien aujourd'hui : l'unité est moins un objectif qu'on se fixe ensemble que la découverte concrète d'une condition nouvelle partagée par tous comme chrétiens : celle qui est attachée à l'incongruité de la foi dans un monde séculier.

Pour certains d'entre nous, cette découverte a fait proprement éclater les frontières des Eglises. Je ne crois pas, pour ma part, que l'unité soit à faire, elle est à mesurer dans un univers culturel où l'on peut dire que le christianisme est en voie de congédiement.

L'Unité des Chrétiens, nous la retrouverons à partir des pauvres et des opprimés

par le Pasteur Giulio AMARAL

D'accord avec Paul VI

Je suis né aux Iles Canaries. J'ai un passeport espagnol. J'ai émigré la première fois en Argentine où j'ai étudié la théologie. J'ai été pasteur pendant 20 ans, dans la banlieue ouvrière de Buenos-Aires. Nous avions dans notre quartier un grave problème de jeunesse délinquante. Je voulais faire quelque chose avec eux, mais c'était très difficile, étant donné l'attitude anti-protestante de la population. J'ai trouvé dans la personne du curé un homme extraordinaire, une amitié qui nous a permis de développer ensemble une action auprès de la jeunesse, action qui fut le début d'une action œcuménique qui s'est répandue dans tous les secteurs. Comme ces activités œcuméniques me faisaient apparaître suspect vis-à-vis des autorités religieuses, je me suis vu contraint de quitter l'Argentine.

J'ai choisi cette fois la France. Loin des réalités on croit que la France est le pays de l'égalité, de la fraternité, etc... Je suis tombé en Alsace où je n'ai pas travaillé à la Faculté de Théologie comme c'était mon projet mais comme manœuvre dans une usine pendant trois ans.

J'étais obligé de travailler parce que j'ai trois enfants, maintenant ils sont grands : 22 ans, 21 et 10 ans. Le plus âgé fait les Sciences Economiques à Nanterre où j'habite, ma fille fait les Beaux Arts et la petite est au lycée. J'ai accepté de travailler à la Cimade parce que pendant tout ce temps là je me suis interrogé au sujet de ma foi, de l'Eglise, du rôle que nous pouvons jouer dans le monde aujourd'hui, spécialement dans le milieu migrant.

Je suis d'accord avec Paul VI surtout quand il s'est exprimé dans la lettre au Cardinal Duval d'Algérie, quand il a dit : « Si les chrétiens veulent être chrétiens, ils ne fourniront pas la preuve par la liturgie, ni par la messe, ni par les sacrements. Chacun saura que vous êtes chrétiens si vous vous aimez les uns les autres comme Dieu vous aime, jusqu'au sacrifice de votre vie. Là se trouve la preuve, et l'amour fraternel porte un nom moderne : le développement ».

Ce matin, j'ai voulu passer la matinée avec le groupe protestant. Je réfléchissais tout en vous écoutant. Je me suis bien rendu compte que nous sommes loin les uns des autres. Il



me semble que vous êtes dans un monde qui n'est pas le mien.

Un évêque du Brésil a dit : « Notre liturgie et notre messe peuvent devenir une prédication d'athéisme si nous demeurons indifférents à l'injustice sociale. Par la messe, par les sacrements et par la liturgie nous pouvons prêcher l'athéisme si nous ne sommes pas sensibles aux exigences de la justice sociale. Ceux qui nous voient réunis dans la messe, dans les sacrements, nous voient-ils aussi réunis, la main dans la main, dans la lutte pour la justice afin que tous nos frères soient libérés ? »

Tout le monde n'a pas la foi, c'est pourquoi tout le monde ne peut pas lire les signes de la foi, mais tous peuvent lire les signes qui s'inscrivent tout au fond de l'espérance humaine, l'espérance dans la libération. Si nous sommes audacieusement unis sur le front de la justice, nous fournirons un signe que tous pourront lire et surtout les pauvres, les faibles et les opprimés.

Je ne sais pas exactement comment se déroulera votre rencontre, quelle place vous donnerez à ces pauvres, à ces faibles, à ces opprimés. J'ai lu le rapport sur votre enquête, il y a beaucoup de choses, vous parlez des problèmes de liturgie, des problèmes de théologie, etc... mais comme vient de dire Fredo Krumnow dans le monde où nous vivons, ça n'intéresse absolu-

ment pas. Ce n'est pas la question pour laquelle je pourrais perdre mon temps à discuter.

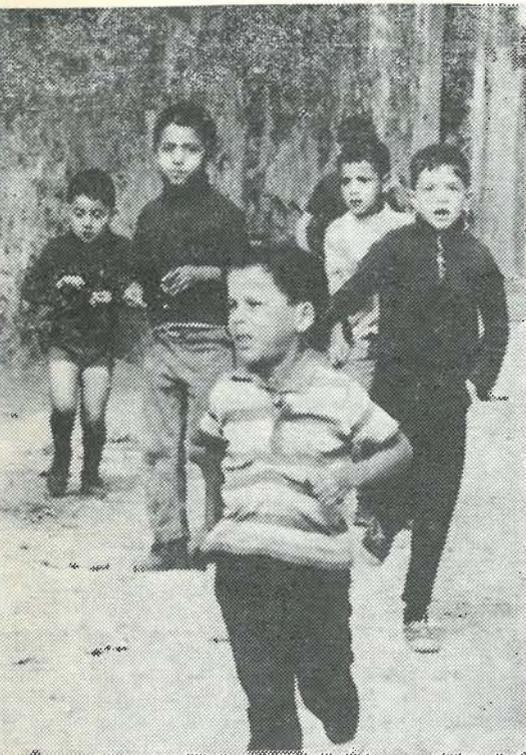
Vous cherchez de la colle magique

Vous cherchez l'unité de l'Eglise dans l'intérieur. Vous pensez que vous trouverez mieux la colle magique avec laquelle vous rassemblerez les morceaux... Toutes les fois que l'on croit que le Christ est divisé, qu'il habite dans telle ou telle Eglise, c'est de l'imagination. Il n'est pas divisé, comme il ne peut être partagé en morceaux. Il ne peut pas être dans ces Eglises qui veulent le recoller, donc il faut le chercher ailleurs. Je crois qu'il est possible de faire une doctrine à partir de Matthieu 23. Et je crois que l'unité nous la retrouverons à partir de ces pauvres, de ces opprimés, de ces exploités de notre société.

Il faut que vous acceptiez, vous occupant d'œcuménisme, qu'il y a des façons de penser différentes. Dans le monde, il y a d'autres schémas de pensée que le cartésianisme. Pour moi, c'est l'action qui mène à la réflexion ; c'est une autre façon de voir les choses. Mais c'est comme cela que je les vois. C'est une façon sémitique, n'est-ce pas ? Si je ne me trompe pas, c'est par après, dans la civilisation gréco-romaine que nous commençons à séparer la réflexion de l'action, mais je retrouve dans la Bible, l'action d'abord.

Je crois qu'au fond nous cherchons tous la même chose, c'est la façon d'obéir à Notre Seigneur. On peut discuter, comme nous le faisons tout à l'heure, sur le sens des mots : « mon corps, mon sang » etc... mais combien de temps pensez-vous donner aux pauvres, aux opprimés, aux réfugiés politiques qui ont besoin de vous pour trouver le Christ, pendant ce colloque ? Est-ce que vous continuerez à chercher le Christ à l'intérieur de l'Eglise, dans les normes, dans l'institution ? On l'a dit tout à l'heure : beaucoup sont déjà unis au plus profond de leur foi dans le Christ mais l'unité totale dans la foi tardera peut-être encore longtemps avant d'être pleinement réalisée.

Je travaille à la Cimade, service œcuménique d'entraide dans lequel nous retrouvons des chrétiens, protestants, catholiques et des non-croyants. Dans ce climat dans lequel nous travaillons en équipe dans la région parisienne et dans quelques cités de France, nous essayons de vivre cet impératif de la foi chré-



«...Condamnés à ne pas dépasser le niveau d'un manoeuvre».

tienne. Je travaille en relation très étroite avec un prêtre. Les problèmes qui sont les vôtres ne sont pas les nôtres. Nous n'avons pas le temps de nous occuper de ces problèmes-là. Il y a tellement de choses à faire dans la journée, nous sommes tellement pris dans cette action et tellement humiliés par les conditions

de vie de ceux pour lesquels nous travaillons que nous aurions honte de perdre notre temps pour des discussions abstraites de théologie. Je vous invite à venir avec moi et à vous placer tous au milieu d'un bidonville à Saint-Denis ou à Nanterre, à continuer à discuter dans l'abstraction dans laquelle vous discutez maintenant. Ce n'est pas parce que nous le voulons mais parce que nous sommes dans des situations telles que nous ne pouvons pas nous permettre certaines choses qui me paraissent à moi être du luxe. Imaginez-vous mon équipe : mon copain Pierre, moi, Jacques. Nous nous installons dans un bidonville pour discuter sur le sens de l'Eucharistie. Les gens diront : « Ils sont fous ». Il n'y a pas longtemps, j'ai discuté de la condition des familles portugaises qui vivent souvent dans des caves ; et une famille, dans une chambre de 6 m sur 4, comprend seize personnes. Ce sont des promiscuités où la dignité de l'homme est démolie jusqu'au bout. Est-ce que vous croyez que ma présence, comme celle du chrétien, c'est d'administrer les sacrements ? ou de me battre pour redonner à ces gens la dignité à laquelle ils ont droit ?

Vous savez que presque tous les enfants d'émigrés — et il y en a beaucoup en France — sont condamnés à ne pas dépasser le niveau d'un manoeuvre. Des études viennent d'être faites sur les conditions de logement de ces enfants. Il y a des états statistiques, des études très bien faites, selon lesquels les enfants qui à l'âge de 5 ans n'ont pas réussi à avoir leur lit, leur coin à eux, et qui n'ont pas de parents ayant un certain niveau de culture, seront des handicapés. Pendant que nous nous réunissons ici et discutons sur des problèmes liturgiques, il y a des enfants qui seront condamnés à vivre pendant toute leur vie comme des esclaves.

Agir ensemble pour exprimer la Foi au Christ

Est-ce que l'unité des chrétiens ne devrait pas avoir des signes visibles dans une action concrète dans laquelle nous manifesterions notre respect pour la dignité de l'homme, pour la liberté de ses enfants ? Je crois qu'il y a des choses que nous ne pouvons pas faire en tant que catholiques, en tant que protestants, mais il y a des choses que nous pouvons faire en tant que chrétiens et c'est à ce niveau-là que nous vivons cette expérience à la Cimade.

Vous savez par exemple que les travailleurs migrants sont manipulés, utilisés, exploités, non seulement au niveau économique, mais encore au niveau politique. Il y a aussi l'exploitation de l'Eglise : il y a des gens qui se disent : « Voilà des catholiques ou voilà des protestants, ce sont des oiseaux rares. Il faut bien les protéger, bien les soigner, parce que si nos églises sont vides, on peut peut-être les remplir avec ces gens-là ». Une action œcuménique nous mettra en dehors de tout soupçon de la classe ouvrière. Bientôt, dans quinze jours, il y aura un rassemblement des travailleurs migrants de toute l'Europe, ça, c'est le vrai œcuménisme : des Yougoslaves, des Grecs, des Turcs, des Algériens, des Tunisiens, des Sénégalais, des Maliens, des Portugais, des Espagnols, des Italiens, nous nous rassemblerons en tant que travailleurs migrants. Il y a aussi, dans l'intérieur de ces groupes, différentes idéologies politiques, la seule garantie que nous avons pu offrir, c'est que nous n'étions pas engagés au nom d'une Eglise mais au nom des Eglises.

Pour finir, je vous rappelle cette idée de la possibilité d'une action œcuménique qui est la condition dans notre société d'une expression de notre Foi en Jésus-Christ.

LES JEUNES ONT DÉPASSÉ LA PROBLÉMATIQUE ŒCUMÉNIQUE

par Christophe ROUCOU

Rassembler ceux qui vivent leur relation au Christ

Je suis actuellement étudiant à Paris, en 3ème année d'Histoire-Localisation géographique ; je suis itinérant puisque je suis né à Nantes, j'ai habité en Vendée, à Chartres, à Cherbourg, au Mans, à Cannes, et je suis à Paris. Mes responsabilités à l'heure actuelle sont plutôt au niveau de la région parisienne et au niveau des élèves en

classes préparatoires. J'ai travaillé cette année avec l'équipe nationale de la J.E.C.

Je voudrais souligner que je m'inscris dans tout ce courant de recherches de la J.E.C. mais il est évident qu'aujourd'hui personne ne peut parler au nom du monde lycéen ou du monde étudiant du fait même de la diversité des situations. On peut noter une quasi absence de contacts entre chrétiens des différentes Eglises. Ce qui me

semble important, c'est de voir comment la question se pose et au plan des chrétiens engagés, à des titres différents, quelle est la problématique dans laquelle ils se posent la question. Face au thème proposé « Chrétiens responsables ensemble » ma première réaction serait d'aligner un certain nombre de rencontres et d'essayer de voir dans quel sens elles vont.

L'an dernier au Lycée Louis le Grand, des chrétiens, catholiques, protestants,

orthodoxes, se sont retrouvés autour d'Olivier Clément et ont discuté de la place du Saint-Esprit dans la foi orthodoxe.

Autre type de rencontre : des sœurs ont fondé une communauté qui a pignon sur rue dans le Quartier Latin et sont en train de construire une espèce d'ermitage à 70 km de Paris, à Poligny, plusieurs centaines de jeunes du Quartier Latin s'y sont retrouvés cet été. Ça veut être un Centre œcuménique. Il y a des communautés de base qui rassemblent effectivement des gens de diverses Confessions, en particulier à Paris. Il y a enfin Taizé : J'en parlerai car au niveau des jeunes on ne peut pas passer à côté même si personnellement je ne partage pas la problématique qui s'y trouve.

A travers ce type de rencontres nous prenons conscience de la présence d'autres chrétiens à côté de nous qui, eux aussi, cherchent à exprimer leur foi. Mais ce qui semble insuffisant, c'est qu'on en reste là. C'est un enrichissement mutuel mais on ne voit pas trop ce qu'on peut faire au niveau des problèmes auxquels on est confronté quotidiennement, en particulier au plan du lycée et de la Fac. Il faut voir sur quel terrain les chrétiens mènent une action dans les lycées ou à la Fac. C'est à partir de là seulement que la question qui est au centre de votre réflexion peut se poser. Je voudrais souligner trois étapes : l'évolution récente, en gros depuis 68, marquée par une distinction de deux courants, la politique qui est reconnue par beaucoup de chrétiens engagés dans le monde lycéen ou étudiant comme le lieu de l'enjeu de la vie des hommes et le lieu de l'expression de notre foi ; et enfin, quel type de possibilité de réflexion peut se dégager au niveau ecclésial.

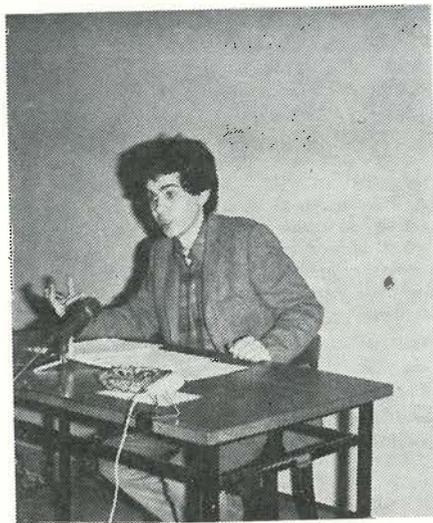
Il faut noter un changement de problématique récent chez les chrétiens engagés. Là où avec colère les étudiants prennent en main leur histoire, là où se mènent des luttes qui vont jusqu'à une contestation radicale de la société, c'est là que maintenant un certain nombre de chrétiens disent qu'ils peuvent exprimer leur foi. A l'heure actuelle la J.E.C. pose ainsi le problème : « En faisant le choix d'une foi vécue dans une expérience collective, et qui plus est, d'une foi qui cherche à s'exprimer de façon privilégiée dans toutes les luttes des scolaires qui ont pour objet une volonté de libération sociale, nous affirmons la nécessité de rassembler ceux qui vivront ainsi leur relation à Jésus-Christ ».

Je crois que ce texte qui a été voté à Amiens en 1970 par des responsables étudiants et lycéens montre bien dans quelle problématique nous nous situons. Notre projet est donc en lien avec les actions que localement ou à un niveau plus global nous pouvons mener. Et ces actions, ce sont les initiatives prises par les lycéens pour « changer la vie », ce sont aussi les luttes menées depuis deux ans maintenant un peu partout en France.

Le problème radical : dire Jésus-Christ aujourd'hui

Et notre foi la dedans ? C'est la question fondamentale. Les lycéens ou étudiants engagés se demandent : « comment en allant jusqu'au bout de nos engagements dire Jésus-Christ aujourd'hui ? » Comment pouvons-nous exprimer cette Parole que nous avons reçue, que nous mettons en pratique, est-ce qu'elle a encore quelque chose à dire ? C'est ça le **problème radical**, au-delà bien sûr, du problème des Eglises ou de l'unité des chrétiens. Il s'agit d'exprimer notre foi.

Il me semble qu'on ne peut pas parler des jeunes aujourd'hui sans parler du problème de Taizé, non pas au niveau de ce que cela pose comme question pour les responsables d'Eglises — on sait que c'est assez controversé — mais au niveau de ce que cela représente pour les jeunes chrétiens, qui y sont aujourd'hui. J'ai extrait deux



textes de la dernière lettre de Taizé où des jeunes s'expriment : « Nous cherchons — c'est une cellule de Marseille — une Eglise, lieu de communion, d'écoute et de rencontre pour tous les hommes. Nous voulons faire de notre maison un lieu d'amitié où les gens de toutes les opinions politiques, de tous les horizons ou non, de tous les milieux puissent se comprendre et tenter de se réconcilier en cherchant ensemble comment exprimer l'amour, la foi, dans la vie de tous les jours ». Un groupe italien pose le problème : « Comment actualiser pour nous, aujourd'hui, cette nouvelle vie qui est cachée et présente tout au long des siècles de l'Histoire ? Ensuite, dans quel monde est-il demandé d'être les premiers chrétiens ? »

Donc, il s'agit d'abord de ressaisir ce qui est fondamental pour nous, et ensuite seulement de voir dans quel monde il faut essayer de le dire. Il y a là une revendication ambiguë qui

est : on veut vivre l'essentiel, Jésus-Christ, mettons-nous d'accord sur cet essentiel et ensuite, nous pourrions nous engager. Ces jeunes prônent également la nécessité d'une révolution intérieure, d'une révolution des mentalités avant d'envisager éventuellement et entre guillemets « le problème des structures ». Effectivement cela concerne aussi bien les protestants que les catholiques et à Taizé d'une certaine façon la question est dépassée. Tous veulent aujourd'hui rechercher qui est Jésus-Christ pour eux. Tous veulent aujourd'hui se retrouver en communauté. Parfois on essaye d'agir. Quel type d'action ?... auprès des marginaux. On pense également qu'il y a une action spécifique des chrétiens. Cette conception me semble revenir dans un certain nombre de communautés nées de Taizé. Je prends un exemple : à Villetaneuse, dans la banlieue nord de Paris, les chrétiens dans la Fac ont entrepris d'essayer de créer des espaces de liberté. Ils disent : « Les gens sont complètement abrutis, nous chrétiens, nous avons une parole à apporter qui est celle d'une espérance, d'une liberté », sans se poser la question de savoir ce que font les étudiants ici, quels sont leurs styles de vie et ce qu'ils veulent.

La critique que je formulerais, c'est qu'ils se situent en retrait, c'est-à-dire qu'ils refusent de se placer au niveau de l'avenir des jeunes et de la façon dont aujourd'hui qu'on le veuille ou non on les forme à être les fidèles exécutants de la société capitaliste.

Les luttes des hommes : lieu privilégié de la foi aujourd'hui

J'aborde maintenant le deuxième courant dans lequel je m'inscris : nous disons que la lutte des hommes pour leur liberté est le lieu privilégié pour vivre notre foi aujourd'hui et pour la dire.

Je voudrais juste montrer comment cela s'exprime. C'est un témoignage de jeunes de Lorraine au cours de la dernière rencontre de la J.E.C. à Dijon (Avril 1972) qui, analysant ce qui se passe autour d'eux (les problèmes de leur région) disent : « L'économie doit être au service de l'homme. L'homme doit être responsable de son économie dans les faits et pour ceci il faut en prendre les moyens, c'est-à-dire être responsable de l'organisation économique, sociale et politique. Mais que faisons-nous dans la société, les usines, les lycées, les C.E.T. pour que les individus soient responsables ? Rien. En tant que chrétiens, nous prenons position contre une telle irresponsabilité, contre ce manque de respect de la personne humaine et nous nous battons dans nos familles, nos lycées, pour que cela change, en sachant que cela nous engage entièrement avec les moyens que nous choisissons, là où nous vivons. Nous en avons assez des sociétés anonymes, nous voulons une société de personnes libres et responsables ».

Les lycéens se situent pleinement, pas tous, sur le terrain du lycée. Et quand ils se trouvent affrontés aux problèmes qu'ils rencontrent, cela a un impact politique, qu'on le veuille ou non. Et ils découvrent aussi que ce n'est pas un hasard si on leur refuse la liberté d'expression ; que la liberté d'expression soit un mot d'ordre, ce n'est pas un hasard. Que les lycées soient enfermés, qu'il y ait d'un côté, les lycées, de l'autre, les CET, ce n'est pas un hasard et je dirai que toute une action des lycéens à l'heure actuelle — aussi bien des lycées classiques que des CET — c'est d'opérer une certaine jonction — avec tout ce qu'il y a d'ambigu — entre ces deux mondes parce qu'ils savent très bien qu'on les destine à être ceux qui penseront et commanderont dans la société et qu'il y en a d'autres qui sont destinés à exécuter. C'est dès maintenant qu'entre ces futurs exécutants et ceux qui commanderont qu'il y a quelque chose à faire. L'action des lycéens a un impact politique et social, ils perçoivent que c'est là que se joue leur destin et ils veulent prendre en main leur histoire.

Dans tout cela où se trouve la spécificité chrétienne ? Puisque c'est un mot qu'on emploie beaucoup dans nos Eglises. Les motivations de l'action de ces lycéens ou de ces étudiants sont assez souvent les suivantes au départ : c'est parce qu'on est chrétien, qu'on a fait de l'action catholique. Mais bien vite, dans la lutte, ils se rendent compte que finalement leurs voisins qui ne sont pas chrétiens ont autant de raisons d'agir, y mettent autant de dynamisme. Pour un certain nombre de chrétiens aujourd'hui, il n'est pas évident que c'est parce qu'ils sont chrétiens qu'ils sont engagés dans la vie politique ou syndicale. (Il n'y a pas de vie syndicale au niveau des Facs).

La question centrale c'est aujourd'hui : « est-ce qu'on peut encore dire cette Parole de Dieu, accepter une interrogation sans renier le politique ? »

Cette transformation radicale de la société pour laquelle des lycéens et des étudiants combattent, s'inscrit dans des actions et des perspectives politiques très précises. Mais je crois — du moins pour moi — que la motivation profonde, que le projet ultime est une libération de tous les hommes et de tout l'homme. Or, cette libération radicale, je reconnais dans la foi qu'elle nous a été donnée en Jésus-Christ, libération du péché et de la mort, libération par l'amour. Et nous nous trouvons dans cette tension : d'accueillir cela et en même temps de tout faire, de lutter pour que dans la vie quotidienne des hommes, et plus spécialement des lycéens et étudiants, cette libération se réalise.

Les lycéens, les étudiants n'attendent pas des Eglises qu'elles les conduisent à une certaine action, ils ont choisi leur action. Ce qu'ils attendent aujourd'hui, ce qu'ils veulent, c'est être capables de dire pourquoi et comment la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ concerne les autres camarades avec lesquels

ils luttent. Les actions sont là, la question est de savoir si notre foi en Jésus-Christ peut se dire aujourd'hui dans ces luttes. Quels sont les essais de réponse à cette question ?

Je voudrais reprendre ce que propose Taizé : A Taizé, ce n'est pas la même démarche, ce sont des chrétiens ensemble qui soulignent l'impact qu'a pour eux la Bonne Nouvelle. Ils vivent cette aventure intérieure dont parle le Frère Schutz et alors c'est ce qui les rassemble, catholiques ou protestants ; à partir de là ils essaient d'animer une action chrétienne. Nous disons, nous, que c'est dépassé ? (Tout en acceptant bien sûr l'interrogation mutuelle).

Protestants et Catholiques : le même évangile aux mêmes hommes

Ce qui m'a semblé important au niveau œcuménique, c'est la réaction qu'a eu « l'Etat Major » de la JEC quand ont paru les documents de travail de la Fédération Protestante de France. Nous nous sommes aperçus qu'il y avait dans une autre Confession des chrétiens qui posaient les mêmes questions que nous, à leur Eglise, de la même façon que la JEC essaye de les poser à l'Eglise. Et je dis que c'est là qu'il y a quelque chose d'œcuménique à faire. Des chrétiens engagés dans l'action, au niveau des Lycées et des Fac., des adultes peut-être aussi, qu'ils soient Catholiques ou Protestants, sont confrontés à la même question. Qu'est-ce que veut dire notre foi aujourd'hui ? et comment la dire ? Est-ce

qu'elle a encore un message ? Est-ce qu'elle est encore contestatrice ? Est-ce qu'elle peut encore animer des hommes ? Alors là, il y a effectivement peut-être une recherche commune à mener. Protestants et Catholiques reçoivent le même message, ils ont à l'annoncer ensemble aux mêmes hommes aujourd'hui.

Ce n'est pas en unifiant les Chrétiens entre eux, en disant là on peut mener des actions communes : alphabétisation, accueil des étudiants étrangers à Paris, qu'on résoudra les problèmes parce que ce n'est pas là qu'ils se situent. Quand on voit que d'un côté un certain nombre de Protestants et de l'autre des Catholiques se posent les mêmes questions, ne s'agit-il pas de prendre davantage en compte le dépassement de la problématique œcuménique par les jeunes aujourd'hui ?

Et comment susciter cette prise de conscience que le dialogue et l'action entre Chrétiens n'est pas séparable et, à mon avis, ne peut même pas avoir lieu, s'il n'y a pas une action et un dialogue avec des non-chrétiens. Le problème pour nous, c'est avec d'autres camarades étudiants ou lycéens, avec qui nous essayons de mener des combats, de rendre compte de l'Espérance qui est en nous. Ce n'est pas tellement d'aller voir dans l'Eglise si on peut s'entendre sur quelques « machins ».

Je voudrais simplement ajouter, (pour répondre à des critiques faites tout à l'heure), que je fais de l'Histoire du XVI^e siècle et de la Réforme, mais que cela ne m'empêche pas de poser la question telle que je viens de la poser maintenant.



« Des lycéens et des étudiants combattent
pour la libération de tous les hommes et de tout l'homme... ».

Une évidence : L'œcuménisme n'est pas une fin, mais un moyen

Dialogue avec les auteurs de témoignages

Sur ce point, tous peuvent s'accorder. Parce qu'il est un moyen de manifester l'amour, parce qu'il n'est pas inutile de détruire les divisions qui nous séparent, comment peut-on dire que l'œcuménisme est un faux problème ou qu'il est dépassé ?

3) Une expérience à méditer.

Le pasteur Henri Bruston rappelle qu'on s'est aperçu, après la première guerre mondiale que les divergences concrètes des chrétiens engagés dans l'action sociale et politique au nom de l'amour du Christ, relevaient, en réalité, de divergences doctrinales qu'on avait cru pouvoir laisser de côté. La recherche doctrinale est nécessaire à la poursuite et au progrès de nos engagements. L'expérience du Conseil Œcuménique né de la conjonction de « Vie et Action »

et de « Foi et Constitution » en est la preuve.

4) Le débat révèle deux approches différentes qui éclairent nos divergences :

C'est ce que souligne le P. Hoffmann. D'un côté, on passe d'une théologie à une action, de l'autre on part d'un « degré zéro de la foi », c'est-à-dire d'une foi concentrée sur un minimum, d'un engagement, pour aboutir à une espèce de réinvention du langage de la foi et de sa signification. Ainsi, à partir d'une réflexion sur la manière de vivre en Jésus-Christ aujourd'hui, on pourrait retrouver ensuite tous les éléments de notre foi.

Pour F. Krumnow, le « degré zéro » est effectivement le « degré central » de la foi, et c'est là que toute la théologie doit trouver sa justification.



Participants attentifs : on reconnaît au premier plan le Père Michalon, directeur du Centre « Unité chrétienne ».

Des précisions et des mises au point sur les témoignages (1)

AVEC Julio Amaral. En ce qui concerne l'intégration des enfants de migrants dans l'école, la profession et la culture, il faut sans doute distinguer réfugiés politiques et migrants économiques ; mais, à part des expériences à petite échelle, il reste que la masse des migrants constitue une réserve de main-d'œuvre qui vit dans l'insécurité et qui pèse sur les données économiques en favorisant une croissance dont elle ne profite pas ou peu. Les enfants des migrants, dans leur ensemble, sont victimes, dès l'école, d'un processus de sélection basé sur des données d'ordre social, et non d'ordre intellectuel. Que penser d'un tel système ?

Le Mouvement Œcuménique a-t-il encore des raisons d'être ?

1) L'Œcuménisme, envisagé dans toutes ses dimensions, est-il une fausse piste ?

Pour F. Krumnow et pour Ch. Roucou, ce n'est pas une fausse piste, mais ce n'est pas la question essentielle, qui est de transmettre le message d'amour dans le monde d'aujourd'hui. Tant mieux si Protestants et Catholiques se mettent ensemble pour y répondre. Sans doute, il ne s'agit pas de suspendre une tâche entreprise mais il y a une tâche plus urgente et prioritaire.

2) L'Œcuménisme n'est pas une fin mais un moyen.

(1) Danièle LEGER, retenue par ailleurs, ne put participer aux échanges.

TROIS RÉSULTATS

Le jeudi 6 avril, au début de la partie interconfessionnelle les responsables de l'œcuménisme ont subi du fait des quatre témoignages une séance de décapage brutal. Grâce au Père Desseaux et au Pasteur Appia, chevilles ouvrières du travail œcuménique au plan national la session a obtenu au moins trois résultats : faire un point réaliste sur la situation, prendre conscience de la nécessité d'avancer, réduire la distance qui sépare l'œcuménisme institutionnel des questions des hommes d'aujourd'hui.

Félix LACAMBRE (Paris)



Le Père Jacques Desseaux, responsable du Secrétariat National pour l'Unité des Chrétiens, en compagnie du Pasteur Georges Appia, chargé des relations avec l'Eglise Catholique

“JE REÇOIS, JE CRITIQUE”

par le Pasteur André Dumas

Présentation en forme de limitation

Il n'y avait pas de titre à ma conférence. On m'avait simplement demandé une synthèse. Or, je vous rappelle le mot de Proud'hon : « La synthèse est toujours gouvernementale ! ». Mais comment « gouverner » des positions disparates ? Il faudrait que je tienne compte à la fois des enquêtes faites parmi les catholiques et les protestants sur la situation œcuménique aujourd'hui en France, des cinq témoignages d'hier sur ce que l'on pense de l'œcuménisme dans un certain nombre de secteurs non paroissiaux, enfin des vœux.

Comment faire une synthèse entre des thèmes aussi différents que l'eucharistie, la lutte des classes, les migrants et la théologie trinitaire ? De plus, pour être « gouvernemental », il faut avoir un pouvoir. Je n'ai absolument aucun pouvoir. Nous sommes dans un colloque d'échanges, mais non de gouvernement commun de ce corps qu'est l'Eglise.

Je vais donc prendre un ton beaucoup plus humble, l'humilité ne voulant pas dire d'ailleurs que l'on s'effraie de la radicalité des questions. L'humilité, c'est d'accepter l'Eglise comme un corps. Dans un corps, aucun d'entre nous n'est totalité. Chacun finalement n'est que soi, à la condition, à cause de Jésus-Christ, de ne pas vouloir rester seul avec soi. C'est pourquoi je commencerai par dire quelques mots sur moi pour me limiter.

Ma limitation est certainement que je suis le protestant type ! Ma mère était du midi, mon père d'Alsace. J'appartiens à ce milieu « indépendant », dont l'enquête catholique dit qu'il est représentatif du protestantisme. J'avais un grand-père qui fut doyen d'une faculté de théologie. Je suis du sérail.

Je n'ai pas fait tous les métiers. C'est sûrement l'un des grands problèmes de la société que nous ne puissions pas tout être au cours de notre vie, successivement manuel et intellectuel, successivement clerc et laïc, successivement protestant et catholique. Nous sommes humblement limités par ce que nous sommes. Dans l'Eglise cependant, j'ai fait différents « métiers » (j'aime bien la racine commune : métier-ministère). Quand j'étais jeune, j'ai vécu comme équipier de la Cimade, dans un camp de Juifs et d'Espagnols. J'ai été ensuite secrétaire de mouvements de jeunesse, pasteur de paroisse, aumônier d'étudiants. Depuis dix ans, je suis



devenu professeur. Je me suis toujours un peu senti à côté de mon personnage : quand j'étais pasteur, trop intellectuel ; quand je fus professeur, pas assez érudit.

Comment coller complètement avec ce que l'on attend que l'on soit ? Nous vivons ce constant décalage entre Dieu et les hommes. Prenons par exemple l'enquête de la SOFRES comme élément de départ de notre réflexion œcuménique. Elle nous apprend que 75 % de nos chers concitoyens français pensent qu'il y a un Dieu, mais que 22 % seulement pratiquent dans les Eglises. Il y a donc un énorme décalage entre les disponibles religieux et les non-pratiquants. Cela me confirme dans un double sentiment. D'abord, le premier et le grand étonnement, c'est qu'il y ait des gens qui croient encore.

Je raconterai des anecdotes puisque nous sommes dans une séance de conclusion. Vendredi dernier, je participais à une émission d'Europe N° 1 avec le Cardinal DANIELOU, car la productrice de « Jésus-Christ Superstar » souhaitait quelques cautions ecclésiastiques pour le lancement de son spectacle. Nous parlions donc devant les micros. Puis la discussion s'arrête et les annonces passent. Devant le micro, la productrice avait dit : « Pour moi, Jésus-Christ, c'est le premier des socialistes » ce qui n'avait pas tellement plu au Cardinal DANIELOU ! Quand le micro s'est arrêté, elle a ajouté : « Si je suis tout à fait sincère, moi qui suis grand amateur de science-fiction, je vous avouerai que je conçois Jésus-Christ essentiellement comme un cosmonaute, venu nous visiter d'une autre planète ! ».

Voilà, à côté du socialisme, le côté astrologique et superstitieux de notre société soi-disant technologique et rationnelle. Ces deux premières déclarations n'ont pas fait s'arrêter les techniciens de la radio qui n'ont cessé de bavarder. Enfin, toujours la productrice de « Jésus-Christ Superstar » a murmuré : « Un fait reste curieux quand même ; Jésus n'était pas un personnage important. L'histoire de son temps n'en dit rien. Alors pourquoi n'est-il pas depuis longtemps oublié ? Et de plus, pourquoi meurt-il, comme le dit le dernier refrain de l'opéra rock : « Je voudrais bien, je voudrais bien savoir pourquoi je meurs, pourquoi je meurs ce soir ». Quand elle a ajouté ces derniers mots, après avoir parlé du socialisme et des cosmonautes, alors tous les techniciens qui étaient là se sont brusquement tu.

Cette anecdote suffit pour illustrer mon étonnement sur la persistance d'une référence à Jésus-Christ, si la foi, c'est cela en grande partie. Hier, j'ai de même été étonné au cours de plusieurs témoignages que l'on continue à se raccrocher à Jésus-Christ, s'il n'est qu'une survivance occidentale ? Qu'y a-t-il derrière cette « persistance » étonnée et étonnante du christianisme ? La non-liberté de se dire tout simplement athée ? Le culte d'un homme inoubliable, mais sur un pur plan émotif ? L'agnosticisme, le scepticisme, la tradition, l'absence de courage, l'ambiance ou la foi ?

Mais si d'un côté je suis étonné que l'on croit encore, je suis aussi souvent étonné que l'on ne croit pas déjà, surtout je l'avoue, quand je me trouve au milieu des athées, plus encore que parmi les chrétiens. Car aucune des grandes théories explicatrices ni des grandes idéologies mobilisatrices ne concorde parfaitement avec le réel. D'où cette situation étrange. J'ai l'impression que l'on ne peut rien démontrer de la foi et que cependant tout l'indique. Vous reconnaissez là l'argument de Pascal : le péché originel est un mystère incompréhensible ; mais sans ce mystère, tout est encore plus incompréhensible. Quand je me trouve avec des chrétiens, je me sens quelque peu sceptique. Comment est-il possible qu'ils croient vraiment tout cela ? Mais quand je vis avec des athées, je vire vers la sérénité et la polémique. Je les trouve encore moins convaincants que les chrétiens ! Telle est cette double limitation dont je parlais au départ ; ni super-chrétien et encore moins super-athée !

Pour ce qui concerne le plan de la

synthèse, j'ai choisi trois lignes de réflexion :

1) Réfléchir sur le cheminement œcuménique qui nous précède ;

2) Recevoir, sinon de plein fouet, en tout cas de plein cœur, le « congédiement » actuel de l'œcuménisme par certains. C'est Danièle LEGER qui, hier après-midi, nous a fraternellement traités comme des œcuménistes « congédiés » :

3) Enfin repérer les questions pendantes au sein de l'œcuménisme.

En conclusion, je parlerai de la réalité de l'Eglise qui est déjà dans l'œcuménisme inachevé d'aujourd'hui.

1ère Partie

Le cheminement qui nous précède

Je le vois personnellement en trois temps avec le risque que chacun fasse commencer l'histoire universelle à sa propre vie, puisque les dimensions dont je parle sont celles qui j'ai vécues. D'abord le point de départ, car il ne faut pas reléguer le passé dans l'oubli, sinon ont détruit la reconnaissance par l'insatiabilité.

A) La guerre froide

Disons-nous bien que la plus grande démonstration œcuménique dans l'Europe actuelle n'est sûrement pas ce que nous faisons ici, mais serait naturellement, si ceux qui vivent aujourd'hui encore notre point de départ, je veux

dire les Irlandais protestants et les Irlandais catholiques, se réconciliaient à cause de Jésus-Christ ! Le point de départ n'est pas tellement loin finalement. Je mets trois noms ici côte à côte. Prenez-les avec humour et amitié. Je nomme Karl Barth, Pie XII et Staline.

Pour moi, protestant français, ces trois noms évoquent, après ce qui fut la guerre chaude, la guerre froide, le moment où l'on se regarde, sinon avec des regards hostiles, en tout cas avec des regards distants. Le premier, Karl Barth, proclamait le non radical au catholicisme. Car, disait-il, la théologie naturelle en lui porte tort à la pleine suffisance de la révélation en Jésus-Christ. A ce moment, pour Pie XII, l'optique œcuménique n'était-elle pas celle du retour à Rome ? Et Staline ne symbolisait-il pas pour tous le gel des situations ? A ce moment là, nous protestants, nous avions le sentiment que les catholiques voulaient avoir vraiment trop de choses à la fois, pour se confier uniquement à celle qui suffit. Je me rappelle la fameuse confession de foi de Montalchine dans les « Tragiques » d'Agrippa d'Aubigné. Le catholicisme, disait-il, pratique trop le mot « et ». On connaît Dieu par la Révélation « et » on peut le prouver aussi par la raison. L'Eglise vit par la foi « et » elle possède aussi l'infaillibilité, etc... Vue d'un regard protestant, une telle surabondance de recours apparaissait suspecte et quelque peu agaçante. Certes, Dieu n'est pas sectaire, mais universel. Tout ce qui est la terre est donc appelé à devenir captif de Jésus-Christ. Mais l'accès évangélique a une porte étroite. Nous avions le sentiment que la porte étroite devenait trop large, trop vague, que l'unicité de Jésus-Christ était obscurcie par ces multiples possibilités d'accès.

Inversement, je pense que les catholiques devaient se dire : les Protestants, eux, ont trop peu. Ce qu'ils ont n'est pas faux. Chez eux, il y a quelques restes, même quelques bons restes ; mais il leur manque beaucoup de choses. Mais comme ils sont raides et secs, comme ils sont toujours exclusifs ! Leur concentration sur la porte étroite tient-elle de l'Evangile ou d'André Gide ? Toute la richesse de la grâce et de la gloire, la vivent-ils assez, la signifient-ils assez ?

Voilà les deux réactions d'où nous sommes partis. Les problèmes d'alors n'étaient pas les problèmes d'aujourd'hui. Nous ne cherchions pas ce que nous pouvons dire et faire ensemble, mais plutôt comment éviter de nous perdre dans des fréquentations trop proches, sans que je veuille distinguer ici parmi les motivations : conviction théologique du réformé ou raideur sociologique du minoritaire.

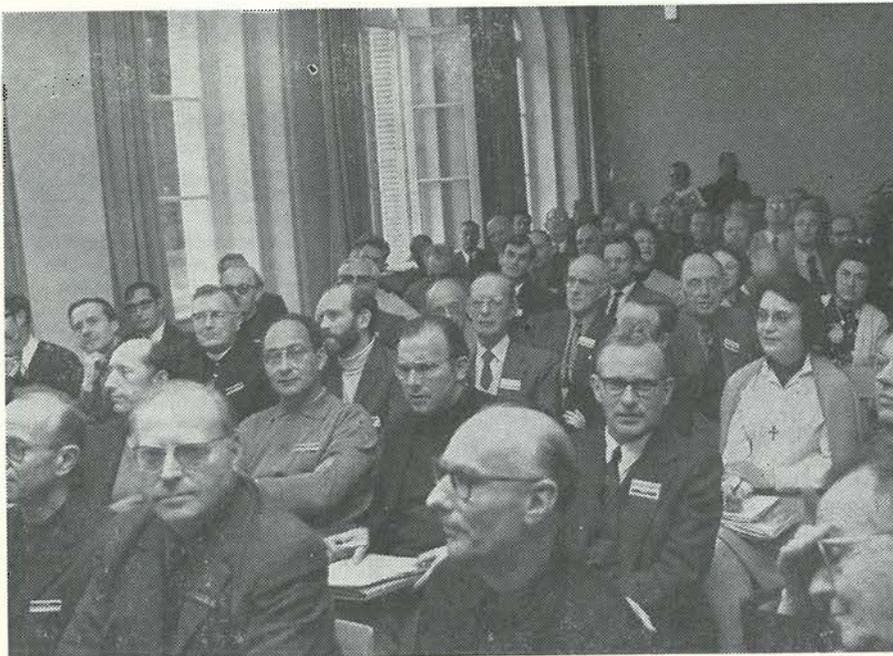
Quand je pense qu'actuellement 80 % des mariages conclus dans les Eglises protestantes, sont des mariages mixtes, je me souviens de tous ces paysans protestants qui ne sont pas mariés, car ils ne voulaient pas faire un mariage mixte. Quel changement ! Qu'est-ce que cela veut dire pour eux et pour nous ? Il n'était pas question alors de souhaiter des célébrations communes, mais de théologiquement bien se rappeler pourquoi il ne faut pas aller à la messe qui comporte le risque de l'idolâtrie des espèces, le risque de la médiation sacerdotale, le risque de la répétition sacrificielle, ces grandes causes qui ont divisé la chrétienté en Occident, autour desquelles les uns et les autres pensaient être les vrais serviteurs de Jésus-Christ.

Lors de ce point de départ, l'œcuménisme consistait en mouvements, en pionniers, en isolés, amenés à chercher l'unité, soit à cause de leur culture théologique, soit en raison de leur irénisme personnel, soit par leur sentiment profond qu'aucune Eglise ne saurait devenir un ghetto. On se fréquentait, mais les paroisses, elles, demeuraient séparées. Comme entre deux lignes de front, les œcuménistes circulaient dans un « no man's land ». Je ne les assimilerai pas à des espions, bien davantage à des brancardiers ! Tel fut le point de départ avant que la guerre de tranchées entre positions confessionnelles adverses fasse place au mouvement et aux grandes manœuvres. Pour caractériser le second moment, j'emploie le titre du roman d'Ehrenbourg, publié après la mort de Staline : « Le dégel ».

B) Le dégel

Ce grand dégel se concentre autour de trois mots : Bible, théologie et le troisième avec sa double consonance : Conseil - Concile.

Je rappellerai le mot de Pie XI : « Nous sommes tous spirituellement sémites », ce que devait concrétiser par la suite le voyage de Paul VI à Jérusalem. Nous sommes les uns comme les



Un climat confiant et fraternel.

autres portés par la Bible. Nous sommes entés sur le peuple juif qui n'appartient ni à l'un ni à l'autre, ni à l'Occident ni à l'Orient. Voilà la redécouverte fondamentale de l'origine, le renouveau biblique. Certes, il y a toujours eu d'immenses débats sur la Bible. Par exemple au XVIII^e siècle où chacun cherchait en elle des munitions confessionnelles contre l'autre. Puis est venu le XVIII^e où l'on s'est aperçu que ces munitions n'arrivaient pas à réduire le front adverse. Puis le XIX^e avec l'histoire et la science qui mettent sérieusement à l'épreuve la validité biblique elle-même.

Et tout à coup, bizarrement au XX^e, voici le resurgissement de la Bible comme événement qui nous dépasse tous. Nous ne sommes plus au temps où l'on déconseillait aux protestants de lire les Bibles « catholiques » à cause de certaines notes tendancieuses et où les catholiques étaient avertis de ne pas lire les Bibles « protestantes » parce qu'il n'y avait justement pas de telles notes ! Nous nous découvrons les uns comme les autres débordés dans nos relativités confessionnelles par les interventions créatrices de Dieu : Abraham, la Résurrection ! La tradition redevenait, comme dans l'ancienne Eglise, la réactualisation et la transmission de ces unités créatrices qui faisaient de nous tous les enfants d'Abraham et les frères de Jésus-Christ. Voilà l'élément le plus important de ce que j'ai appelé « le dégel ».

Le second élément a été la théologie, l'instauration progressive d'un marché commun théologique au niveau européen et mondial. Il a joué de deux manières : d'abord dans le présent, car nous avons de moins en moins de théologie confessionnelle et de plus en plus nous nous nourrissons aux mêmes travaux. Mais de plus, ce présent a reflué sur le passé. Saint Thomas est davantage devenu l'un de nos Pères en l'Eglise, tout comme Luther, Calvin et Kierkegaard devenaient aussi vos patriarches. Il y a eu reflux de lecture. Par exemple, j'ai été invité, il y a quatre ans, à venir parler du quatrième centenaire de la réforme du Carmel par saint Jean de la Croix. En y allant, je relisais les termes de la Bulle de béatification de 1726 expliquant que saint Jean de la Croix avait été « suscité par la Providence divine pour réparer les pertes et les ruines causées à la mystique Epouse du Christ par les hérétiques protestants et pour réfuter leurs erreurs spéciales ». Or, voilà qu'on demandait à l'un d'entre eux de venir participer à cette commémoration !

Pierre Chaunu, dans son livre remarquable sur « la civilisation de l'Europe classique » parle des « hautes eaux communes » à la Réforme comme à la Contre-Réforme avant les basses eaux également communes qui ont suivi. Mais c'est aujourd'hui seulement que nous relisons ensemble ce passé commun comme une mémoire mutuellement nourrissante. Je pense que pour l'avenir, un mouvement irréversible s'est ici produit : Bible et théologie sont désormais domaines partagés.

Reste le troisième point : d'un côté le Conseil œcuménique, de l'autre côté le second Concile du Vatican. Il m'apparaît que dans le protestantisme, il y a eu renversement des tendances, peut-être surtout sensible aux Etats-Unis. Jusqu'à une certaine époque, le protestantisme a toujours eu tendance à fonder de nouvelles Eglises pour de multiples raisons qui sont loin d'être d'ailleurs toutes critiquables, car la tentative missionnaire y voisinait avec la tentation sectaire. Mais à un moment, ce processus de bourgeonnement et de morcellement s'arrête. L'œcuménisme arrive. Vous en connaissez l'origine et son aspect lui aussi missionnaire. L'exportation des divisions européennes dans les pays non européens est apparue décidément insupportable. La mission ne pouvait consister en l'exportation de divisions nullement convaincantes. D'où le retournement de tendances.

En gros, à partir de 1910, le protestantisme s'est de plus en plus préoccupé de remembrer le corps de l'Eglise. La notion de corps l'a emporté sur celle de séparatisme préférentiel ; l'unité l'a emporté sur la différence comme intransigeance. Or, ne peut-on pas dire que du côté catholique nous assistons à l'aspiration vers la diversité pour éviter l'uniformisation. Ces deux mouvements se sont passés à l'intérieur de chacun de nos corps respectifs pour les raisons appartenant en propre à chacun de ces corps et sans, pourrait-on dire, d'intention œcuménique explicite au départ. Mais s'il est exact qu'il y a eu et qu'il y a ce double mouvement, décongestionnement catholique et remembrement protestant, vous voyez combien nos évolutions ecclésiologiques peuvent contribuer à la véracité du rapprochement œcuménique. Autrefois, nous vivions un processus de divergence croissante. Au moment du premier Concile du Vatican, le protestantisme connaissait des sécessions internes multiples. Mais maintenant, les deux mouvements ne sont plus divergents. Je ne sais s'ils sont déjà convergents. En tout cas, les voici tangentiellement proches.

La phrase de la Conférence de « Foi et Constitution » à Lund est le motif dominant de notre temps : « Nous ne devons jamais faire séparément ce que la foi ne nous permet pas encore de faire ensemble ». Il y a donc une quantité considérable de choses que nous pouvons et devons dire et faire ensemble. Une pastorale déjà commune précède donc une dogmatique encore partiellement séparée. Or, la théologie vit de la pastorale. Elle n'est pas spéculation systématique en dehors du corps de l'Eglise.

Du baptême, de la catéchèse, du mariage, des réunions paroissiales, des cultes, de l'Eucharistie, du diaconat, nous nous demandons de plus en plus quelles sont donc les choses que nous pouvons vraiment faire ensemble. Est-ce vraiment pour des raisons de foi que nous les pratiquons encore de manière séparée ? Ce niveau est tout à fait différent de la première description que je vous ai donnée au point de départ. Vous con-

naissez les arguments ad minima ou ad maxima. Les uns disent : puisque nous faisons déjà ce minimum essentiel ensemble, pourquoi pas le reste ? Et les autres : puisque nous ne pouvons pas encore vivre ce maximum ultime ensemble, pourquoi déjà ce fondamental initial ? Pensez seulement ici au rapport établi entre le baptême et l'eucharistie ! Nous en sommes à nous dire : pourquoi ceci séparément et pourquoi cela ensemble ? Quel fondement légitime avons-nous pour accepter l'un et refuser l'autre ? Mais nous voici déjà arrivés au troisième point de cette première partie : après la guerre de tranchées confessionnelle et après le dégel œcuménique, les perplexités du temps présent.

C) Les perplexités présentes

Je mentionnerai trois points :

1) les limites entre ce qui est commun et ce qui est séparé, le pourquoi de ces limites. Comme Eglise, nous sommes sans cesse un corps remembré par la grâce et démembré par le péché. Quelle est donc la persuasion qui anime ce corps et quelle est donc la démonstration que ce corps donne au monde quand il fait certaines choses en commun et pas d'autres ? S'il sait le pourquoi de ces limites, il est un corps informé et rigoureux. Mais s'il le sait mal, s'il donne le sentiment de reculer devant l'Unité plus par confusion et précaution que par conviction et obéissance, alors l'Eglise cesse d'être convaincante pour elle-même comme pour le monde. Elle devient le lieu des tracasseries inutiles et des faux-fuyants incertains, ce qui porte tort à sa prière, à sa confession de foi et à son action.

2) J'ai souvent l'impression que notre pastorale est trop en avance sur notre dogmatique. Or, si nous commençons à vivre beaucoup de choses en commun, sans que nous ayons des énoncés dogmatiques qui fondent cette communion, un risque de décalage s'établit entre pastorale et dogmatique, c'est-à-dire le risque de la coupure entre théorie et pratique. Or, dès qu'il y a une coupure entre théorie et pratique, on peut dire qu'il y a un démembrement de Jésus-Christ. En effet, il y a un acte que n'explique pas la parole ou il y a une parole que ne suit pas l'acte. Il y a un activisme ou abstraction. Voilà le risque d'avoir une pastorale très avancée avec une dogmatique très entêtée, une pastorale explorant l'avenir et une dogmatique protégeant le passé, vivant l'une envers l'autre en déséquilibre interne.

3) La troisième perplexité porte sur la réciprocité. Il y a des réciprocités possibles et des réciprocités non possibles. Si elles sont possibles, jusqu'à quel point continuent-elles donc d'être des réciprocités et ne deviennent-elles pas tout clairement des unités ? Prenez donc le grand exemple de l'intercommunion. A quel moment devient-elle tout clairement une communion ? Mais si elles ne sont pas possibles, il ne faut

pas exercer un quelconque chantage pour faire comme si elles étaient possibles. Car ce moralisme ou volontarisme induit tort à la véracité de ce que chacun ressent dans sa propre conviction théologique. Naturellement, tout devient plus compliqué encore, s'il n'y a pas réciprocité, car on éprouve alors le sentiment d'une non reconnaissance, d'une non égalité, d'une rétractation et d'une frustration. Voici les perplexités que nous retrouvons à des quantités de niveaux, eucharistie, ministères, etc. Il me semble que la tâche d'aujourd'hui consiste, à partir du dégel, à explorer les diverses raisons pour voir si, comme le disait la conférence de Lund, elles tiennent vraiment à la foi. Or, c'est au moment où nous devons poursuivre cette exploration de nos perplexités que survient l'avalanche.

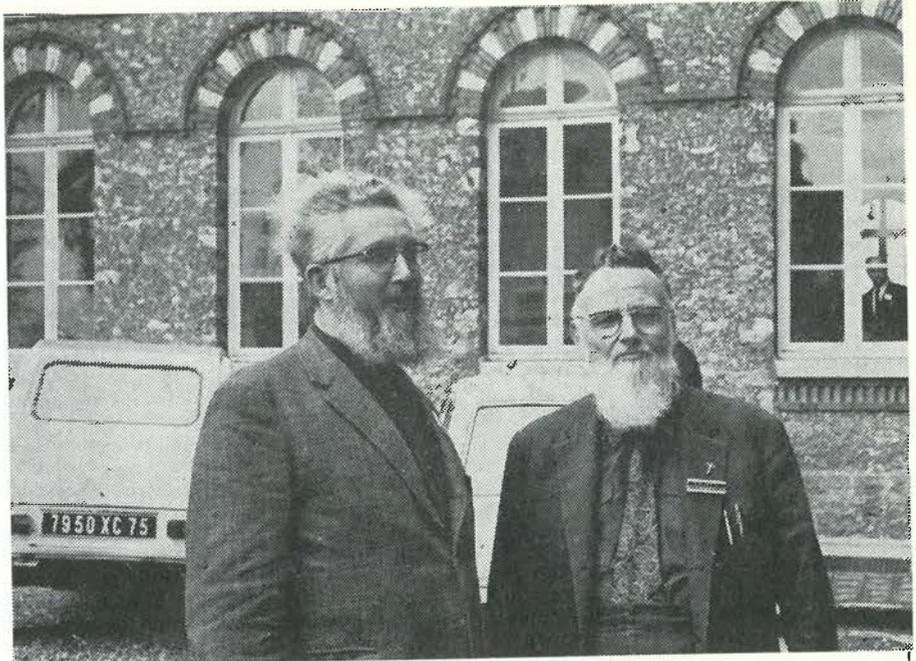
2ème Partie

Le congédiement actuel de l'œcuménisme

Si j'ai bien entendu ce qui nous a été dit hier, on regarde surtout dans le monde ouvrier, également parmi la jeunesse, le travail œcuménique, comme l'on considère dans une firme le service du contentieux, c'est-à-dire un secteur spécialisé dans les affaires en souffrance. Ce travail peut durer très longtemps. Le propre des services de contentieux n'est-ce pas de faire traîner les affaires ? Après tout, les services de contentieux nourrissent des juristes. De même, l'œcuménisme pour les œcuménistes. Je vous rappelle l'anecdote des deux sénateurs communistes italiens allant à un congrès du parti, dont l'un disait à l'autre : « Quand crois-tu que le schisme entre l'U.R.S.S. et la Chine va s'arrêter ? ». Et le second de répondre : « Regarde du côté des chrétiens. Chez eux, cela dure depuis 1054. Pourquoi espères-tu que les choses puissent se terminer plus vite chez nous ? ».

Si nous sommes un œcuménisme de contentieux, nous ne participons ni à la prospective, ni à la production ! Nous souffrons d'en être réduits à un rôle de liquidateurs d'un passé qui n'en finit pas de mourir. Certes, l'Evangile qui dit de ne pas juger, ne dit pas de ne pas souffrir. Il y a des choses, dans ce qui a été dit hier, qui me font souffrir, comme il y a des choses, dans ce que je vais dire, qui feraient souffrir ceux d'hier. Nous devons accepter de nous faire souffrir les uns les autres, si nous nous aimons. Voici donc comment j'ai écouté hier. J'y ai entendu quatre questions :

1) Tout d'abord, il y a déplacement de front dans la passion des hommes. Les passions des hommes se succèdent. Pour ne parler que de l'Europe, il y a eu la passion des guerres religieuses, puis la passion des guerres nationales. Vous le savez, le mot « Europe » n'ap-



Le Pasteur Hammel (Versailles) et le Père d'Oreye (Nice) ne manquent pas d'affinité.

paraît qu'au début du XVIIe siècle. Avant on parlait de chrétienté. Aujourd'hui, la passion dominante ne se porte ni sur la religion, ni sur la patrie, mais sur la question sociale, sur la lutte des classes. Je ne suis pas très sûr d'ailleurs que ce soit là la passion unique des temps qui viennent. Il y a déjà en plus celle que nous ressentons, la passion transitoire des générations. Il y a aussi celle que nous pressentons : la passion de l'homme face à son environnement, à la terre qu'il épuise. Où allons-nous ? Est-il vrai que d'ici 30 ans nous aurons asphyxié l'humanité ? S'agira-t-il là d'une passion se surajoutant à la passion sociale ?

Une passion représente le thème majeur d'une époque. Et chaque thème majeur appelle une formulation particulière de la foi. Chaque passion se croit la passion définitive. En fait, elles se remplacent, elles se chassent les unes les autres. Ce fait, je l'accepte. J'ai beaucoup aimé quand le Père Moingt nous a dit, hier : « Pour aucun d'entre nous, l'œcuménisme n'est la passion unique, ni majeure de sa vie ; car, si notre passion majeure était l'œcuménisme, nous serions en dehors des passions centrales du monde auquel nous appartenons ». J'accepte ce constat pluraliste : l'œcuménisme est une tâche parmi d'autres tâches et nous n'avons ni à la surévaluer, ni du même coup à la mésestimer.

J'accepte que Frédo Krumnow nous dise : le monde ouvrier, qui est né postérieurement aux guerres de religion, n'est pas concerné par l'œcuménisme. Au contraire, ceux dont les ancêtres ont été concernés par ces thèmes de manière décisive, le demeurent encore. Pensez seulement aux paysans

par rapport aux ouvriers, car nous vivons aussi avec des mémoires ancestrales. Pourquoi exporter dans ce monde ouvrier des débats antérieurs au temps de sa naissance ? De même, pourquoi, dans le monde des missions, exporter les divisions confessionnelles européennes ?

Au lendemain de l'enterrement d'Overney, je me trouvais à un meeting organisé par le Parti socialiste, à un moment où les communistes étaient dressés contre les gauchistes. Les socialistes avaient organisé le meeting pour démontrer que cette mort les concernait eux aussi, mais les gauchistes apparaissaient assez froids devant cette approche, à leurs yeux « récupératrice ». Je me demande si, avec notre œcuménisme, nous ne sommes pas regardés, par ceux qui nous ont parlé hier, comme le Parti socialiste et le Parti communiste, avec leurs multiples protocoles d'accord suivis de non-réalisation, sont aujourd'hui regardés par les gauchistes. Nous avons entre nous des anciennes histoires que nous traînons, alors que leurs passions sont ailleurs. J'accepte le verdict initial mais il ne saurait être question de s'arrêter là.

2) Hier « réconciliation » n'était pas le mot central, mais bien au contraire « partisanat ». Une Eglise réconciliatrice apparaissait conciliatrice et centrée. L'œcuménisme, à plus forte raison, n'est-il pas fondamentalement réconciliateur ? C'est pourquoi on est contre, ou plutôt on s'en désintéresse. Notre époque ne cherche pas à réconcilier mais à marquer la différence et à affronter. N'est-ce pas la raison pour laquelle, plusieurs des intervenants d'hier, apparaissaient opposés à Taizé dont l'église s'appelle

précisément « l'église de la réconciliation » ? Faudrait-il donc quitter la réconciliation comme mystification opposée à la véracité ? Cette question va loin. Elle veut dire que l'on n'est pas frère avec tout le monde. On est camarade avec certains et le camarade l'emporte largement sur le frère. Aux Etats-Unis, le mot « frère » est employé aujourd'hui essentiellement par les noirs, envers les noirs. Frère devient, comme camarade, un mot exclusif et réservé.

Je veux bien écouter ce thème. Je veux bien me dire : si la réconciliation que j'annonce et que je cherche est entendue comme la manière d'éviter la Croix, c'est-à-dire le conflit, si je veux économiser la Croix grâce à une réconciliation prématurée, alors nous sommes d'accord. Méfions-nous d'une réconciliation qui ne serait qu'un arrangement, qui ne serait que les Rameaux et non pas vraiment Pâques. Fuyons l'unanimité qui n'est pas la fraternité. Mais je redoute pareillement tous ceux qui voudraient s'arrêter au Vendredi Saint, au temps du conflit, sans avancer jusqu'à Pâques. Est-ce qu'ils ne se préfèrent pas simplement eux-mêmes et eux tout seuls avec eux-mêmes ?

3) La troisième question que j'ai entendue portait sur la revendication du partage des pouvoirs. Cela m'étonne toujours un peu que l'on parle énormément du pouvoir de l'Eglise au moment où elle en a presque le moins ! On aurait dû en parler davantage au XVIIIe, au XIXe, à l'époque de Constantin et surtout de Charlemagne ! Dire qu'aujourd'hui il y a des abus de pouvoir dans l'Eglise, n'est-ce pas tomber quelque peu sous la question ironique de Maurice Druon : « Une Eglise qui se trompe de siècle ? ». Cependant, je veux bien écouter ici aussi. Je crois qu'il y a là un thème profond, essentiellement au niveau des clergés. Il semble que les clergés monopolisent pour eux le pouvoir institutionnel et qu'ainsi, le peuple de l'Eglise se retrouve aliéné par ces ministères destinés au contraire à le structurer.

En employant alors le mot « institution », l'Eglise devient quelque chose d'externe à soi-même. Perversion des mots : instituer cesse de signifier structurer, c'est-à-dire faire en sorte que les membres épars deviennent un corps. Institution devient exclusion de toute participation, réduction des laïcs à l'état de consommateurs, d'abord dociles, puis indociles. Il y a là quelque chose qui ne va pas dans notre réalité communautaire. Ceci dépend-il de la dimension humaine des paroisses ? Des petites communautés évitent-elles cette aliénation par la structure institutionnelle ? Je n'en sais rien. Peut-être s'agit-il d'une question beaucoup plus décisive : l'érosion de la foi qui prend l'institution comme alibi pour son usure ?

Reste le besoin essentiel du partage, partage du pouvoir, partage de la parole, partage des responsabilités. Qui l'empêche ? Le clergé monopolisateur ou le laïc fuyard ? Chacun ici se renvoie la balle et le jeu n'avance pas. Il faut

cependant se mettre d'accord pour partager la difficulté commune de former une communion ecclésiale et ne pas se contenter de faire du clergé le bouc émissaire de la difficulté qu'a l'Eglise d'être l'Eglise. Partager, c'est se refuser à tout bouc émissaire.

4) En dernier lieu, j'écoute l'insistance mise hier sur l'action. Mais la théologie, l'Eglise sont-elles des spéculations ? L'action pure ne devient-elle pas pragmatisme. Si j'agis sans pouvoir exprimer au nom de quoi et de qui j'agis, est-ce que je ne rentre pas dans une nouvelle captivité, qui est celle du mutisme ?

Maintenant je voudrais critiquer ; ce que j'ai déjà commencé à faire !

1) Première critique : Quel est le moment où le désintérêt de la théologie devient subrepticement le désintérêt de la foi ? Qui s'occupe énormément d'œcuménisme sinon les ménages mixtes ? car la discussion théologique concerne leur vie. En un certain sens, la division les pousse à la réflexion. Mais ceux qui ne s'intéressent plus du tout à l'œcuménisme ne signifient-ils pas silencieusement qu'ils ont remplacé la théologie par la sociologie et que leur grande préoccupation, disons par exemple la lutte des classes, a supprimé la question de rendre compte de la Foi ? Ce dont on ne rend plus compte déperit. L'intériorité sans l'extériorité devient l'évanescence. Aussi ai-je été impressionné hier par ce que disait Fredo Krumnow cherchant comment rendre compte de la Résurrection, sans avoir le moins du monde, ainsi le sentiment de se dérober à sa tâche de syndicaliste. Nous n'échapperons pas à la question : Y a-t-il crise de l'œcuménisme ou crise de la foi ?

2) Seconde critique : Il est clair que nous rentrons dans une époque intolérante. Nous sommes une société gavée et cependant intolérante. Pourquoi ? Les deux faits me paraissent liés, car celui qui est gavé risque fort de faire le difficile sur des questions mineures. Oh ! certes, en tant que membres de l'Eglise, nous avons été champions en matière d'intolérance. Nous avons autant d'expérience séculaire que les marxistes en ce domaine. Mais faut-il pour autant faire l'éloge de l'intolérance, comme si elle était le signe de l'attachement à la vérité ? Dans son livre sur « Jésus-Christ et les révolutionnaires de son temps », Oscar Cullmann observe que le groupe des disciples a été constitué de gens qui humainement se seraient tués l'un l'autre, nommément les zélotes qui méprisaient et haïssaient les péagers ! Si les douze n'avaient regroupé que des zélotes ou que des péagers, auraient-ils donc constitué une humanité réconciliée ?

J'ai été ému quand Danièle Léger a dit hier que les communautés de base courraient le risque de devenir des sectes, mais s'efforçaient de rester ouvertes au monde. L'Eglise aussi risque de n'être qu'une secte parmi tant d'autres. La secte n'a pas tort parce qu'elle est minoritaire, mais elle a tort quand elle choisit dans la vérité globale, quand elle ne s'adresse

plus à tous les hommes, quand elle se referme sur sa particularité. Une Eglise peut être toute petite comme une secte, peut être très grande. Il ne s'agit pas là de questions de quantité, mais de destination. Le côté intolérant et sectaire de l'époque dans laquelle nous rentrons, pose un problème redoutable. Je ne suis pas décidé à avaliser chaque parti pris comme vérité unique.

3) Troisième critique : L'action.

Il y a des points où nous devrions être simples et clairs, où une éthique sociale collective des Eglises est indéniablement réalisable. L'obstacle à ce niveau n'est pas la complexité des questions, mais l'égoïsme, le péché, l'intérêt qui se camoufle derrière une complexité supposée. Je prends quelques exemples actuels : pourquoi le système des impôts avantage-t-il les riches ? Pourquoi sommes-nous le pays industriel où l'éventail des salaires est le plus large. Comme Eglise, il est possible de dire ici des choses qui soient à la fois impartiales et engagées.

Mais en tant d'autres domaines, l'action est complexe. Hier Fredo Krumnow m'a impressionné en disant combien souvent les chrétiens apparaissent, aux yeux des athées, comme des rêveurs sentimentalement occupés de petites choses, sans analyse globale, alors que toute l'analyse rationnelle montre combien les situations sont complexes. Soyons francs : si le socialisme était la solution-miracle, dont les milieux chrétiens s'entichent bien tardivement, il y a bien longtemps que tout le monde le saurait ! Mais le socialisme a ses propres difficultés que nous connaissons bien et qu'il connaît fort bien lui-même. Reconnaître la complexité, c'est rendre honneur à la rationalité d'une question. Je n'aimerais donc pas qu'au nom d'une foi simplificatrice, nous économisions la patience d'une rationalité complexe.

Dans bien des secteurs, il n'y a pas de solution-miracle. On ne sait pas s'il faut remplacer le pouvoir de l'argent par le pouvoir de l'Etat, ni si ce qui est avantageux pour l'économie l'est aussi pour la personne et inversement. Ne nous politisons pas comme des enfants de chœur, comme des retardataires mettant les bouchées doubles. Ayons une grande liberté interne et externe d'écouter et d'attaquer. Ayons la liberté dans l'Eglise de nous dire brutalement et fraternellement les vérités complexes. N'appelons pas « congédiement » la liquidation idéaliste de la réalité ! Ne faisons pas comme si notre clan seul disposait des solutions-miracles pour résoudre les questions de la communauté ecclésiale et de la société économique. Cherchons à transformer plus qu'à congédier, car l'important n'est pas d'avoir raison contre le réel, mais de l'assumer sans s'y résigner.

Je terminerai par une parabole. La multiplicité des syndicats a parfois des avantages quand elle empêche une domination bureaucratique. Elle a aussi des inconvénients quand elle affaiblit la lutte. Transposez l'exemple sur les Eglises et réfléchissez dans cette double direction.

3ème Partie

Questions pendantes

au sein de l'œcuménisme

J'ai été très intéressé par l'honnête compte rendu que le Père Hamer nous a donné du travail du Secrétariat pour l'Unité. En même temps, je m'interroge sur les obstacles encore essentiels qui se trouvent en arrière des multiples dialogues en cours.

D'abord : l'autorité dans l'Eglise, question fondamentale, car l'Eglise est là où Jésus-Christ a autorité. Dans l'évangile, le mot « humilité » revient huit fois et le mot « autorité », 62 fois ! Je ne présenterai donc jamais l'Eglise comme un lieu où il n'y ait pas d'autorité, où chacun agit au gré de sa conscience, car la conscience est si souvent l'excuse pour l'arbitraire et la solitude. Nous n'éviterons pas la question de l'autorité dans la mesure où nous sommes liés à un Autre qui a sur nous autorité. Ceci étant clairement dit, la notion d'autorité doit-elle se signifier par le mot « hiérarchie » ? Je ne crois pas. Autant le mot « autorité » me parle, autant le mot « hiérarchie » ne m'éclaire pas. Je voudrais que nous cherchions œcuméniquement comment manifester la notion d'autorité sans nous lier aussitôt au modèle hiérarchique. Le modèle synodal et conciliaire est-il meilleur ? Cette grande question est ouverte devant nous tous. Ce n'est pas une question seulement entre les Eglises, c'est une question à l'intérieur de chaque Eglise, comme c'est d'ailleurs une question à l'intérieur de la société globale, s'il est vrai que l'Eglise est appelée à être dans le monde et pour le monde le sel et le levain du Royaume.

Ensuite, deuxième question, que voulons-nous dire par **sacrement** ? Vous l'avez constaté, c'est autour de la « sacramentalité » du baptême, du mariage, de l'Eucharistie que si souvent nous échoppons ! Or autant je suis absolument convaincu que la corporalité est essentielle et que la sacramentalité la manifeste et la vit, autant je redoute une sacramentalité qui penserait manifester et vivre une présence plus réelle que ne serait la Parole. Les sacrements m'apparaissent des engagements et des manifestations corporelles, mais non des communications substantielles risquant de devenir extrinsèques à la foi. Si nous savions mieux ce que nous disons bibliquement et annonciativement en parlant de sacrement, nous aurions fait un immense pas en avant dans l'œcuménisme.

L'œcuménisme est enfin la foi exprimée au monde. J'ai été impressionné dans les grilles des questionnaires, de voir combien souvent la question revenait : Comment dire notre foi ? Comment en rendre compte ? L'œcuménisme dépend de cette aptitude à dire le plus vrai et le plus simple de la foi. Prenons des exemples : Que veut dire le mot « Création » dans le contexte scientifique qui est le nôtre ? Pourquoi Jésus réapparaît-il comme un thème actuel ? La résurrection est-elle un signe eschatologique ? Dans ce cas, que



Au centre, Arlette Blanquet, secrétaire du bureau des relations avec le catholicisme.

comprenons-nous par eschatologie ? Si nous poursuivons œcuméniquement des recherches sur des thèmes de ce genre qui concernent l'annonce au monde, nous montrons que l'œcuménisme n'est pas la liquidation du contentieux d'hier, mais qu'il est objectivement le travail commun d'aujourd'hui et de demain.

Conclusion

Le corps en train de se souvenir

Je conclurai en deux mots. J'emprunterai le premier au Père Moingt : Si le modèle de l'Unité est le modèle trinitaire, rappelons-nous que le Fils a eu de la difficulté sur la terre à obéir au Père, que l'unité est un travail, souvent une recherche douloureuse, toujours un cheminement. Nous ne serons le corps remémbré du Christ qu'au temps du Royaume.

Seconde et dernière remarque : On

nous a souvent proposé d'effectuer des réalisations locales. Attitude absolument valable, si les réalisations locales ne constituent pas des exceptions arbitraires, mais des anticipations prometteuses. Car j'aurais peur de réalisations locales que l'on autoriserait dans un coin et interdirait dans un autre comme si l'Eglise variait au gré des tempéraments et des subjectivités. La véritable localité annonce l'universalité. Elle ne demeure pas ainsi une particularité de faveur sans portée œcuménique, c'est-à-dire universelle.

Vivons ainsi nos tâches locales en annonce et anticipation de ce que Dieu veut pour la totalité du corps de son Fils ici-bas. Le remembrement de l'Eglise est aussi constant que la vie de la grâce aux prises avec l'obturation du péché. Nous pouvons le dire en une commune affirmation finale : Cet œcuménisme là, nous avons le sentiment de le poursuivre autant au sein de chacune de nos Eglises qu'entre elles. Nous croyons qu'ainsi nous sommes déjà participants de cette unité qui ne sera pleinement manifestée qu'un jour où nous verrons face à face.

Le grand événement œcuménique de l'année

L'assemblée plénière du Secrétariat national pour l'Unité des Chrétiens a revêtu une ampleur jusque là inégalée. Il vaut la peine d'en louer l'impeccable organisation.

La Session de Bièvres m'a redonné confiance. Elle est le grand événement œcuménique de l'année en France. Lorsque les membres d'une assemblée plénière tiennent de tels propos librement devant les autorités de leurs Eglises, n'a-t-on pas l'impression qu'un point de maturité est atteint et qu'un seuil va être franchi ?

Maurice VILLAIN (Paris)

Echange avec le Pasteur DUMAS

Dans le sillage d'un exposé si riche et si ouvert, cinq questions furent posées. On appréciera leur intérêt, de même que la qualité des réponses dont nous disons ici l'essentiel.

1) **Pensez-vous que nos Eglises puissent dire ensemble une parole sur le problème de l'avortement ?**

Réponse :

Je suis convaincu que les questions de morale privée sont aussi importantes que les questions de morale sociale.

Concernant l'avortement, il y a deux valeurs engagées : une **vie humaine** que l'on interrompt et le **devenir de cette vie humaine** dans son environnement affectif, social, économique. Ceci et cela ne peuvent être pris à la légère. Il y a ici une **question morale** parce que nous avons un **conflit** entre deux exigences également respectables, conflit entre une éthique de la vie et une éthique du désir. L'Eglise, dans une telle situation peut ou bien — c'est sa tentation — supprimer effectivement, l'un des deux éléments, ou bien se plonger dans la réalité du conflit, sans le disqualifier moralement, autrement dit dépasser le dilemme : nous culpabiliser ou nous laisser sans guide. Le risque du Protestantisme étant le laxisme, celui du Catholicisme étant le légalisme de la vie.

2) **Vous vous êtes demandé si le désintéret vis-à-vis de la théologie ne masquait pas un désintéret vis-à-vis de la foi. N'y a-t-il pas une autre réponse, à savoir que la théologie n'est pas accordée à la préoccupation de témoignage ?** (cf. intervention de Danièle LEGER).

Réponse :

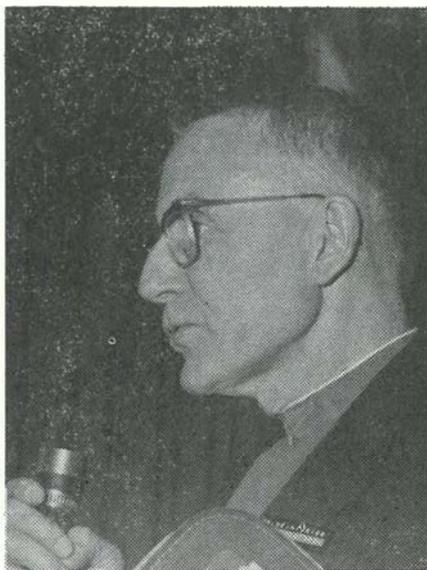
La sociologie et l'ecclésiologie ne sont pas en concurrence, car elles n'ont ni la même portée ni la même intention. Il faut soupçonner les sciences humaines à leur tour, mettre en question leurs possibilités de résolution dernières et ultimes ; elles sont en état de fonctionnement, non de résolution ou d'exhortation. D'autre part, la génération actuelle est souvent une génération de l'inexprimé, de l'inexprimable, au niveau de la profession de foi comme aux autres. Or l'expression est d'une énorme importance. « L'amour qui ne s'exprime pas... ce n'est pas l'amour ». (Johnny Halliday)

3) **Vous avez parlé d'actions communes assez simples, dans l'ordre social, et vous avez dit : « Est-ce que les Eglises ne devraient**

pas faire des études sur ces points ? » Je vous demande si ce n'est pas aux chrétiens plutôt qu'aux Eglises de faire ces études et ces travaux.

Réponse :

J'ai du mal à distinguer Eglises et chrétiens ! D'autre part, il est sûr que pour être probant en ces domaines, il faut être incontesté. Mais pourquoi n'utilisons-nous pas quelquefois des compétences reconnues pour nous les relancer sous l'angle de **leur puissance exhortation**, qu'elles n'ont pas en tant que systèmes de compétence ?



Le Père Seinturier, délégué régional (Provence-Méditerranée) anime un échange.

BONHOEFFER déclarait, au moment où il rédigeait **L'Ethique** : « Luther pouvait écrire ensemble le **«Traité du Serf Arbitre»** et **«l'Ecrit sur le Commerce et sur l'Usure»**. Pourquoi ne le pouvons-nous pas ? » Peut-être sommes-nous tous habitués, depuis le XIXème siècle, à nous cantonner dans le « religieux » !

4) **Dans quelle mesure cet appel à l'action et à la vérification par l'action, que nous avons entendu hier soir, n'était-il pas une résurgence laïque de la justification par les œuvres ?**

Réponse :

Il ne faut pas être justifié par les œuvres, mais la grâce est agissante.

Le premier risque de l'action, c'est de croire qu'on peut tout résoudre, qu'on peut tout achever (ceci, c'est l'eschatologie) et, par suite, d'éprouver la déception devant l'échec. Les révolutions sont de grandes actions, mais leur risque, c'est la déception des post-révolutions. Le second risque, c'est de nier la déception : on fait comme si on avait réalisé ce qu'on cherchait. Alors, on devient légaliste et volontariste, on refuse la part d'échec, qui est la part du réel dans chacune des existences individuelles et collectives.

S'il faut dénoncer la religion des œuvres, et donc la déception et le légalisme, il faut en même temps réentendre l'Evangile « Si vous ne portez pas de fruits, mieux vaut être coupé... » La grâce n'est pas « spéculation », elle est agissante, elle porte des fruits.

5) **Comment situeriez-vous notre action par rapport à ces deux termes : l'intérêt et la prise de pouvoir ?**

Réponse :

L'Evangile est réaliste. Pensons aux paraboles bancaires, militaires, etc... parce que Jésus prend l'homme tel qu'il est, pour parler du Royaume de Dieu. Ni l'intérêt, ni le pouvoir ne sont, à mes yeux, des choses mauvaises. Le problème n'est pas du désintéret, mais de **l'intéressement**, pas du sans pouvoir, mais du **partage du pouvoir**. Ça va mal dans une société quand il y a accaparement.

Le Nouveau Testament a deux mots pour parler du travail : l'œuvre (ERGON) et la peine (KOPIAN, peiner). Le drame, c'est quand une catégorie d'hommes s'accapare de l'œuvre et laisse aux autres la peine, alors qu'il faut répartir l'une et l'autre. Qu'il s'agisse, dans le N.T., du travail apostolique ou du travail humain, on retrouve toujours les deux mots : une œuvre nous est promise, mais aucune peine ne nous est épargnée.

De même, j'**oppose libération et résignation, mais non pas libération et soumission**. En Jésus-Christ, nous sommes pour une libération à la condition que cette libération ne soit pas la revendication de nos seuls intérêts mais qu'elle ait une portée universelle et que nous montrions bien que cette libération, c'est aussi la soumission de nous-mêmes aux autres.

Réflexions conclusives sur la session

par Bernard Sesboué s.j.

La tâche qui m'a été confiée par les organisateurs de la session n'est pas tant de faire un exposé à titre personnel, que de faire remonter de façon synthétique, et d'une certaine manière conclusive, les choses les plus significatives qui ont été dites pendant ces trois jours, d'abord du côté protestant et du côté catholique, quand nous avons travaillé séparément, et ensuite entre nous tous, pendant la partie interconfessionnelle de notre session.

Les réflexions que je vais vous proposer auront un souci avant tout prospectif : que faire maintenant ? Comment bâtir l'avenir prochain de l'œcuménisme à la lumière de tout ce qui a été dit ici ? J'essaierai de tenir compte de tout, mais ne pourrai pas tout retenir : inévitablement, je ferai intervenir mon discernement personnel dans la manière de nouer les choses. Situation délicate que vous devinez : d'une part, ce discernement sera celui d'un catholique, car « j'habite le catholicisme » (pour reprendre une expression du Pasteur Dumas !) ; mais d'autre part, il vient s'exercer sur une session œcuménique qui a été à la fois catholique et protestante. Heureusement ma tâche est facilitée par le très bel exposé que le Pasteur Dumas vient de nous donner et qui constitue déjà un acte de discernement important sur les témoignages que nous avons entendus. Je me sens tout à fait en consonance avec l'attitude d'écoute, positive et tout de même critique, à laquelle il nous invite.

Au terme de notre parcours, je voudrais faire tout d'abord des réflexions plus globales sur la situation de **tension** que vit actuellement le mouvement œcuménique, et ensuite insister sur **quelques points d'application** de la tâche œcuménique qui se présentent à nous avec des chances de fécondité plus particulière, ou qui demandent notre attention et notre engagement.

I

Le bienfait des enquêtes : une lucidité nouvelle

Un des buts de cette session était de faire le point de la situation œcuménique en France. On ne saurait trop souligner le **bienfait** que représentent les rapports de synthèse auxquels ont donné lieu les deux enquêtes faites tant du côté catholique que du côté protestant. Cet énorme travail, sérieusement mené, a déjà porté des fruits, car nous savons désormais beaucoup mieux de quelle gamme de réalités diverses et complexes on parle, quand on emploie le mot d'œcuménisme. Il ne faudrait surtout pas mettre maintenant ces documents dans un tiroir ; il faut

qu'ils demeurent une base de recherche et de travail pour l'avenir. C'est la valeur de ces enquêtes qui a fait, pour une large part, la valeur de notre session, et qui a permis une expression franche et courageuse sur une réalité mieux connue et cernée avec rigueur, dans ses ombres comme dans ses lumières. Je pense en particulier, du côté catholique, au bienfait de ces analyses et de ces réflexions, menées sur la base de l'enquête, qui ont eu lieu entre évêques et prêtres avec la participation de religieuses et de laïcs. Même si le temps a manqué pour aller jusqu'au bout, ce dialogue sur la réalité m'a paru précieux et plein d'espérance. Coûte que coûte, il doit continuer.

Telle qu'elle ressort aujourd'hui de tout cet effort d'information et de réflexion, la situation œcuménique nous apparaît **mélangée** : elle comporte du négatif et du positif. Le négatif s'appelle lassitude, piétinement, blocages et aussi « marginalisation », terme revenu si souvent qu'il a provoqué cette réflexion de Michel Dubost : « Ce qui m'étonne, c'est qu'on soit étonné ». Il est inévitable en effet que cet aspect de la militance de nos Eglises ne représente pas un phénomène capable de remuer largement l'opinion publique. Il était bon d'avoir la force de regarder en face l'échelle du mouvement œcuménique. Sans minimiser en rien l'aspect négatif de cette donnée, n'oublions pas tout autant que de grandes choses se sont faites dans l'histoire et se font encore aujourd'hui à partir d'effectifs humains qui, au regard de la masse de la société, représentent des forces marginales. Les piétinements actuels nous



Le Père Sesboué (à droite) en conversation avec le Père Desseaux et le Pasteur Asmussen.

font aussi mieux prendre conscience de la dimension, pour ne pas dire de l'énormité du problème œcuménique, qui, à vues humaines, peut nous apparaître à certains jours comme une utopie irréalisable et décourageante. Cette entreprise n'est pas à échelle humaine, et cela doit être vu dans la foi.

Soyons pourtant également attentifs aux éléments positifs de la situation. La comparaison entre les enquêtes de 63 ou de 64 et celles de 72 manifeste à l'évidence qu'un travail énorme s'accomplit. Le nombre et la variété des réalisations sont imposants et méritent d'être mieux connus, afin que ce qui se fait ici puisse donner des idées et encourager des initiatives ailleurs. Bien de ces choses auraient été impensables, il y a cinq ou six ans. A travers ces multiples rencontres et activités — qui demandent à être continuées et développées encore — c'est toute la relation entre nos Eglises qui évolue dans le sens d'une « symbiose » progressive.

Une situation de forte tension entre le passé et l'avenir

Mais il ne suffit pas de dire qu'il y a du positif et du négatif, du bon et moins bon ; il nous faut serrer de plus près cette situation mélangée, qui m'apparaît marquée par une très grande **tension** — et ce sera la réflexion centrale que je vous propose — Jamais en effet peut-être le mouvement œcuménique n'a été confronté à une série aussi complexe de problèmes, où viennent se rencontrer en même temps **passé** et **l'avenir**. Notre présent est traversé par une difficile tension entre ces deux pôles du passé et de l'avenir, auxquels nous devons être simultanément attentifs. La loi du discours m'oblige à vous exprimer successivement ce que j'entends par ces deux pôles ; mais nous savons qu'ils sont là tous les deux en même temps devant nous, que nous devons nous ouvrir à ce qu'il y a de légitime en chacun d'eux, et ne jamais oublier, quand nous nous tournons vers l'un, la réalité pressante de l'autre.

1) **Le pôle du passé** s'est exprimé souvent pendant cette session à travers les préoccupations concernant **l'identité** ou la spécificité du protestantisme et du catholicisme. Du côté protestant une soirée a été consacrée à ce sujet, avec les interventions des Pasteurs Maury et Dumas et du P. Moingt, reprenant un thème déjà abordé par le Pasteur Roux. D'autre part, les enquêtes ont signalé un reste, ou un sursaut, de méfiance protestante devant une dynamique dont on sent qu'elle pourrait acculer à un seuil redoutable et poser de manière cruciale la question de la « persévé-

rance dans l'être ». J'évoque cette question, au risque d'être maladroite, car je pense que les catholiques français doivent être très attentifs à la situation minoritaire du protestantisme de leur pays. Le fait que 75 et 80 % des mariages vécus dans les Eglises protestantes soient aujourd'hui des mariages mixtes pose déjà une grave question pour l'avenir. Toute la vie moderne contribue à éclater des communautés souvent dispersées. Même si les paroisses catholiques connaissent fondamentalement les mêmes difficultés, la disproportion numérique entre nos Eglises crée une situation délicate dont nous devons être conscients, si nous ne voulons pas créer de blocages ou de raidissements. Il est normal qu'en de telles conditions la question de l'attachement à son identité traditionnelle se pose dans un climat affectif nouveau. Mais je crois pouvoir dire aussi que jamais le protestantisme n'a eu autant d'influence sur la vie chrétienne en France. Même s'il se sent menacé au niveau de la consistance et de la cohésion de son peuple, jamais il n'a montré autant de vitalité par ses initiatives et ses réalisations, jamais il n'a mieux répondu, peut-être, à sa vocation d'être un appel à la réforme de l'Eglise, et cela précisément par sa présence dans le dialogue œcuménique. Je fais cette remarque en très bonne part : cette influence importante est sans proportion avec la dimension numérique. Voilà qui est capable de contredire ou de rééquilibrer d'autres aspects, et de libérer de certaines craintes.

Du côté catholique Michel Dubost a évoqué le problème de ceux qu'il appelait les « paumés », ces catholiques moyens qui ne s'y retrouvent plus dans l'évolution actuelle, et se demandent sur quoi repose leur « identité » catholique, au moment où tant de choses, qui leur paraissaient l'incarner concrètement, sont changées. A un autre plan le P. Congar est revenu sur le problème en réfléchissant sur la fameuse expression souvent entendue : « on se protestantise ». Il a nettement distingué le « spécifique catholique » de l'attitude de contre-réforme, pour l'identifier en profondeur à la tradition de l'Eglise indivise, celle du premier millénaire, qui ne doit en rien être appauvrie. Je crois pour ma part que l'expression en cause traduit chez beaucoup une inquiétude, et interprète en terme de **concession** ce qui devrait être compris en terme de **conversion**.

A propos de ces questions d'identité, je ne puis m'empêcher d'évoquer ce que j'ai eu la naïveté de dire ici même, il y a deux ans, en parlant de « conversion confessionnelle ». Une telle conversion est une mort à l'identité confessionnelle en ce que celle-ci a d'égoïste, de particulariste et d'exclusif. J'avais parfaitement conscience du caractère provoquant de l'expression, mais sans doute n'avais-je pas assez mesuré le poids inévitable des résistances humaines devant une telle perspective. Je disais aussi que, dans cette démarche de conversion, il fallait discerner les **sacrifices nécessaires**, les sa-



« Développer dans tous les secteurs une action commune » (P. Sesboué).
Jeunes migrants accueillis dans un foyer de la Cimade.

crifices impossibles et les sacrifices inutiles (1). Cette piste de travail œcuménique me paraît encore plus nécessaire aujourd'hui. Nous avons besoin, les uns et les autres de mieux prendre acte du large espace des **sacrifices inutiles** : autrement dit, le retour à l'unité est tout à fait compatible avec la coexistence d'un certain nombre d'héritages, de traditions spirituelles, d'insistances évangéliques, qui ont façonné concrètement la foi et la vie des communautés. Il nous faut garder tout ce qui est richesse, et si possible échanger entre nous nos qualités et non pas nos défauts, en tout cas ne pas exiger les uns des autres une uniformité appauvrissante. Les uns et les autres nous avons besoin de nos racines. Mais enfin il ne faudrait pas que ce souci de nos identités traditionnelles d'une part, et la fidélité fondamentale à l'Evangile du Seigneur, que j'appelle le **sacrifice impossible**, d'autre part, nous empêchent de considérer avec réalisme et sérieux les **sacrifices nécessaires qui deviennent** chaque jour plus urgents, ceux qui engagent une mort à l'égoïsme confessionnel et sont porteurs de l'ouverture à la réconciliation. Le risque est grand de prendre son parti du statu quo. Veillons donc à ce que les fidélités « aux maisons du passé » et le souci des réels besoins du peuple traditionnel qui a besoin de son identité, ne soient pas une entrave à la marche qui nous reste à faire sur la voie des sacrifices nécessaires.

Je risque ici une question qui paraîtra prétentieuse dans ma bouche (mais je la reprendrai plus loin en un sens plus modeste) : Est-ce qu'aujourd'hui l'appel à la réforme entre les Eglises n'est pas réciproque ? Ne vient-il pas, en fait, des deux côtés ? Notre contestation mutuelle n'est-elle pas un appel à la **conversion** ? Ne vivons-nous pas une certaine émulation et stimulation mutuelle dont il nous faut mieux tirer les conséquences ? Et n'est-ce pas dans la

mesure où nous accepterons tous cet appel à la réforme, que le problème de l'identité confessionnelle fera place au **problème infiniment plus grave de l'identité chrétienne** ? Nous sommes aujourd'hui l'objet d'une attente sur ce point capital : une certaine humilité confessionnelle ne nous permettrait-elle pas de progresser dans le témoignage que nous devons donner ensemble du christianisme ? Ne devons-nous pas accepter de voir évoluer nos identités confessionnelles, afin de donner le vrai visage de notre identité chrétienne ?

2) Le deuxième pôle de cette tension, le pôle de l'avenir qui envahit déjà largement notre présent, s'est lui aussi exprimé de manière répétée pendant ces trois jours. Je vais essayer de rassembler ce qui fait l'objet d'une préoccupation assez générale. Cet avenir déjà là, c'est d'abord le problème de **l'incroyance**. Combien de fois avons-nous entendu, dans les enquêtes et dans nos débats, que l'œcuménisme n'est plus le vrai problème aujourd'hui. Il est clair que le mouvement œcuménique n'est pas un but en soi, et il importe de distinguer le moyen et la fin (comme l'a dit le P. Moingt). Mais l'incroyance elle-même ne nous pose-t-elle pas le problème du lien entre le travail pour l'unité et le témoignage à rendre à Jésus-Christ dans le monde d'aujourd'hui ? Le premier ne demeure-t-il pas une dimension inévitable du second ? Ce lien de nature mériterait une plus ample réflexion.

L'avenir, c'est aussi le problème posé par **l'éclatement des communautés** et la distance que prennent beaucoup par rapport aux institutions ecclésiales. On a parlé de « **déconfessionnalisation** » et mentionné des attitudes plus ou moins « révolutionnaires » vis-à-vis des Eglises. Ce sont les jeunes qui disent : « Je suis chrétien, mais qu'on ne me demande pas si je suis catholique ou protestant, cela ne m'intéresse pas ». C'est aussi l'état d'esprit qui s'exprime par la formule : « Jésus-Christ, oui ; l'Eglise, non ». Ce que les enquêtes véhiculaient déjà nettement, nous l'avons réentendu, de manière plus percutante

(1) Ces réflexions ont paru sous le titre : **SITUATION DE L'ŒCUMENISME**, dans la revue **CROIRE AUJOURD'HUI**, janvier 1971, pp. 30-43.

et parfois poussée à l'extrême dans les témoignages d'hier. Je résumerais ainsi la manière dont je les ai ressentis : « le conflit que vous vous attachez à résoudre est inessentiel ; ce n'est pas un vrai conflit ; ce n'est pas le vrai terrain de la lutte des hommes d'aujourd'hui ; les forces vives et les enjeux cruciaux sont ailleurs ». Ce qui revient à dire que la division des Eglises n'est pas une chose essentielle.

Je pense néanmoins qu'il nous faut critiquer ces témoignages, afin d'en mieux recevoir le contenu authentique. Du côté de la critique, je dirai que ces témoignages sont des symptômes d'un certain nombre de contradictions qui s'expriment à propos de l'Eglise, un peu à la manière dont elles sont vécues dans la société. On a bien senti, en particulier à propos des groupes de base, que le rejet d'une certaine forme d'Eglise était lié à un rejet politique de la société.

N'y a-t-il pas contradiction objective à considérer que les Eglises sont discréditées par leurs divisions et à juger en même temps que le travail qu'elles font pour parvenir à l'unité est dépourvu de signification au regard de leur témoignage évangélique ?

N'y a-t-il pas contradiction à sous-estimer la valeur de cette marche vers l'unité, juste au moment où l'unité est une idée force dans la planète et où de plus en plus les peuples aspirent à construire de grands ensembles humains de communication dans l'unité ?

N'y a-t-il pas contradiction à « congédier la théologie » juste au moment où, dans un monde de l'insignifiance et de l'ustensilité pure, la requête du sens et de l'absolu s'exprime avec une urgence nouvelle ? Jamais peut-être on n'a tant demandé à la foi chrétienne de « dire le sens » de la vie, et cela s'exprime par une demande de réflexion théologique qui vient de partout, et en particulier des membres des groupes de base. (Il ne faudrait pas non plus que la critique du dogmatisme doctrinal des Eglises s'exprime d'une manière plus dogmatique encore. Au moment où les Eglises donnent au moins le témoignage d'une tolérance mutuelle, l'intolérance s'étale partout).

N'y a-t-il pas contradiction à prendre les sacrements — pour les arracher au « pouvoir clérical » — comme « on prend la Bastille » ? Les sacrements sont les dons de Dieu, et par définition on ne prend pas de force un don, ou alors ce qu'on prend n'est plus rien du tout.

N'y a-t-il pas contradiction à contester de manière massive toutes les institutions ecclésiales, quant au même moment on fait peser sur elle une attente mythique de sainteté, de fraternité absolues ? Il n'est pas tellement étonnant que, dans un monde émietté et atomisé, où le problème de toutes les communautés devient crucial, où le vivre ensemble cherche partout et douloureusement des formes neuves, la communauté ecclésiale de ceux qui vivent la

réconciliation en Jésus-Christ, rencontre elle aussi une grande difficulté à renouveler son visage et à créer un espace meilleur de communion fraternelle.

La contestation n'est le monopole de personne. Nous devons donc avoir le courage lucide de critiquer ces critiques et éviter de souscrire aux contradictions qu'elles recouvrent. Néanmoins, de telles paroles doivent être entendues et reçues comme un appel à la réforme de l'Eglise, qui désormais vient de partout. Il vient de ces groupes divers de jeunes et d'adultes qui se disent « en recherche », il vient, à travers eux, de l'incroyance ambiante vis-à-vis de laquelle ils essaient de se situer, comme il vient aussi des mal-croyants que sont de nombreux chrétiens aujourd'hui, si l'on en croit les récents sondages de la SOFRES. Ma critique ne prétend nullement étouffer un tel cri ; elle veut seulement en saisir le sens et situer notre responsabilité devant cette donnée de la réalité ecclésiale. Sous quelle forme que ces appels se présentent, ils nous confrontent à l'urgence d'une réflexion ecclésiale et d'un témoignage évangélique résolument tournés vers l'avenir.

Telle est donc la situation qui est nôtre, particulièrement conflictuelle et inconfortable, puisque nous devons à la fois tenir compte du passé et regarder l'avenir ; assumer les valeurs de fidélité en convertissant les égoïsmes, mais aussi rechercher en avant et avec hardiesse les conditions de lisibilité du témoignage évangélique. Sans doute est-ce impossible sans accepter un certain écartèlement. La vocation à l'œcuménisme n'est-elle pas une participation privilégiée à l'inconfort évangélique et à l'écartèlement de la croix ? Ne pouvons-nous pas transposer à notre situation la parole. « Il fallait faire ceci, sans omettre cela » (Mt. 23, 23) ? Si, les uns et les autres, nous ne voyons qu'un des pôles de cette tension, nous manquons notre objectif. Notre tâche est d'établir, dans notre action et notre réflexion une circulation constante entre les requêtes du passé et les appels de l'avenir ; elle est de porter cet écartèlement dans un désir efficace de réconciliation.

Dès lors, que faire ?

Une réflexion du Pasteur H. Roux m'a frappé : il a dit, l'autre soir, que notre problème majeur était de faire se rejoindre la **fidélité** et la **crédibilité** de nos Eglises. Je mets le terme de fidélité plutôt du côté du passé, et celui de crédibilité plutôt du côté de l'avenir. Mais l'étymologie des deux mots nous fait retrouver en chacun le radical, celui de **foi**. Il y a donc un lien entre une crédibilité, que nous avons pour une part perdue, et notre fidélité. La crédibilité nous interroge sur notre fidélité à Jésus-Christ : si nous sommes en droit de dire : de quel Christ peut-on vivre en dehors de l'Eglise ? nous avons aussi le devoir de nous poser la question : de quel Christ témoigne la vie de nos Eglises ?

La tâche œcuménique s'inscrit très exactement ici : que le témoignage que nous voulons rendre au Seigneur soit à la fois fidèle et crédible, crédible parce que porté par une fidélité toujours nouvelle.

Pour qu'il en soit ainsi, il est important de développer, dans tous les secteurs où cela est possible, une action commune et de donner le témoignage de communautés qui s'ouvrent à une « symbiose » grandissante. Nous vivons sans doute un tournant entre le moment où l'œcuménisme a secrété des institutions propres de rencontre et d'action, et celui où il commence à œuvrer à la réconciliation des institutions ecclésiales. Notre tâche est de remplacer désormais le substantif par l'adjectif ; il ne s'agit plus de « faire de l'œcuménisme », mais d'intégrer la dimension œcuménique à tout ce que nous faisons. Il est donc important que l'œcuménisme n'apparaisse pas comme le fait de quelques « professionnels ». Il est certainement nécessaire qu'il y ait des « permanents » de la tâche œcuménique. Mais il est non moins requis que les animateurs de l'œcuménisme soient aussi des animateurs de la vie et de la recherche intérieure à leur propre Eglise. Corrélativement, le problème de l'heure n'est sans doute plus de réunir des chrétiens sur les questions œcuméniques, mais de les réunir œcuméniquement sur les questions de la foi. Le projet œcuménique ne peut-il pas être aujourd'hui le lieu d'une redécouverte de la foi, n'est-il pas une chance et une grâce au service de l'identité chrétienne ? Peut-être la semaine de l'unité a-t-elle encore ce tournant à prendre.

Pour proposer un modeste exemple, l'accord eucharistique des Dombes se voudrait au service d'une réflexion de foi faite dans le cadre de l'exigence œcuménique. Beaucoup de groupes se pencheront sans doute sur ce texte, qui ne se serait pas penchés sur une catéchèse catholique sur l'eucharistie ou protestante sur la Cène. Du même coup la recherche doctrinale œcuménique pourra sortir de son ésotérisme et pénétrer davantage la substance des communautés. M. Dubost nous a rappelé que peu de Français vivent au niveau conceptuel. Or il est vrai que le dialogue théologique se fait encore presque exclusivement au niveau conceptuel, et cela est inévitable. Un relais doit donc être trouvé pour permettre à cette recherche de pénétrer de manière « déconceptualisée » auprès de tous les chrétiens qui cherchent à approfondir leur foi.

Dans toute cette action commune à développer pour répondre ensemble aux problèmes que l'heure actuelle pose à la foi, intervient un triangle de partenaires : il y a les autorités ecclésiales, les animateurs de l'œcuménisme (et parmi eux les théologiens), et l'ensemble des communautés. Le courant doit circuler entre ces trois termes, et il ne faudrait pas privilégier le seul dialogue entre autorités et animateurs. L'ensemble du peuple de Dieu n'est pas assez partie prenante de la préoccupation



« Développer la catéchèse commune » (P. Sesboué),
c'est aussi l'affaire des mamans catéchistes.

œcuménique. On ne peut pas dire en particulier que les théologiens ont une action de frein, ou sont en retard sur la pastorale. Sur bien des points en effet les théologiens proposent des avancées qui sont doctrinalement recevables, mais qui sont concrètement irréalisables de par le poids des mentalités, en l'état actuel des communautés. Dans une certaine mesure c'est la pastorale qui est divisée d'avec elle-même et présente la coexistence des extrêmes : méfiance, blocages, réticence et ignorance d'un côté, réalisations de pointe au sens insuffisamment ecclésial de l'autre. Ici encore nous retrouvons la même tension, dont nul d'entre nous ne peut faire l'économie, et qui peut, à certains jours, nous faire connaître des moments d'angoisse.

II

Essayons maintenant de préciser quelques points d'application de cette tâche à réaliser en commun dans une « symbiose » progressive :

Un effort de catéchèse commune

Un point est revenu constamment dans nos échanges, après s'être exprimé nettement dans les enquêtes : la nécessité d'un effort de catéchèse à réaliser en commun. Ce qui se fait déjà est fort important, mais l'enjeu de la chose est si central, qu'elle pourrait donner lieu à de nouveaux développements et à de nouvelles initiatives. Je pense à toute la gamme des catéchèses : celle des enfants et des adolescents ; celle des adultes ; les différentes formes de recyclage et de formation permanente ; la dimension œcuménique qui pourrait être plus nettement donnée au travail du CNER (« Centre National de l'Enseignement Religieux », catholique). Des échanges de prédication ont été signalés comme extrêmement féconds : ils pourraient débou-

der le cadre d'invitations restées exceptionnelles, à condition de tenir compte des situations locales et d'assurer une nécessaire préparation des mentalités ; ils pourraient s'élargir à certaines initiatives d'évangélisation commune.

Ce travail de catéchèse devrait s'articuler avec précision sur le patient effort de dialogue doctrinal mené entre les théologiens. Car il s'agit de faire aussi le point sur les difficultés qui demeurent, de rendre leur enjeu signifiant et plausible, afin que des chrétiens, de plus en plus nombreux, puissent être partie prenante du cheminement de conversion ecclésiale qui permettra de les réduire. Pour reprendre l'exemple de l'accord des Dombes, celui-ci sera utile dans la mesure où il pourra fournir une base à la catéchèse et servir de référence à d'autres efforts d'expression plus actuelle de la foi eucharistique. Ce document n'est pas un but en soi : il veut être un outil de clarification doctrinale et de réconciliation, mais il cherche aussi à contribuer au renouvellement du langage, même si ses essais en ce sens sont encore insuffisants et maladroits.

Reconnaissons d'ailleurs que le dialogue théologique est loin d'être achevé. Un immense travail reste encore à faire. Le Pasteur Dumas avait raison de mentionner la question des sacrements. Une avancée considérable est actuellement en cours de réalisation, sacrement par sacrement : baptême, eucharistie, mariage, question des ministères... Mais peut-être faudra-t-il revenir sur la sacramentalité comme telle et sa signification à l'intérieur du mystère de l'Eglise. Nos identités confessionnelles sont marquées sur ce point par des traditions tellement différentes, qu'un débat clarificateur est encore à mener. La signification du siège de Rome dans l'Eglise est aussi un problème grave que le dialogue œcuménique devra aborder prochainement. Oser mentionner une telle question dans une esquisse de programme de travail est déjà

le signe des progrès accomplis. Il reste enfin le dossier qui s'alourdit chaque jour des problèmes éthiques. On vient de les mentionner et ils me paraissent d'une extrême importance. Il serait lamentable de laisser se creuser entre nous des distances, pour ne pas dire des divisions nouvelles, au moment même où nous engageons une recomposition de notre Credo commun, et où les mêmes problèmes exigent de nous un témoignage évangélique.

A travers la publication de nombreux textes d'accord mûrit incontestablement la restauration d'un consensus, d'une unanimité dans la foi. Mais ces documents ont-ils la diffusion qu'ils méritent ? Ne serait-il pas opportun de les rassembler, dans des éditions économiques, et de les publier dans de petits recueils périodiquement mis à jour, afin que tous, ministres et membres des différents groupements, puissent prendre une meilleure conscience de cette base d'accord grandissante et mieux situer les points qui demandent encore un progrès. Ceux qui posent les questions les plus urgentes ou les plus aiguës y trouveraient matière à réflexion et souvent l'occasion de remettre en cause leur propre problématique : l'expérience l'a déjà montré. Une meilleure articulation de la théologie œcuménique et de la catéchèse est un but important que nous pouvons nous assigner.

Des services sociaux, lieux d'un témoignage œcuménique

La question a été posée nettement tout à l'heure : « Est-ce aux chrétiens en tant que chrétiens qu'il revient de s'attaquer aux problèmes sociaux ? ». Il est évident que ce n'est pas leur monopole et que, dans beaucoup de cas, ils doivent participer aux efforts de tous les hommes de bonne volonté pour les résoudre. Il reste que la tradition de l'Eglise atteste un charisme des communautés chrétiennes au regard des problèmes sociaux nouveaux posés par chaque génération. C'est le propre des chrétiens de se sensibiliser les premiers et d'intervenir au plus tôt au sein des urgences sociales que la société n'a pas encore perçues, ou devant lesquelles elle se trouve désarmée et n'arrive pas à mettre en place de solution. Dans le passé, ce furent les hospices et les hôpitaux, les secours en cas de famine, les œuvres de rachat des captifs, etc... Aujourd'hui n'est-ce pas, pour prendre un exemple qui nous a été donné hier avec relief, l'aide à apporter aux migrants, déracinés et victimes de multiples ségrégations ? Je pense que cette cause sociale et humaine, que la société globale n'arrive pas à prendre suffisamment en charge, est un terrain qui pourrait faire l'objet d'un choix de la part des Eglises. Sans vouloir tout faire, nous pourrions mener vis-à-vis de ces hommes et de ces femmes une action commune, à la fois désintéressée et signifiante, qui chercherait à exprimer dans la pauvreté le témoignage rendu à Jésus-Christ par des chrétiens réconciliés et en devenir de réconciliation au service de leurs frères migrants.

Faut-il pour autant comparer en urgence une action de ce type au travail

théologique et catéchétique évoqué plus haut ? L'un et l'autre sont également nécessaires et sont commandés par un même souci évangélique. Tous ne peuvent pas tout faire, néanmoins les Eglises doivent témoigner, de ces deux manières, de l'amour du Christ pour chaque homme. Le travail doctrinal n'est pas un luxe ni le privilège de riches : il est au service du sens chrétien de l'existence. Si l'aide sociale se veut une aide de tout l'homme, celui qui l'accomplit ne peut pas ne pas se poser la question de la signification de son action et du rapport de cette action à sa foi. Si le service des plus pauvres cherche à constituer un « langage vécu » qui confesse la foi à sa manière, il posera inévitablement une question, qui donnera lieu à un échange et entraînera une parole. Dès lors tous les problèmes humains émergeront dans leur rapport à la foi chrétienne, et la nécessité d'un minimum de discours de foi se fera sentir.

La même chose vaut de l'aide au développement qui pourrait être aussi un lieu de choix pour des initiatives œcuméniques. Les Eglises ont pris maintenant et de manière hardie le tournant d'un engagement vigoureux dans l'aide au développement. Mais ce tournant ne doit pas être un alibi au devoir d'évangélisation, comme si les chrétiens faisaient du développement, parce qu'ils ne savent plus que dire et qu'ils ont perdu confiance en la puissance de la Parole à laquelle ils doivent rendre témoignage. Nulle aide aux pauvres, ceux des pays riches comme ceux des pays défavorisés, ne peut faire l'économie d'une parole de foi.

Les jeunes et la Foi

La préoccupation des jeunes est aussi un fait marquant de nos enquêtes et de notre session. Comme il a été dit, on ne peut pas parler des jeunes sans parler de Taizé. De fait, Taizé est revenu souvent dans nos discussions. Le concile des jeunes qui s'y prépare est un événement devant lequel il importe de se situer : événement qu'il faut avant tout recevoir, en respectant le charisme d'accueil et d'appel de cette communauté. Il serait stérile de tenter à son sujet une opération de « récupération », pour reprendre un terme à la mode ; mais il importe que les Eglises s'interrogent sur les raisons qui conduisent des milliers de jeunes à Taizé ; plus précisément, il faut qu'elles réfléchissent à la signification que va prendre le concile des jeunes. Comment celui-ci va-t-il retentir sur la vie des Eglises ? Quelle part ces dernières peuvent-elles prendre à sa préparation et à ses prolongements ? Comment l'enjeu du problème œcuménique, dans son lien immédiat à la confession évangélique de la foi, peut-il être présenté aux jeunes de manière « crédible » ? Quelles possibilités ouvrent à la proclamation de la Parole ces rencontres entre croyants et non-croyants ? Quelle faim de Dieu s'exprime dans ces temps de prière prolongée que garçons et filles viennent chercher à Taizé ? Autant d'interpellations qui demandent une réflexion et une action commune des Eglises. Car

Taizé est le signe d'une attente et d'une espérance des jeunes, qui dépasse le cadre des rencontres organisées. Il faut aussi penser à tous ceux qui ne peuvent pas aller ou n'iront jamais à Taizé.

Vie sacramentelle et Hospitalité Eucharistique

Une recherche sérieuse est actuellement en cours au sujet du baptême et du mariage. La pastorale des ménages mixtes s'étend à des cas de plus en plus nombreux. Le point qui demeure difficile est évidemment celui de l'hospitalité eucharistique, dont on a beaucoup parlé pendant ces jours. Je risque ici un discernement personnel qui n'engage que moi : je pense que la question de l'hospitalité eucharistique peut maintenant être « dé-crispée ». Le moment est venu d'un discernement clarificateur des avancées possibles, qui se fasse, du côté catholique, sous la responsabilité de l'évêque. Ce que nous avons entendu ces jours-ci nous en donne une espérance fondée. Ces gestes d'hospitalité seront inévitablement limités et concerneront soit les foyers mixtes, soit les groupes sérieusement engagés dans la recherche œcuménique. Sur ce point, je suis tout à fait d'accord avec la réflexion du Pasteur Dumas : entre les Eglises, c'est ou bien l'émulation, ou bien la communion, mais l'« intercommunion » est une cote mal taillée. D'autre part, les exceptions ne sont pas intéressantes, mais l'anticipation peut être féconde. Les gestes limités dont je viens de parler - même s'ils restent matériellement exceptionnels - auront valeur d'anticipation et d'étape. C'est bien d'ailleurs l'étape que nous sommes en train de franchir qui nous invite à un discernement plus fraternellement partagé des conditions d'authenticité de cette hospitalité.

A propos de l'autonomie de l'Eglise locale

On a parlé souvent de la responsabilité de l'Eglise locale - ou particulièrement et corrélativement de son autonomie, ou de sa liberté d'initiative - Je voudrais dire rapidement comment je sens le problème. Il est clair que du point de vue catholique l'Eglise locale, c'est le diocèse - qu'il soit ou non territorial - présidé par l'évêque. Les initiatives qui ont lieu au niveau de communautés plus restreintes - paroisses, groupes divers - doivent donc se faire dans un dialogue ouvert et confiant avec l'évêque.

Mais la question se pose désormais avec plus d'acuité au niveau du rapport entre l'Eglise locale et l'Eglise universelle. Les situations très variées des pays et des régions donnent ici lieu à une dialectique délicate, dont l'histoire donne d'ailleurs bien des exemples. Il est vrai que ce qui est possible ici ne l'est pas encore là ; cela ne veut pas dire qu'il faille obligatoirement attendre que cela soit possible là pour le faire ici. Car alors on gênerait la vie pour satisfaire un idéal abstrait d'uniformité. Mais aussi, on doit

toujours garder le souci de dire et d'expliquer le sens de ce qui se fait ici, afin que cela puisse être compris de ceux qui sont là. Cela est indispensable pour que le geste local soit annonciateur d'universalité. Ce souci d'explication, fondé sur la solidarité collégiale de l'épiscopat, et sur les liens nécessaires de communion qui unissent les Eglises, permettra à ces initiatives de garder un caractère ecclésial et de prendre la figure d'un cheminement cohérent et non celle d'un désordre confus. Ceci vaut certainement de l'hospitalité eucharistique.

Hospitalité eucharistique, initiative des Eglises locales, ces points mettent en jeu le principe de la **réciprocité**. Je n'ai pas le temps de traiter cette question pour elle-même : elle mériterait une étude théologique sérieuse à mener en commun. Je comprends très bien l'importance œcuménique de la réciprocité, pour que la réconciliation ne prenne pas la figure de la victoire d'une volonté de puissance sur une autre. Néanmoins, ce principe ne doit pas être compris au sens d'une **symétrie**. La réciprocité ne peut fonctionner automatiquement sur tous les points. Son sens est de réconcilier des complémentarités différentes, qu'il nous faut reconnaître et respecter. L'exercice d'une juste réciprocité nous conduit inévitablement à une réflexion sur l'ecclésiologie. Elle met en cause en effet la manière dont nous percevons le statut ecclésial de nos diverses confessions. La réciprocité est une approche concrète du problème ecclésial, sur lequel le dialogue œcuménique doit encore progresser.



Qu'il me soit permis de dire en finissant combien je crois, presque viscéralement, à la valeur de la démarche de **conversion** et de **réconciliation** qui est en devenir entre nous. La réconciliation n'est pas un facile « baiser Lamourette », elle est un travail patiemment mené à travers les conflits. Saint Paul nous montre qu'elle est une tâche constante de l'Eglise, en s'adressant ainsi à des chrétiens : « Nous vous en supplions au nom du Christ : laissez-vous réconcilier avec Dieu » (2 Cor. 5, 20). Pour nous, comme pour le Christ, elle est une tâche crucifiante. La réconciliation œcuménique nous ouvre d'ailleurs à l'urgence d'autres réconciliations entre les hommes, auxquelles les chrétiens doivent prendre leur part. Supposons d'ailleurs que l'unité entre les Eglises soit réalisée, la tâche de réconciliation ecclésiale ne sera pas pour autant achevée, elle demeurera constamment en travail. C'est pourquoi aussi je ne suis pas favorable à une Eglise « partisane », si on entend ce mot au sens fort. Que l'Eglise doive ici ou là prendre parti dans tel ou tel conflit, avec un courage évangélique, certes, mais cette prise de position ne doit pas être agressive contre des hommes, car l'Eglise ne peut désespérer de personne. Nous serions gravement infidèles au message du Christ « qui est notre paix, ... supprimant en sa chair la haine » (Eph. 2, 14) si nous n'étions pas, dans un monde où le sectarisme et l'intolérance ne cessent de progresser, des signes de réconciliation.

DIALOGUE FINAL

1) Suggestions :

En cette année 1972, qui marquera le 4ème centenaire de la « Saint-Barthélemy », n'y aurait-il pas lieu d'envisager une célébration commune, par exemple à St-Germain l'Auxerrois, qui serait l'occasion d'une repentance pour nos déchirements réciproques du passé ? Elle pourrait comporter une adresse ou une invite à nos frères irlandais, sans oublier que ce sera également le 4ème centenaire de la mort de l'Amiral Gaspard de Coligny.

Que l'on n'oublie pas nos frères orthodoxes, que le calendrier liturgique nous prive de leur présence physique et que l'on comprenne bien le sens de la présence anglicane parmi nous.

2) Requête :

L'Institut Supérieur des Etudes Œcuméniques de Paris souhaite que nous lui fassions part de nos propositions et reste à notre disposition. Disons-lui ce que nous attendons de lui pour telle ou telle recherche. (Van Deth)

Le Secrétariat national pour les non-croyants (Père Six) est prêt à travailler avec nous. Il y a de part et d'autre une convergence de préoccupations (annoncer ensemble Jésus-Christ) qui appelle une collaboration.

3) Tensions, conflits et réconciliation :

Le Père Sesboué - en référence à notre après-midi d'hier - nous a montré, en parlant de la tension entre notre passé et notre présent tendu vers l'avenir, qu'il était normal que nous vivions la démarche actuelle, non pas simplement dans l'exaltation et l'enthousiasme, mais aussi, car cela fait partie de la vocation du chrétien, dans une certaine souffrance. Il me paraît, à la lumière de mon expérience, que cette souffrance est fondamentalement positive. C'est à travers cette tension que le Seigneur nous donne l'assurance qu'il est à l'œuvre réellement par son Saint-Esprit, en ce moment même, dans notre pays et dans le monde. J'ai été frappé par cette pensée : « Le Saint-Esprit s'exprime toujours dans une tension dialectique. Ne pas tenir compte d'un des deux pôles, c'est ignorer son action ou vouloir l'annexer ». (G. Appia)

Une réflexion et une préoccupation

Dans le sens de la conclusion du P. Sesboué, il faut insister sur l'importance décisive d'un ministère de la réconciliation, essentiel à l'Eglise, aussi bien à l'intérieur d'elle-même qu'au service du monde. Encore faut-il que les conflits à surmonter soient

de vrais conflits. Il me semble qu'actuellement, entre confessions chrétiennes, il est devenu impossible de parler de conflits et donc de réconciliation. Ce que nous vivons, j'anticipe de peu, je l'espère, c'est une complémentarité et donc, d'une certaine manière, une réconciliation presque réalisée. Par contre, nous sommes déchirés par d'autres conflits, soit internes à la vie de l'Eglise, soit issus de tous ceux qui divisent les hommes (par exemple, les conflits de classes). Pour que l'Eglise puisse témoigner de son minis-

tère de réconciliation, il faut qu'elle paraisse comme une Eglise réconciliée, prête à partir pour de nouveaux combats, pour d'autres réconciliations. (J. Rogues)

Pensant aux jeunes, je pense qu'il y a une tâche commune et prioritaire, par delà les conflits de classes : dire qui est le Seigneur dans un langage crédible. (P. Leneuf)

Je souhaite que le Concile des Jeunes puisse être un lieu où quelque chose comme cela soit dit. (P. Sesboué)

J'AI AIMÉ BIÈVRES 72

Au nombre des quelques laïcs invités à cette rencontre, j'ai été heureuse d'y participer, de m'y sentir humblement, mais très exactement, à ma place.

Interrogée aujourd'hui sur mes impressions, je voudrais les traduire avec objectivité, mais sans recuser pour autant le point de vue du témoin qui a vécu le moment dont il parle. Aussi bien est-ce d'abord et surtout d'un climat que je voudrais rendre compte.

Climat créé d'emblée par une certaine qualité d'accueil : les organisateurs responsables ont à coup sûr fait prévaloir cette aisance joyeuse qui a marqué la session pendant trois jours, soit dans la partie mono-confessionnelle, soit dans la partie commune. Grâce à eux, chacun s'est senti partie prenante dans la richesse offerte, qu'il s'agisse des temps forts de prière soutenus par de si compétents liturgistes ou des séances d'étude, travaux en carrefours, échanges divers. Et dans les réalisations les plus humbles, comme celle du service des tables, a joué la même simplicité fraternelle, la mutuelle spontanéité.

Pour le contenu proprement dit des rapports et des exposés déjà largement diffusés par la presse catholique et par la presse réformée, je m'en tiens au point de vue de l'auditeur immédiat, qui a pu apprécier la qualité de ce qui fût transmis, vraie nourriture pour l'âme et pour l'esprit. Il m'a semblé que la plus fondamentale exigence œcuménique se trouvait proposée par chacun des orateurs ; j'ai noté l'aspect constructif de l'analyse historique du Père CONGAR, l'attitude d'écoute et de critique attentive du Professeur DUMAS, la lucide synthèse du Père SESBOUÉ.

Quant à certaine épreuve d'affrontement, lors de l'apport des « témoignages du monde », elle a permis de mesurer l'authenticité d'une recherche. Mettant en cause les démarches classiques de « l'œcuménisme officiel », ce choc direct invitait à la réflexion salutaire, à l'élargissement des perspectives, et — pourquoi pas ? — à une plus large espérance.

J'ai apprécié aussi à leur valeur les informations diverses qui ont été transmises à l'assemblée dans un souci de vérité : sur la communauté de Taizé par exemple, sur les travaux des évêques présents réunis en commission, sur les projets en cours, tel celui d'un lectionnaire œcuménique.

J'ai été sensible au caractère très ouvert de la rencontre, au nombre imposant des évêques, à la présence du Père HAMER, du Secrétariat Romain.

L'appel à la participation des congressistes, sous la forme de vœux à exprimer, m'a paru important, dans cette même ligne d'ouverture.

J'ai bénéficié avec joie de l'hospitalité-repas de nos frères réformés dans leur maison de la Roche-Dieu.

J'ai éprouvé de façon directe, soit auprès d'eux, soit auprès des frères catholiques, la confortation de la Foi.

J'ai eu le sentiment très vif de vivre ces heures, non pour moi seule, mais pour l'équipe de province méridionale où je m'insère.

Je trouve heureux ce lien rendu possible entre les organisations « au sommet » et nos modestes groupes locaux. Sans doute est-il souhaitable de l'intensifier encore, de promouvoir information mutuelle, rencontres, échanges.

Un grand merci à tous les responsables qui ont préparé et permis BIEVRES 1972. Un salut fraternel et joyeux à tous les participants.

Cécile GRANIER (Clermont l'Hérault)

Le Père Jérôme Hamer répond à nos questions

Le Secrétariat pour l'Unité des chrétiens existe depuis douze ans. Il a été fondé comme un organisme provisoire destiné à préparer le Concile. Au terme de Vatican II, il est devenu un organisme permanent. Pourriez-vous nous dire comment aujourd'hui il conçoit son travail ?

Il n'est pas simple de donner une réponse synthétique à votre question. Je vais essayer. Le Secrétariat fait partie intégrante de la Curie romaine, c'est-à-dire de cet ensemble d'organismes qui sont au service du Saint-Père pour traiter les affaires de l'Eglise universelle. Il a pour but propre de promouvoir l'unité de tous les chrétiens, unité visible dans une seule et même Eglise. Pour ce faire, il agit **ad extra** et **ad intra**. **Ad extra**, il établit, entretient et développe les relations avec les autres Eglises et communautés ecclésiales. **Ad intra**, il a pour fonction de stimuler et de guider le comportement œcuménique, dans les différentes parties de l'Eglise catholique, selon les principes et les directives du récent Concile.

En avril dernier, à Bièvres, à l'occasion de la Rencontre des délégués diocésains pour l'œcuménisme en France, vous avez donné un panorama des activités du Secrétariat pour l'unité des chrétiens. Pourriez-vous nous en rappeler quelques éléments ?

Je vous ferai remarquer d'abord que mon exposé s'est limité aux activités **ad extra**. Il m'est impossible de les énumérer toutes dans les limites d'une interview. Mais peut-être n'est-il pas inutile de signaler les grands secteurs où se déroulent ces activités.

— Les Eglises d'Orient, parmi lesquelles il faut distinguer les anciennes Eglises d'Orient, ou Eglises pré-chalcédoniennes (Nestorienne, Arménienne, Copte, Ethiopienne, Syrienne d'Antioche et Syrienne du Malabar) et les Eglises byzantines, appelées plus communément Eglises orthodoxes.

— Les Eglises et communautés ecclésiales d'Occident : les Eglises vieilles-Catholiques, la Communion Anglicane, les familles confessionnelles groupées autour de l'héritage religieux de Luther, de Calvin, de Wesley, etc...

— Le Conseil œcuménique des Eglises, qui est une association fraternelle de 250 Eglises appartenant à la plupart des traditions chrétiennes et qui dispose d'un centre permanent à Genève, dont le travail est bien connu.

— La collaboration sur le plan biblique, plus particulièrement en vue de traductions communes de la Bible, dans le but de rendre les textes de l'Écri-

ture facilement accessibles au monde entier.

Pour être complet, il faut que je signale encore que le Secrétariat est également chargé des questions juives sous leur aspect religieux. Mais il est clair qu'il s'agit ici d'une fonction nettement différente et indépendante. Le dialogue avec les Juifs a ses propres exigences et sa propre méthode.

Ceux qui suivent de près vos travaux, remarquent que vous n'avez pratiquement pas de dialogue théologique avec les orientaux, alors que cette forme d'échanges œcuméniques est très développée avec le monde anglican et protestant. Quelle en est l'explication ?

Dans une de leurs conférences de Rhodes (1), les orthodoxes ont décidé d'aborder le dialogue théologique officiel avec l'Eglise catholique comme une démarche d'ensemble de toute l'orthodoxie. Comme par ailleurs, les Eglises orthodoxes préparent pour l'instant leur propre Concile, le dialogue proprement dit devrait prendre place après ces assises.

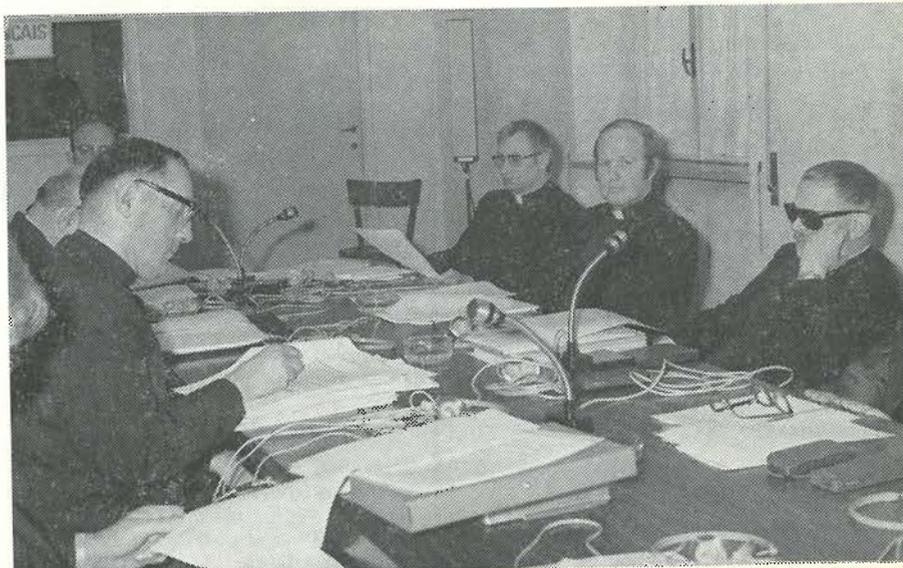
Mais si le dialogue théologique ne peut pas encore être entrepris, il n'en demeure pas moins que le dialogue de la charité, déjà engagé, a une portée théologique implicite qui est loin d'être négligeable. Laissez-moi vous citer un passage d'une déclaration du Métropolitain Méliton, membre du Saint-Synode de Constantinople et l'un des principaux collaborateurs du patriarche Athénagoras : « Le plan de Dieu a conduit la

charité à des réactions profondes et à des actes ecclésiastiques gros d'incidences constructives sur le plan théologique et même ecclésiologique (...). La charité a illuminé et mis en valeur les points communs de la foi. Nous aimant les uns les autres, nous nous sommes trouvés co-serviteurs de la même sainte cause, celle de la vérité, de sa découverte en commun et de l'accord sur elle... Nous aimant les uns les autres et dialoguant dans la charité, nous faisons de la théologie, ou plutôt, nous construisons théologiquement ». (*La Documentation Catholique*, n° 1591, 1971, p. 709). En d'autres termes, par le dialogue de la charité, certains obstacles théologiques ont déjà été surmontés.

La récente publication (décembre 1971) du *Tomos Agapis* (2), le livre de la charité, volume de 700 pages en grec et en français qui rassemblent 285 documents choisis de la correspondance échangée entre Rome et Constantinople de 1958 à 1971, constitue un éloquent témoignage de l'intensité des relations réciproques et de la prise de conscience croissante de la communion qui existe déjà entre nos deux Eglises. Cette publication a été faite au profit des théologiens des Eglises concernées, afin qu'ils puissent mesurer la portée doctrinale de ce qui a déjà été réalisé. Rappelons que Paul VI, dans un message au patriarche Athénagoras, a parlé d'une communion presque totale, quoi-

(1) 1 - 15 novembre 1964.

(2) Voir U.D.C. n° 6 p. 18 ; C. Dumont « *Tomos Agapis* ».



« Travailler avec ceux qui sont confrontés aux situations pastorales concrètes ». Une séance de travail au Secrétariat pour l'Unité en février 1972, à Rome.

que non encore parfaite, entre l'Eglise catholique et l'Eglise orthodoxe.

Et quelles sont les relations actuelles avec les Eglises pré-chalcédoniennes ?

Je me bornerai à vous dire un mot de la visite à Rome du patriarche Mar Ignace Jacob III en automne dernier (3) pendant la tenue du Synode. Si l'on s'en tient à des critères statistiques, cette visite représente peu de choses. L'Eglise syrienne, dont ce patriarche est le chef, n'est pas nombreuse. C'est par sa signification historique sur le plan doctrinal que cette visite compte avant tout. La déclaration signée par le pape et par le patriarche est le premier texte où un chef d'Eglise non-chalcédonienne et le chef de l'Eglise catholique reconnaissent ensemble « qu'il n'existe pas de divergences dans la foi qu'ils professent concernant le mystère du Verbe de Dieu qui s'est fait chair et est devenu vraiment homme, même si des difficultés se sont élevées au cours des siècles en raison des expressions théologiques différentes à travers lesquelles cette foi s'est traduite » (Déclaration du 27 octobre 1971, dans *La Documentation Catholique*, n° 1600, 1972, p. 48).

Cette déclaration me paraît importante parce que, sans être le résultat d'un dialogue direct entre les deux Eglises, elle est le point d'aboutissement de recherches théologiques menées depuis plusieurs décennies. Je n'en rappellerai pas les étapes. Mentionnons cependant ici, en raison de son importance, l'encyclique de Pie XII, *Sempiternus Rex*, à l'occasion du 15ème centenaire du Concile de Chalcédoine (1951), où il était dit que l'opposition, au moins chez certains, au Concile de 451, concernait les paroles plutôt que la substance de la doctrine de la foi. Notons aussi le travail effectué en 1970 par la fondation « Pro Oriente », institution privée qui a son siège à Vienne, au cours d'une consultation œcuménique non officielle entre théologiens catholiques et théologiens des anciennes Eglises orientales. Des rencontres de ce genre, bien que dépourvues de caractère officiel, ont un rôle œcuménique important par leur niveau scientifique et par la prise de conscience commune qu'elles suscitent.

En outre la déclaration commune nous met en présence d'une application concrète du principe formulé par Jean XXIII lors de l'inauguration du Concile : Autre est le dépôt de la foi, à savoir les vérités qui sont contenues dans notre ancienne doctrine, et autre est la manière dont elles sont énoncées, évidemment dans une pleine adhésion au même sens et à la même pensée (cfr. allocution du 11 octobre 1962 (4)).

Quels sont les thèmes les plus fréquemment abordés dans le dialogue théologique en Occident ?

Il est bon en effet de remarquer que finalement ces thèmes sont souvent les mêmes quels que soient nos interlocuteurs : l'autorité enseignante de l'Eglise et dans l'Eglise (avec le thème



« La charité a illuminé et mis en valeur les points communs de la Foi ». Cette parole du Métropolitte Méliton exprime une idée chère au Patriarche Athénagoras (ici en visite à la chapelle Sixtine, le 28 octobre 1967).

annexe de la hiérarchie des vérités), la théologie du ministère et de la succession apostolique, la doctrine de l'Eucharistie et ses conséquences pour le problème dit de l'« intercommunion », la théologie du mariage et la question des mariages mixtes, les rapports de l'Eglise au monde. Sauf sur le dernier, où un large accord est possible, ces thèmes, malgré des progrès notables (voyez la Déclaration de Windsor), représentent des points de divergence importants. Le dialogue doit donc se poursuivre.

Les points susdits ont été abordés ou sont au programme des conversations engagées avec les Anglicans, les Luthériens, les Réformés, les Méthodistes. Notons cependant l'apparition de nouveaux thèmes dans le dialogue, à savoir les thèmes de spiritualité. Leur étude en commun est une requête de notre dialogue officiel avec le Conseil méthodiste mondial et un désir d'un groupe de Pentecôtistes avec lesquels nous avons prévu une série d'entretiens au niveau international (5).

Laissez-moi ajouter un mot de cette dernière initiative. Ces entretiens ne sont pas engagés avec une organisation mondiale des Eglises Pentecôtistes (une telle organisation, capable de déléguer une autorité, n'existe pas) mais avec certaines Eglises et personnalités pentecôtistes et aussi avec des théologiens qui appartiennent à des courants charismatiques dans les Eglises anglicanes et protestantes. Ces derniers sont généralement appelés néo-pentecôtistes. Les thèmes au programme sont les suivants : le baptême de l'Esprit, la prière, la spiritualité, mais aussi le témoignage commun et le prosélytisme de mauvais aloi. Ce dernier point n'est pas à négliger. Si les Pentecôtistes qui désirent nous rencontrer ont à notre égard une attitude positive, ce n'est pas le cas de toutes les communautés pentecôtistes. Certaines, en pays de mission, sont assez agressives.

Où en est la collaboration pratique entre Chrétiens ?

Dans les relations entre chrétiens, la collaboration est un secteur qui peut être largement développé. Nous nous trouvons fréquemment dans une situation paradoxale. En certains milieux, des exigences d'unité doctrinale et sacramentelle (l'intercommunion par exemple) sont formulées avec force et même avec impatience, alors que ce qui peut être réalisé en commun, sur le plan social par exemple, n'est pas courageusement abordé.

La commission commune entre le Conseil œcuménique des Eglises et la Commission pontificale « Justice et Paix » a précisément pour but de promouvoir l'éducation de tous les chrétiens à la justice sociale sur le plan international. Cet organisme de liaison, disposant d'un secrétariat commun à Genève, a pour but de faciliter la collaboration entre Eglises membres du Conseil œcuménique et l'Eglise catholique, dans le vaste domaine du développement. Le but de cette Commission n'est pas de **remplacer** les Eglises dans cette action, mais de **stimuler** leur libre collaboration en élaborant des programmes communs dont les parties intéressées assureront l'exécution. Ce qui se fait à l'échelle internationale par SODEPAX (sigle qui désigne la Commission commune) peut se réaliser également à l'échelle locale dans des domaines très variés (6).

(3) Voir U.D.C. n° 6 p. 29; Jalons sur la route de l'Unité. Cette visite a eu lieu entre le 24 et le 27 octobre 1971.

(4) Voir aussi GAUDIUM ET SPES, déclaration conciliaire « L'Eglise dans le monde de ce temps » n° 44.

(5) Voir U.D.C. n° 6 p. 29; Jalons sur la route de l'Unité, octobre 1971.

(6) Voir U.D.C. n° 6 p. 30; Jalons sur la route de l'Unité, janvier 1972.

Ce que vous venez de dire sur SODEPAX, nous amène à parler plus directement du Conseil œcuménique des Eglises. Où en sommes-nous ?

Ici la collaboration est très développée. Je réponds à votre interview au moment où je rentre d'Athènes (28 mai) où j'ai participé en qualité de théologien catholique à une rencontre entre théologiens occidentaux et théologiens orientaux (orthodoxes de diverses Eglises autocéphales et pré-chalcédoniens) sur la question du « Salut aujourd'hui » qui sera le thème de la conférence de Bangkok (Thaïlande) du 29 décembre au 12 janvier prochain. Cette assemblée est organisée par la Commission des Missions et de l'Évangélisation qui est l'un des départements les plus importants du Conseil œcuménique, et qui a pris la succession du Conseil international des Missions.

Le Conseil œcuménique est divisé en un certain nombre de secteurs d'activité. Rares sont ceux auxquels une collaboration n'est pas assurée sous une forme ou sous une autre. Digne de mention particulière est le travail assuré au sein de la Commission « Foi et Constitution » par douze théologiens catholiques, nommés par cette commission en accord avec les autorités de notre Eglise.

Pour éviter la dispersion et assurer l'unité de perspective, une coordination est assurée par un groupe mixte de travail de 24 personnes, qui se réunit une fois par an, et par un petit conseil restreint qui tient ses assises aussi fréquemment que la situation l'exige. Par ailleurs les responsables des questions œcuméniques, à Rome et à Genève, demeurent en contact d'une façon habituelle. Entre ces deux villes, les distances ne sont pas grandes et le téléphone marche bien.

De cette façon l'Eglise catholique et le Conseil œcuménique ont trouvé une structure qui correspond à l'état actuel de leur collaboration, et qui donne des résultats satisfaisants. L'avenir nous enseignera sur quels points l'améliorer, en tenant compte de l'expérience.

L'Eglise catholique sera-t-elle un jour membre du Conseil œcuménique des Eglises ? L'étude de cette question est en cours. En son stade actuel, elle ne laisse cependant pas supposer une réponse positive pour un avenir prévisible. Je ne reviendrai pas ici sur cette question que j'ai traitée au Comité central d'Addis Abeba en janvier 1971 (cfr. *La Documentation Catholique*, n° 1580, 1971, pp. 168-169 (1)). L'essentiel, à mon avis, n'est pas là. C'est l'extension et la qualité de notre collaboration qui comptent. Dès à présent, la participation de l'Eglise catholique aux travaux du Conseil œcuménique est plus importante que celle de très nombreuses Eglises qui appartiennent juridiquement à cet organisme en qualité de membres.

Quel est votre rôle par rapport à l'œcuménisme sur le terrain ?

Ma présence à Bièvres était toute

entière conditionnée par l'intérêt que le Secrétariat porte au travail régional. J'ai été heureux de passer ces quelques jours avec les membres du Comité épiscopal pour l'œcuménisme, avec ses experts et avec ses délégués diocésains. J'ai eu, de plus, l'avantage de le faire au terme d'une vaste enquête sur la situation œcuménique en France. L'un des principes premiers du Secrétariat a toujours été de travailler en étroit contact avec ceux qui sont confrontés aux situations pastorales concrètes. Cela correspond à un triple besoin :

- veiller à ce que toutes les parties du monde prennent une égale conscience de leurs responsabilités en matière œcuménique et le fassent, en harmonie, dans le respect de la communion universelle de notre Eglise ;
- assurer à notre équipe romaine la possibilité de prendre connaissance

sur place des initiatives œcuméniques qui peuvent avoir un intérêt pour d'autres régions ;

- nous permettre également d'être à l'écoute des besoins réels des Eglises locales afin de pouvoir y répondre d'une manière efficace.

Laissez-moi terminer en vous disant l'attention que nous portons en particulier à la qualité de la spiritualité œcuménique, telle qu'elle se manifeste à l'échelle locale, plus particulièrement dans la prière pour l'unité des chrétiens. Quelle que soit l'évolution des hommes et des choses, la prière restera toujours le fondement indispensable pour un œcuménisme vrai. Je tiens à redire ici l'estime du Secrétariat pour tout ce que la France fait en ce domaine.

Le 28 mai 1972

(7) Voir U.D.C. n° 6 p. 27 ; Jalons sur la route de l'Unité, janvier 1971.

LUCIDITÉ

Lucidité : tous comptes faits, n'est-ce pas le mot qui caractérise le mieux cette session ?

Lucidité volontaire : elle était inscrite dans l'enquête préalable : dans son plan, et dans les pages de réponses auxquelles elle a donné lieu, réalistes, qu'il s'agisse des situations décrites, d'une certaine marginalité constatée - « l'œcuménisme n'est plus une passion, il est une tâche », dira à son propos le Pasteur Dumas - des impatiences enregistrées ; ou qu'il s'agisse des vœux exprimés, des voies d'action proposées, des urgences même mises en avant. Que tout cela était frappant dans la synthèse, excellente, qui en avait été faite et remise à chacun dès avant la session. Travail admirable qui en fut le soubassement solide. On savait de quoi il s'agissait. Merci à Mlle Martineau qui l'a réalisé et présenté.

Lucidité volontaire : elle était inscrite dans l'ordre du jour : dans l'invitation faite aux représentants des tendances les moins conformistes eux-mêmes à venir dire leur fait - et ils ne s'en privèrent pas - à cette assemblée des professionnels de l'œcuménisme. Quel bon vent du large a soufflé alors. Surprenant ? Non : ce qu'ils ont dit, l'enquête l'avait enregistré. Mais qu'il fut excitant de l'entendre redire là, et comme cela !

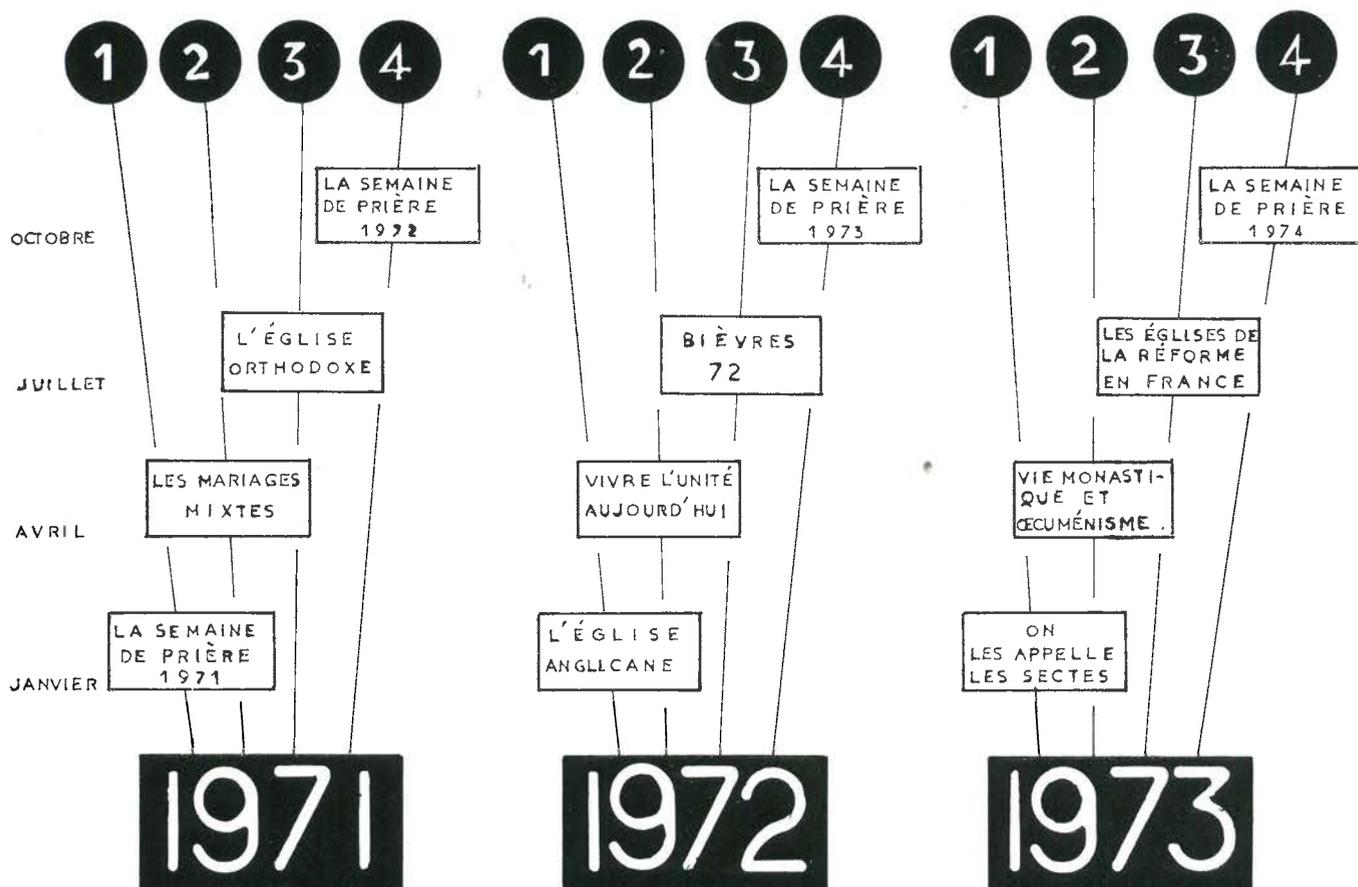
Lucidité volontaire : elle était inscrite aussi dans le choix d'orateurs capables d'équilibrer les perspectives : le P. Hamer, qui posa le contexte, que nous oublions si facilement, nous, Français, de ce qui se passe ailleurs et autrement que chez nous, de l'Orient à l'Occident, et particulièrement du fait de l'action essentiellement institutionnelle, même lorsqu'elle est le « dialogue de la Charité », que mène Rome. Michel Dubost, qui donna au regard de l'assemblée l'acuité du regard du sociologue, pas toujours rassurant, mais finalement opératoire, comme tout ce qui est démarche de vérité. Le Pasteur Dumas, qui situa les mises en question du présent dans la suite de celles du passé : fresque étonnante de clarté, et combien riche de mise au point. Le P. Congar, aux notations historiques et théologiques si nettes, et si libres, de la liberté saine et forte de qui cherche obstinément la vérité.

Lucidité dynamique : d'autant plus dynamique que les urgences qui s'imposèrent en fin de session avaient été longuement mûries d'avance par chacun des sessionnistes : personne n'improvisait : cela se sentait ; et qu'elles avaient été passées au crible d'une saine théologie. Quelle volonté d'aller de l'avant s'est manifestée quand il s'est agi de tracer des pistes d'action, de formuler des vœux, et de les faire aboutir. L'assemblée a vécu là des instants de haute qualité, combien riches d'Espérance !

Pas seulement d'Espérance : Nos Frères Protestants sont venus. Encore une fois leur présence a été trop rapide. On a écouté ensemble. On n'a pas eu - ou guère - le temps de travailler ensemble. On n'a, en fait, rien décidé ensemble. Mais quel accord constaté entre nos cheminements parallèles ; et quelle communion dans cette écoute : écho d'une âme commune dont il faut bien constater qu'elle est déjà une réalité : expérience combien réconfortante pour ceux qui travaillent à longueur d'années dispersés, dans la grisaille, en se demandant parfois s'ils sont nombreux à en goûter la joie.

Jean SORRE (Pau)

UDC a publié ou publiera
pour vous :



Pierre GALLAY :

« La revue « Unité des Chrétiens » qui n'en est qu'à son numéro 6 et ne compte encore que 2 900 abonnés, mériterait de voir son audience s'accroître rapidement car chaque parution contient un dossier sur une question, fait le point sur l'actualité et fourmille de renseignements pratiques. La livraison d'avril est particulièrement riche avec un dossier à huit voix sur « Vivre l'œcuménisme aujourd'hui », une étude sur l'accord des Dombes, un calendrier complet des activités œcuméniques pour l'été 1972, etc... »

Journal LA CROIX « à travers les revues », 27 mai 1972

Ont participé à la rédaction de ce Numéro :

Jérôme CORNELIS
Jacques DESSEAUX
Etienne FARCET
Bernard POIRIER



SECRETARIAT NATIONAL POUR L'UNITÉ DES CHRÉTIENS

17, Rue de l'Assomption — 75 - Paris (16°)